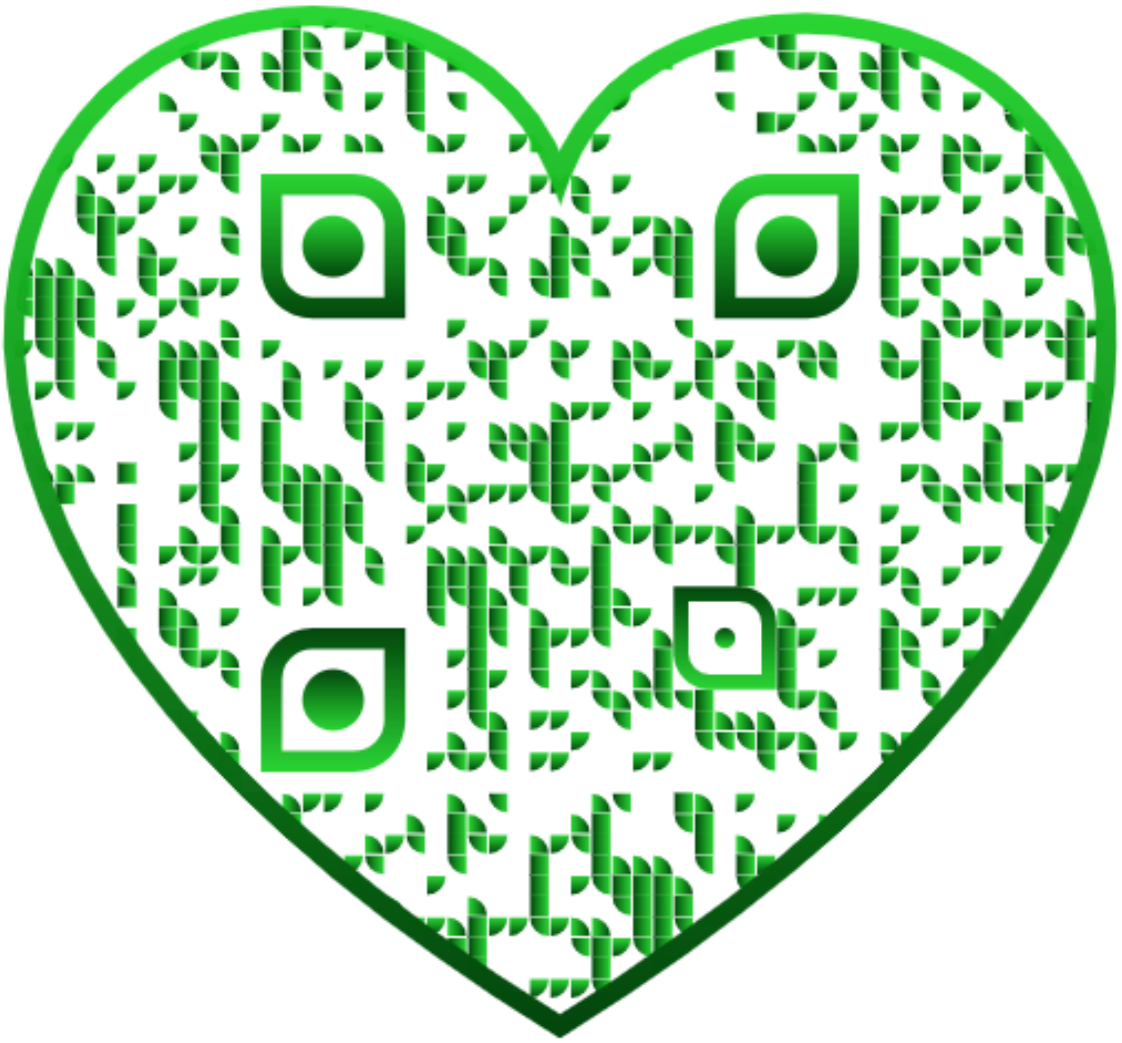
Anne-Sophie Jahn

Désir noir

récit

« La mort de
Marie Trintignant
n'était pas un accident. »

Flammarion



Anne-Sophie Jahn

Désir noir

récit

Flammarion

Anne-Sophie Jahn

Désir noir

Flammarion

© Anne-Sophie Jahn, 2023.
© Flammarion, 2023.

ISBN Numérique : 9782080283917
ISBN Web : 9782080283887
Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782080283665

Ouvrage composé et converti par Pixellence (59100 Roubaix)

Présentation de l'éditeur

« Un après-midi d'automne, assise à la terrasse d'un café, je listais avec mon éditeur des idées de chapitre pour *Les Sept Péchés capitaux du rock*, titre de mon premier livre. "Bertrand Cantat." Un coup de vent glacé m'a fait frissonner. Ou était-ce ce nom, évocateur de mort et de violence ? Dans mon souvenir, le chanteur de Noir Désir s'était disputé avec sa petite amie, l'actrice Marie Trintignant, un été, en Lituanie. Il lui avait donné une gifle, sa tête avait heurté un radiateur, hémorragie cérébrale, elle n'avait pas survécu. C'était un accident, mais il relevait bien de la colère, puisqu'il était l'issue tragique d'une bagarre. En rentrant chez moi, j'ai commencé par rechercher des articles de presse relatant l'affaire. Les titres ont défilé. Je cliquais, lisais, ou plutôt dévorais les informations. Je m'étais totalement trompée. La mort de Marie Trintignant n'était pas un accident. Et si elle n'était pas la seule victime ? »
Vingt ans après la mort de Marie Trintignant, Anne-Sophie Jahn mène l'enquête sur une tragédie que l'on n'appelait pas encore féminicide.

Anne-Sophie Jahn est journaliste au *Point*. Elle a déjà publié *Les Sept Péchés capitaux du rock* chez Flammarion, ainsi que *Bob Marley et la fille du dictateur*, puis *Daft*, avec Pauline Guéna, chez Grasset.

De la même auteure

Les Sept Péchés capitaux du rock, Flammarion, 2018.
Bob Marley et la fille du dictateur, Grasset, 2021.
Daft, avec Pauline Guéna, Grasset, 2022.

Désir noir

AVANT-PROPOS

À l’heure où ce livre part à l’impression, l’Assemblée nationale vient de voter à l’unanimité une proposition de loi visant à créer une aide universelle d’urgence pour les victimes de violence conjugale. Cette enquête s’inscrit dans cette perspective d’intérêt général. Au-delà du fait qu’elle concerne des personnalités publiques, elle décrit surtout un processus de violences conjugales qui constitue un véritable phénomène de société autour duquel la parole commence tout juste à se libérer.

INTRODUCTION

« Dis-moi ce que tu penses J’aime aussi l’amour et la violence. »
Sébastien Tellier, « L’amour et la violence ».

C’est une chaude journée d’été à Budapest. Le soleil brûle la façade d’un bel immeuble de Rózsadomb, « la colline des roses », un quartier résidentiel du nord-ouest de Buda. Une lumière dorée se glisse entre les fentes des volets clos et fait scintiller les particules de poussière suspendues dans les airs, avant de retomber doucement sur des fauteuils tendres. Tout est calme dans le salon. Des sourires figés dans des photos de famille encadrées sont les seuls témoins de la vie agitant normalement cet espace abandonné, jusqu’à ce que la sonnerie du téléphone bouscule la torpeur tiède de la pièce. Personne ne répond. Ce vendredi 3 juillet 2009, Csilla et Ferenc Rády sont à trois heures de route de Budapest, dans leur propriété de Balatongyörök, au bord du lac Balaton, une magnifique étendue d’eau turquoise où les touristes d’Europe centrale viennent échapper à la chaleur estivale, se baigner et pêcher. Pendant de longues secondes, la sonnerie résonne encore et encore contre les murs de plâtre, inertes. Enfin, le répondeur s’enclenche. Bip !

« Allô, salut Maman, salut Papa, c’est Cini, il y a très longtemps qu’on ne s’est pas parlé, depuis, un de mes téléphones, le mobile, n’existe même plus, seulement l’autre, mais je vois qu’entre-temps vous avez pu le trouver. Ici beaucoup de choses se sont passées et des pas bonnes, c’est pourquoi je ne savais vraiment plus quoi vous dire, et donc je ne vous appelais pas, et après ça faisait si longtemps que je ne vous avais pas appelés que je n’osais même plus vous rappeler sans savoir que dire, comment vous expliquer la

raison pour laquelle je ne vous avais pas appelés, le cercle vicieux, même quand on a 40 ans.

Hélas, je n'ai pas grand-chose de bon à vous offrir, et pourtant il aurait semblé que quelque chose de très bon m'était arrivé, mais en l'espace de quelques secondes Bertrand l'a empêché et l'a transformé en un vrai cauchemar qu'il appelle amour. Et j'en suis maintenant au point, alors que j'avais du travail pour tout ce mois-ci, ce qu'il ne supporte pas, qu'hier j'ai failli y laisser une dent, tellement cette chose que je ne sais comment nommer ne va pas du tout. Il m'a balancé mon téléphone, mes lunettes, m'a jeté quelque chose, de telle façon que mon coude est complètement tuméfié et malheureusement un cartilage s'est même cassé, mais ça n'a pas d'importance tant que je pourrai encore en parler.

Mais… puisque nous avons donc décidé de revivre ensemble et que Bertrand, n'est-ce pas, est à nouveau amoureux de moi et ne peut vivre qu'avec moi, ce qui serait bien s'il était possible de vivre avec lui, mais on ne peut pas, et voilà. […] J'ai essayé, et j'essaye, de vivre de telle manière que je ne sois pas obligée de fuir, car soit il sera déjà trop tard pour fuir faute d'être encore en état pour le faire, soit je réunis mes forces maintenant et je m'enfuis. Entre-temps j'ai loué l'appartement à notre nounou avant-hier, donc à partir de juillet, mais de toute façon, nous ne devrions pas aller à Budapest, peut-être à Györök [1], que sais-je…

Nous ne voudrions pas revenir vivre à Budapest, plutôt partir pour un autre pays, seulement, avec Bertrand dans un état aussi grave, on n'arrive pas à réfléchir la tête claire et, de peur, on ose à peine respirer. Ainsi, je ne sais pas mais il est possible que nous apparaissions soudain, pour rester un temps à Györök […]. Ensuite, avec un peu de chance, si j'en ai la force et qu'il n'est pas trop tard, je déménagerai dans un autre pays et je disparaîtrai simplement, car je dois disparaître, et j'enverrai quelqu'un pour récupérer mes affaires et me les transporter avec mon autorisation, je ne sais pas, tout simplement je ne sais pas comment je dois faire, je n'ai aucune idée de ce qu'il faut faire dans ces cas-là.

Mais je n'ai pas voulu vous parler de tout ça, naturellement vous pouviez deviner qu'une série d'événements encore plus regrettable que celle de 2003 a eu lieu, car à l'époque cela ne m'était pas arrivé à moi, tandis que maintenant cela m'arrive, et déjà à plusieurs reprises j'ai échappé au pire, et puis c'est intenable, les enfants n'en peuvent plus, et Furi [2] était au courant, mais bien sûr il s'agit d'un énorme déraillement [3], je l'ai appelée peut-être

deux jours après son anniversaire et elle m'a promis de ne rien vous dire, même si parfois c'est pire de fantasmer sur quelque chose que d'apprendre la vérité, mais vous ne sauriez imaginer pire que ma vision de la chose, et Bertrand est fou, il croit que c'est là le plus grand amour de sa vie et que, mis à part quelques petits déraillements, tout va bien. Et tout le monde, bien sûr, dans la rue le considère comme une icône, comme un exemple, comme une star, et tout le monde désire que pour lui tout aille bien, et après il rentre à la maison et il fait des choses horribles avec moi devant sa famille. […]

Voilà, c'est tout, et j'espère qu'on va pouvoir s'en sortir et que vous pourrez encore entendre ma voix, et sinon, alors vous aurez au moins une preuve que… mais des preuves il y en a, les gens dans la rue et nos amis, car ce qu'ils ont vu hier quand Bertrand a tout cassé, et j'ai eu peur que pour une fois cela ne se passe pas chez nous mais chez nos amis, et donc si une telle chose devait arriver, ils pourraient témoigner, même si un témoignage n'aurait aucun sens car tel que je connais Bertrand, il se suiciderait, et alors les enfants resteraient là, orphelins. J'aimerais tant l'éviter, seulement on ne peut s'en sortir sains et saufs, et cet état psychique n'est pas non plus propice pour bâtir une relation de couple. Voilà ce que je pouvais en dire brièvement et j'espère que vous allez mieux au cas où nous ferions notre apparition afin que vous puissiez nous supporter et nous aussi vous supporter, car nous ne sommes ni agréables ni joyeux, et nous serons revenus de tout. Je vous embrasse. […] » Bip.

À leur retour de vacances quelques jours plus tard, les parents de Krisztina Rády découvrent sur leur répondeur son long message glaçant. Ils sont affolés. Ils tentent de la joindre, mais elle ne répond pas[4]. Lors de ses séjours à Budapest, Krisztina occupe un appartement en dessous du leur mais elle est actuellement à Bordeaux, où elle vit avec ses enfants et son mari, Bertrand Cantat. Quand elle décroche enfin, elle leur assure que tout va beaucoup mieux. « On doit te ramener en Hongrie ! », s'écrie son père, restaurateur de fresques à la retraite. Non, elle ne veut surtout pas qu'ils interviennent : Bertrand est toujours en liberté conditionnelle pour le meurtre de Marie Trintignant, il a presque purgé sa peine mais il serait immédiatement renvoyé en prison si la justice savait… Alors ils raccrochent, impuissants, condamnant, sans le savoir, leur fille à mort.

* * *

Je n’ai jamais acheté de disque de Noir Désir. J’ai entendu la voix de son chanteur Bertrand Cantat pour la première fois en 1997, dans une boum. J’avais 12 ans. Je venais de rentrer en cinquième, au collège Victor-Duruy à Paris. Ce soir-là, je portais un baggy Carhartt, un débardeur moulant à fines bretelles et à motifs asiatiques découvrant mon nombril, des baskets Vans noires. Avant de partir, je m’étais enfermée deux heures dans la salle de bains de marbre rose de mes parents pour couvrir mes boutons de fond de teint, colorer deux mèches de mes cheveux blonds presque blancs en bleu avec une bombe spéciale achetée au rayon maquillage du Bon Marché, appliquer des paillettes sur mes paupières et du gloss collant sur mes lèvres. J’avais envie d’être cool. Vers 20 heures, après avoir remonté la rue de l’Université et traversé quelques-unes des grandes avenues grises et silencieuses du 7e arrondissement, j’entrais dans un immense appartement haussmannien, le cœur battant.

Je ne sais pas qui a inséré le disque *666.667 Club* de Noir Désir dans le lecteur CD de la chaîne hi-fi mais je me souviens parfaitement du roulement de batterie rapide, énergique, et des cinq notes de guitares précises, hautes, aguicheuses, qui ne m’ont plus lâchée, rejointes par une autre guitare électrique, celle-ci grave, impétueuse et résolue. Quelqu’un a monté le son très fort, car c’est comme ça qu’on écoute les très bonnes chansons : très fort. L’aiguille du vumètre a commencé à taper violemment vers le rouge. Nos pieds l’ont imitée. La voix, jeune, autoritaire, légèrement nasillarde, s’éleva : « *J’suis un mannequin glacé avec un teint de soleil…* » Elle pénétra dans les murs de pierre taillée, les coussins moelleux et nos chairs juvéniles, elle hérissa les poils de nos bras et prit le contrôle de nos entrailles. Avec les autres, je me suis mise à sauter sur le parquet craquant et à crier, à l’unisson : « *quiiiiiiii veut de moiiii et des miettes de mon cerveauuuuuu* ! », en balançant la tête de haut de bas jusqu’à la nausée. « *Moi je suis riche très riche je fais dans l’immobilier je sais faire des affaires y en a qui peuvent payer !* », poursuivit succinctement la voix un peu cassée, faisant trembler les bijoux de verre du lustre Murano. « *Je suis un homme pressééééé*[5] », répétons-nous en hurlant, après le chanteur. Ça nous parle. Nos pères ne sont peut-être pas dans l’immobilier, mais ils le sont tous, riches, très riches, des hommes pressés, et nous ne deviendrons jamais comme eux, non, nous allons changer le monde, enfin c’est ce que nous nous jurons en crapotant des cigarettes sur les épais tapis de soie accueillant nos corps et nos désirs. Nos noirs désirs… J’ai pris dans mes

mains la pochette de *666.667 Club* représentant un soleil éblouissant, senti son plastique lisse et froid sous mes doigts. Je l'ai reposée. Et oubliée.

Pendant vingt ans, je n'ai plus pensé à Bertrand Cantat. Et puis un après-midi d'automne, en 2016, assise à la terrasse d'un café près de la place de l'Odéon, je listais avec mon éditeur les sept péchés capitaux du rock, titre de mon premier livre, une collection d'histoires d'excès dans les coulisses du milieu de la musique, que je couvrais depuis quelques années comme journaliste au *Point*.

— OK, donc pour luxure, on a les dix commandements du sexe de Mötley Crüe. Gourmandise : ce que les stars demandent dans leurs loges. Envie : Booba contre le reste du monde ? Orgueil : le producteur de Beyoncé victime de son super ego. Paresse : des assistants pour tout. Avarice : le système financier de Jay-Z…

— Colère ?

— Bertrand Cantat.

Un coup de vent glacé m'a fait frissonner. Ou était-ce ce nom, évocateur de mort et de violence ? J'ai trempé mes lèvres dans un thé à la menthe fumant. Dans mon souvenir, le chanteur de Noir Désir s'était disputé avec sa petite amie, l'actrice Marie Trintignant, un été en Lituanie. Il lui avait donné une gifle, sa tête avait heurté un radiateur, hémorragie cérébrale, elle n'avait pas survécu. C'était un accident, mais il relevait bien de la colère, puisqu'il était l'issue tragique d'une bagarre. Le rock plonge parfois du côté du mal, et Bertrand Cantat avait commis le pire des péchés : tuer. Aux États-Unis, Sid Vicious, chanteur des Sex Pistols, avait déjà commis l'irréparable en plantant un couteau dans le ventre de sa petite amie Nancy Spungen, la laissant mourir en culotte dans son sang, contre le mur de la salle de bains de leur chambre du Chelsea Hotel, une nuit d'octobre 1978. En France, une telle histoire était totalement inédite. C'était décidé, elle serait l'objet d'un chapitre du livre.

En rentrant chez moi, j'ai allumé mon ordinateur et commencé par rechercher les articles de presse relatant l'affaire. Les titres ont défilé. Je cliquais, lisais, ou plutôt dévorais les informations. Je m'étais totalement trompée. La mort de Marie Trintignant n'était pas un accident. Et si elle n'était pas la seule victime ?

Chapitre 1
Un coup de foudre

« Et Marie aiguise son regard
Elle a vu ce qui vient de nulle part. »
Noir Désir, « La Chaleur ».

Quand Bertrand Cantat et Marie Trintignant se rencontrent, un an avant le drame, il a 38 ans, elle en a 40. Elle partage la vie du metteur en scène Samuel Benchetrit depuis huit ans. Bertrand est marié depuis neuf ans à Krisztina Rády, une organisatrice de concerts hongroise. Marie a déjà quatre garçons, de quatre pères différents. Le cadet, Jules Benchetrit, a 4 ans. La femme de Bertrand est enceinte de leur deuxième enfant. Mais lorsqu'ils se croisent pour la première fois dans les coulisses d'un concert de Noir Désir à Vaison-la-Romaine, en Provence, le 3 juillet 2002, ils sont instantanément attirés l'un par l'autre. Cantat est alors au sommet de sa carrière. Il est le charismatique leader d'un groupe engagé et adulé, le porte-parole de sa génération ; elle est la splendide actrice, sensuelle et libre, célébrée depuis son premier grand rôle à 16 ans : *Série noire*. C'est Ann, la sœur du chanteur, qui l'a invitée au concert. Les deux femmes tournent en ce moment à Marseille le film *Total Khéops*, adaptation du polar éponyme de Jean-Claude Izzo. Ann, photographe et plasticienne, est seconde assistante du réalisateur Alain Bévérini, dont c'est le premier film. Marie joue Lole, l'amour d'enfance du flic Fabio Montale (interprété par Richard Bohringer), une beauté sombre qui se retrouve au cœur d'une histoire de revanche et d'amitié. Sur le tournage, Marie est, de l'avis de tous, « solaire ». Elle transmet à l'équipe son goût de la vie, de la fête, de la famille. Elle a d'ailleurs organisé son plan de travail en fonction de ses

enfants [1]. Le chef opérateur du film, Dominique Brenguier, se souvient d'une actrice facile, pas star, ne faisant jamais de caprices, aimant rouler (prudemment) dans la décapotable du tournage sur les routes du Sud.

Le Théâtre antique de Vaison-la-Romaine (qui tire son nom des nombreux vestiges romains qui s'y trouvent) n'est qu'à une heure quarante de route de Marseille. Ann lui propose de partir ensemble jusqu'à la bordure de la cité médiévale pour atteindre le vieil amphithéâtre, construit au Ier siècle, adossé à une colline. Elles s'installent sur les gradins gris disposés en demi-cercle, entourés de colonnes et d'arcades. La pierre est fraîche dans la nuit chaude. Marie raconte à Ann qu'elle va bientôt tourner dans *Janis et John*, le premier film de son mari, où elle incarnera le sosie de Janis Joplin. Elle aimerait s'inspirer des gestes du chanteur pour préparer son rôle… Pourrait-elle lui poser quelques questions après le concert ? Elle n'a jamais vu Noir Désir sur scène, mais elle a écouté leur dernier album, *Des visages, des figures*. Le disque mêle révolte et poésie, ça lui plaît.

Autour des deux femmes, des associations anti-mondialisation et des militants d'extrême gauche distribuent leurs tracts, comme à chaque concert du groupe. Bertrand Cantat est proche de José Bové et d'Attac (l'association pour la taxation des transactions financières et l'aide aux citoyens, une organisation française qui combat la mondialisation libérale), il soutient les Indiens du Chiapas, les immigrés, il dénonce le capitalisme, l'Union européenne… En mars, son groupe a fait scandale en acceptant la Victoire de la musique du meilleur album de rock de l'année (*Des visages des figures* a été certifié double platine), et du meilleur vidéoclip pour le tube délicat « Le vent nous portera ». Ce sont les maisons de disques qui inscrivent leurs groupes aux Victoires avec le consentement des musiciens, mais d'habitude, Noir Désir ne fait pas le déplacement. Même quand il est sacré groupe de l'année, comme en 1998. Or cette fois, Bertrand a des choses à dire. En direct sur France 2 [2], il lit une lettre à Jean-Marie Messier, P.-D.G. de Vivendi Universal, maison mère de leur label Barclay. « Camarade P.-D.G. ! », lance-t-il, grognard. Derrière lui, le groupe ricane. Jean-Luc Delarue, qui anime la soirée, semble à la fois amusé et agacé. « Tu permets que je t'appelle camarade, je suis obligé de te tutoyer par la même occasion, c'est d'usage… », ironise-t-il, avant de le traiter de menteur, profiteur, manipulateur… Obsédé par la « récupération » de son œuvre par un patron qui aurait eu l'audace de les citer comme groupe s'exportant bien en gonflant un peu les chiffres, il ne supporte pas que celui-ci puisse vouloir

faire du profit (là il répète plusieurs fois que « le profit n'a pas d'odeur », on ne comprend pas bien). « Nous ne sommes pas dupes de ton manège et si nous sommes tous embarqués sur la même planète, nous ne sommes décidément pas du même monde ! », conclut-il, satisfait de sa formule. Bertrand Cantat est contre l'accumulation et la concentration des richesses et de l'influence, il ne digère pas l'absorption des petits labels par Universal, même si, dans le fond, ça l'arrange car il peut profiter de la force de frappe de sa major dans un monde pré-Internet. D'ailleurs, il ne cesse de dénoncer la multinationale, sans jamais la quitter.

Noir Désir est le plus grand groupe de rock de France et Bertrand Cantat une superstar adorée pour sa radicalité. Sur scène ou dans les médias, c'est lui qui prend la lumière et la parole, tandis que le groupe l'entoure, silencieux, approuvant ses bons mots et ses positions. Le 25 avril 2002, sur France Inter, Bertrand avait ainsi réagi à la qualification de Jean-Marie Le Pen pour le second tour de l'élection présidentielle : « C'est ce qu'on appelle une baffe. J'ai mis deux jours à pouvoir respirer normalement. » Avant d'avouer qu'il voterait pour Jacques Chirac avec « des gants de cuisine Mapa ». Ensuite, le groupe était reparti en tournée, parcourant le Canada, l'Europe, le Moyen-Orient, la France… À un rythme effréné. Ce soir, ils débarquent du Pays basque et dans deux jours, ils joueront devant 80 000 personnes aux Eurockéennes de Belfort.

À Vaison-la-Romaine, Bertrand ouvre le concert par un chant guttural grave et diphonique, inspiré des *khöömei* des Touvains de Mongolie[3]. Il enveloppe le micro de ses poings, l'approche tout près de sa bouche, et susurre des vocalises entre ses doigts. L'acoustique naturelle du théâtre est excellente. Les 5 000 spectateurs sont médusés, transportés vers d'autres cieux. Pendant près de deux heures, le groupe les fera profiter des riches influences musicales puisées dans leurs voyages à Marrakech ou New York, où ils ont enregistré leurs derniers morceaux. « Quand la nuit s'étend elle se laisse tomber au hasard[4] », récite Cantat avant de souffler dans son harmonica. Autour de lui, le groupe est sérieux, recueilli. Le chanteur parle peu entre les morceaux. Il crie, sombre écorché vif : « *Marie sait ce qui arrivera / Dans cet endroit où on laisse aller*[5]. » Marie pressent-elle déjà qu'elle fera l'amour à cet homme, qu'il sera même son dernier amant ? « *Sous les draps trop blancs l'auréole grandit, c'est le sang et Marie a les yeux qui brillent, elle part.* » Elle frissonne. Elle est impressionnée par les

milliers de poings levés dans les airs quand il entonne « Le vent nous portera », entre ses mâchoires serrées. Sur le tube « Tostaky », irrésistiblement entraînant, le guitariste et génial compositeur du groupe Serge Teyssot-Gay saute dans les airs après son super solo.

Bertrand a rencontré Serge Teyssot-Gay, alias Sergio, et le batteur Denis Barthe en classe de seconde à l'école catholique privée de Saint-Genès près de Bordeaux. Il y a vingt-trois ans, ils ont créé leur premier groupe de rock, Psychoz, et répétaient dans le garage de Denis, tapissé de boîtes d'œufs pour l'insonoriser. À l'instar des groupes qu'ils adorent (The Doors, The Clash, Queen, les Sex Pistols, The Cure, Joy Division…), ils mettent en avant leur charismatique leader à la part d'ombre assumée. Bertrand se revendique de Brel, il est aussi un chanteur à texte. Et comme Jim Morrison et Robert Smith, il souligne, sensuel, son regard de khôl noir, moule ses jambes musclées dans un pantalon de cuir, enserre son cou d'un collier en bois. Poète sombre et torturé aux pulsions suicidaires (il se blessait souvent et s'est ouvert les veines à 18 ans), le garçon cache en lui une colère inquiétante, qu'il expliquera ainsi aux *Inrocks* : « J'ai besoin de faire sortir de la violence parce que c'est ce que je ressens à chaque seconde. J'en ai une peur maladive et moi-même, je suis très violent dans mes sentiments en particulier. Mes textes sont une manière d'exorciser les choses, j'espère que c'est aussi une forme de beauté[6]. » Bertrand use de sa plume et de ses poings, qu'il n'hésite pas à fracasser contre ses musiciens et son public. Les adolescents adorent ce grand type grunge, sorte de Kurt Cobain français pour classes moyennes en mal de révolution, ravagées par l'ennui dans un pays prospère et en paix. Après avoir remporté un concours sur FR3, Psychoz change de nom pour Noirs Désirs, puis Noir Désir en signant chez Barclay. Le noir « est la couleur primordiale, mais aussi celle qui dès l'origine possède un statut négatif : dans le noir, pas de vie possible ; la lumière est bonne, les ténèbres ne le sont pas. Pour la symbolique des couleurs, le noir apparaît déjà, après seulement cinq versets bibliques, comme vide et mortifère[7] », rappelle l'historien de l'art Michel Pastoureau. On reprochera au groupe alternatif de rejoindre une major. Mais si Barclay appartient à Polygram, le label fonctionne comme un laboratoire pour jeunes talents originaux, parmi lesquels Bashung, Lavilliers, Stephan Eicher, Jacno… Noir Désir saura garder son intégrité artistique et refuser presque toutes les interviews. « Danse le feu Maria » est leur premier succès. Du rock anglo-saxon un peu *dark*, avec beaucoup d'écho, des

accélérations qui seront leur marque de fabrique, et des paroles en français. « Aux sombres héros de l'amer » les fera vraiment percer. Malgré le succès, ils resteront anti-establishement parisien et vivront toujours à Bordeaux. Sinon, Bertrand aurait probablement déjà rencontré Marie.

Juste après le concert, Ann et Marie filent en coulisses. Krisztina, la femme de Bertrand, n'est pas là : les relations entre les époux sont tendues, elle est enceinte de sept mois et doit éviter de voyager. Bertrand ne tarde pas à saluer sa sœur et sa nouvelle amie. Marie l'observe. Il porte un tee-shirt noir. Des gouttes de transpiration glissent de ses tempes à son cou épais, le long du double anneau piqué dans son lobe d'oreille, sous des cheveux bruns en bataille. Un fin bouc trône sur son petit menton. Il est grand. Il est beau. Il a du charme.

Il sourit. Des fossettes creusent ses joues rondes. Sa peau est marquée, mais quand il la dévisage, il a le regard bleu malicieux d'un petit garçon. Marie est d'une beauté troublante, mystérieuse. Une fine frange noire surplombe ses yeux noisette, un peu voilés. Il s'approche de sa mince silhouette pour lui faire la bise, inspire dans le creux de son cou. Elle porte Gentleman de Givenchy. Un parfum pour homme. Soudain, ils ont 12 ans d'âge mental, ils n'osent pas se regarder. Ann n'a jamais vu son frère comme ça. Elle remarque que Marie, toujours à faire le clown d'habitude, se comporte comme une petite fille timide[8]. L'assemblée les observe, ébahie, tandis qu'ils échangent sur Louis-Ferdinand Céline et leurs autres affinités littéraires. Elle aussi est engagée, pour les droits des femmes, contre la guerre en Irak… Dans la voiture du retour, Marie se confie à Ann : elle est tombée raide dingue amoureuse de Bertrand. Ann est stupéfaite : « Je sentais que vous auriez des choses à vous dire, vous partagez le même genre d'humour, de générosité, le même goût pour la poésie. Mais je n'avais pas imaginé que vous tomberiez amoureux[9]… », admet-elle. L'actrice retourne-t-elle voir Noir Désir à Béziers quelques jours plus tard, le 9 juillet, puis le 23 juillet, à Arles ? Bertrand finit sa tournée d'été le 30 juillet à Ajaccio. En août, il retrouve sa femme et l'aide à préparer la maison pour l'arrivée de leur deuxième enfant. Mais Marie et lui ne cessent de s'envoyer des SMS. Le réalisateur Pierre Salvadori, qui a tourné trois films avec elle jusqu'à nouer une infaillible amitié, se souvient parfaitement de la première fois que l'actrice lui a parlé du chanteur. Il me raconte : « Elle avait rencontré Bertrand et elle avait décidé de quitter Samuel. Ça ne

m’a pas surpris. Elle était incapable de rester avec un homme pour de mauvaises raisons. Cette rencontre l’avait bouleversée et elle était très amoureuse. Moi je ne le connaissais qu’en tant que chanteur, je lui trouvais un air de poète maudit et je ne suis pas du tout sensible à ce type de poésie un peu verbeuse. Je sais qu’il est beau, charismatique. Je peux comprendre qu’à un concert, elle soit très émue. Peut-être que le mec était par ailleurs drôle… Je ne sais pas, je ne le connais pas, je ne l’ai jamais rencontré. Marie m’a expliqué qu’elle était incapable de tromper quelqu’un parce qu’elle avait trop mauvaise mémoire et qu’elle n’arriverait jamais à se rappeler ses mensonges, et donc à avoir deux amants [10] ! »

Sur le tournage de *Janis et John* en banlieue parisienne entre le 9 septembre et le 21 novembre 2002, Marie, qui joue sous la direction de son mari avec François Cluzet, son ex et père d’un de ses fils, la nouvelle compagne de François Cluzet (Valérie Bonneton), ainsi que son père Jean-Louis Trintignant, avoue tout à Samuel. « Je pense qu’elle a été assez élégante, commente Pierre Salvadori. C’était pas du tout son genre d’avoir des histoires souterraines qui peuvent ronger la personne qui ne sait pas, mais qui sent… Elle avait le courage de dire la vérité [11]. » « Ça faisait très longtemps qu’elle était avec Samuel, me confie Zoé Chauveau, sa meilleure amie. Avoir fait un film ensemble les avait amenés à d’autres rapports, je pense que c’était une histoire qui se terminait malgré tout et comme elle était passionnée, elle a rencontré quelqu’un d’autre… Marie avait des passions. Elle tombait très, très, très amoureuse mais si ça ne lui plaisait plus, elle s’en allait [12]. » « Officiellement, pendant le tournage, ils étaient toujours en couple, m’assure Pierre Aïm, directeur de la photographie du film. J’étais même un peu étonné d’apprendre plus tard qu’ils s’étaient séparés. S’il y avait un souci entre eux, je ne l’ai pas du tout senti. Samuel est resté très discret. Ils avaient l’air de bonne entente. Après, quand un metteur en scène travaille avec sa compagne, c’est du travail, et sur le plateau c’est rare de voir des gestes affectueux entre eux. Mais il y avait vraiment sur ce film une bonne humeur… Franchement, je pense que c’est le tournage le plus agréable que j’ai fait de toute ma carrière ! Samuel a énormément de talent et c’est un gros travailleur. Marie est une des comédiennes les plus professionnelles avec qui j’ai travaillé : elle connaissait son texte sur le bout des doigts. Pour la séquence où elle interprète une chanson de Janis Joplin, elle a répété comme une folle pendant trois mois avec une coach pour être le plus synchro possible. La

séquence était tellement exceptionnelle qu'on avait l'impression que c'était elle-même qui chantait, c'était incroyable. D'ailleurs, jusqu'au dernier moment, il a été question qu'elle ne soit pas doublée, qu'elle ne prenne pas la voix de Janis, et qu'on garde la sienne [13]. »

Nicolas Beauchamp, premier assistant opérateur sur le tournage, se souvient : « Marie était tout le temps sur le plateau, même pour donner les répliques quand elle était hors champ, ce qui n'est pas le cas de tous les acteurs… La particularité de *Janis et John*, c'est que c'était un film de famille. Au début, François Cluzet semblait un peu angoissé et distant, mais au bout de deux jours, il rigolait avec tout le monde. Quand Jean-Louis Trintignant est arrivé, il y a eu un silence sur le plateau. Il imposait le respect et pourtant il était très simple. C'était le premier long métrage de Samuel, mais j'ai souvenir d'un metteur en scène qui savait ce qu'il voulait. Je n'avais pas l'impression que c'était un premier film. Il était très à l'aise sur le plateau. Nous n'avions pas conscience que Samuel et Marie se séparaient, on a senti des petites tensions entre eux, mais uniquement vers la fin du tournage [14]… »

Fin septembre, la femme de Bertrand accouche de leur fille, Alice. Cinq jours plus tard, il abandonne sa famille pour vivre son nouvel amour entièrement [15]. À Paris, il s'installe d'abord à l'hôtel. Krisztina écrit à Marie, qui, se sentant coupable, rompt. Mais Bertrand lui envoie tellement de messages qu'elle craque [16]. La passion à laquelle ils succombent devient exclusive, jalouse, adolescente. Ils ne peuvent pas passer deux heures sans être ensemble, physiquement, au téléphone, ou par textos [17]. L'accompagne-t-elle quand, en octobre, il donne quelques concerts en Italie et en France, et remplit trois Zéniths [18] ? Il faut être libre et courageux pour s'aimer ainsi, même si parfois, plus les obstacles sont hauts, plus l'amour paraît grand…

En novembre, comprenant que Bertrand ne reviendra pas, Krisztina demande à rencontrer Marie, dans la maison familiale girondine. Rassurée, Krisztina accepte de leur confier occasionnellement ses enfants. Elle ne dira jamais de mal de sa rivale [19]. Le 14 décembre, Bertrand officialise sa relation avec Marie auprès du reste du groupe. Ils s'en doutaient… Les fêtes de Noël avec Krisztina chez Ann sont moins harmonieuses, comme le racontera cette dernière : « En fin de soirée, Krisztina est fatiguée, elle demande si elle peut rester dormir. Ça a rendu Marie folle de jalousie. Elle devait craindre Krisztina qui était restée dix ans avec le père de ses enfants, elle qui n'était jamais restée si longtemps avec un homme. Elle appelait

Bertrand toutes les heures pour savoir si elle était partie. Il a fini par dire à sa femme : “Qu’est-ce que tu fous, tu vas bouger, oui ou merde ?” C’était dégueulasse, ça n’était pas Bertrand, on était tous très mal à l’aise[20]. » Pourtant, de l’avis de tous ses amis, Marie est, certes, entière, elle déteste les mensonges ou l’infidélité, mais elle n’est pas non plus du genre jalouse, surtout envers les parents d’enfants d’une précédente union… Et puis doit-on rappeler qu’elle a vécu presque aussi longtemps avec Samuel que Bertrand avec Krisztina ? Passons. En janvier, Bertrand s’installe chez elle, rue de la Mare, à Belleville, dans un loft rempli d’ouvrages sur la psychanalyse niché au fond d’un jardin de bambous, derrière un portail rouge, loin du bruit de la ville.

Dans la capitale, Bertrand perd un peu de sa superbe. Du jour au lendemain, il n’est plus le demi-dieu magnifique bordelais. Dans l’entourage de sa dulcinée (des pontes du cinéma français), il est une star du rock comme une autre. On le connaît, on le respecte, mais on n’est pas intimidé. Ce fils d’institutrice et d’adjudant dans l’armée française, né à Pau et ayant passé son enfance au Havre avant que son père ne quitte l’armée pour devenir grossiste dans l’agroalimentaire à Bordeaux, n’a pas le pedigree des Trintignant. En plus, épuisé, il fait une pause dans sa carrière, et ne semble vivre que dans l’ombre de Marie. Il participera quand même à l’élaboration d’un album live et à la musique d’un film de Paul Bloas. Marie, elle, ne cesse de jouer. En février, il vient la voir dans la *Comédie sur un quai de gare*, une pièce écrite par Samuel Benchetrit pour Marie et son père. Après la dernière représentation, la troupe se réunit au restaurant. Bertrand est assis à côté de l’agent Dominique Besnehard. Pendant tout le repas, Dominique et Jean-Louis se montrent froids avec le chanteur, par fidélité envers Samuel[21]. Bertrand ne se démonte pas. Il vient ensuite voir chaque soir Marie et Jean-Louis réciter les *Poèmes à Lou* de Guillaume Apollinaire, au Théâtre des Amandiers[22]. La complicité du père et de la fille, exacerbée par ces textes d’amour, est sensuelle[23]. Jean-Louis admet que Bertrand est cultivé, mais il le trouve un peu trop réservé, puis trop exalté dès qu’il prend la parole. Il lui offre un rôle. Bertrand déclinera.

Un soir, elle dîne avec Pierre Salvadori au Zéphyr, une brasserie à l’ancienne du 20^{e} où ils ont leurs habitudes. Ensemble, ils parlent de tout, de rien… Mais elle est distraite. Bertrand n’arrête pas de l’appeler sur son portable. Elle finit par décrocher et lance, visiblement agacée : « Je suis avec Pierre ! Avec lui, fous-moi la paix ! » « J’avais trouvé bizarre qu’elle

lui réclame un répit pour certains rendez-vous…, me raconte le réalisateur. Quand les gens appellent cinquante fois de suite en demandant “tu es où, qu’est-ce que tu fais ?”, c’est du harcèlement. Je me suis dit qu’il devait être très jaloux, narcissique. Il y avait là tous les signes d’une relation toxique : culpabiliser l’autre, les éternelles confrontations… Comme je sortais moi-même d’une relation de ce type, je n’étais pas dupe. J’ai senti que ce n’était plus une relation qui enchante, mais qui devient hyperintense, secrète, tendue, avec une forme de honte un peu mal vécue, mais qui survit encore sur des ressorts passionnels… Je percevais quelque chose de pas du tout apaisé ni heureux. Le contraste était très net par rapport au début où elle était dans la joie, la rencontre… Elle était passée de l’état amoureux au moment où elle était contente de voir un ami tranquillement, ailleurs, car sa relation était un peu étouffante. Je me suis dit qu’il n’y en avait plus pour longtemps, que ça n’allait pas durer, qu’elle allait le quitter. Elle n’aurait jamais laissé échapper ce commentaire devant moi si, au fond, elle ne savait pas que ça allait se terminer. Elle était pudique [24]. »

En mars, Bertrand donne une interview pour un livre d’entretiens à Dominique-Emmanuel Blanchard et Jean Yssev [25]. Les auteurs le trouvent pâle, amaigri, dévoré par la passion. Ils l’interrogent sur « ce lieu exact de la passion qui peut aller jusqu’à l’acte de meurtre »…

— Un acte de meurtre ?, demande-t-il.

— Oui, tuer l’autre !

— J’imagine que oui, que ça peut aller jusque-là. C’est un danger potentiel.

Marie aussi se livre sur ses sentiments : « Longtemps je n’ai cherché que la folie de la passion. C’est vrai que j’ai adoré les brûlures… En amour tout est extrêmement fragile. Tout ne tient qu’à un fil. J’ai fait longtemps ce métier en y recherchant la souffrance, en quête d’absolu et de vérité… J’ai aimé tendre la main à des personnages au bord du gouffre, les sauver et, si c’est impossible, je saute avec eux [26]… » « Marie cherchait l’amour vingt-quatre heures sur vingt-quatre, m’a confié sa mère. Elle était hypersensible. Un jour, on riait en réalisant qu’on n’avait jamais été laissées tombées par des hommes. “C’est parce que, quand on sent que l’amour est moins fort, on fout le camp”, disait-elle. [27] » « Marie avait envie d’être heureuse, m’assure Pierre Salvadori. Quand elle était avec Samuel, elle m’invitait à regarder *Friends* chez eux, et on se marrait ensemble, sur le canapé, elle était joyeuse, elle avait envie de légèreté ! Après, c’est vrai qu’elle a été

avec François à une époque pour lui un peu sombre et intense… Mais je ne pense pas du tout qu'elle ait eu une fascination pour les hommes torturés. Marie n'était pas très rock. C'était pas une groupie de Cantat. Je crois que c'est la rencontre qui l'a impressionnée, son aura, etc. Cantat était quand même une icône [28]. »

Marie présente Bertrand à sa meilleure amie, l'actrice Zoé Chauveau, ce printemps 2003. Cette dernière me raconte avoir ressenti un certain malaise lorsqu'elle l'a vu pour la première fois : « Ils étaient partis en vacances une semaine ensemble, dans un endroit sans grand intérêt, à Essaouira ou quelque chose comme ça… Il tenait un discours en contradiction avec son statut professionnel. Il rejetait la société capitaliste avec haine, mais se trouvait sous contrat avec une multinationale et profitait des avantages qui en découlaient… Nous avons perçu avec un certain malaise sa violence rentrée, son caractère possessif. C'était un type dangereux et, à l'époque, plein de gens le savaient. Moi, je l'avais dit à Marie : "Fais attention, je pense que c'est un mec pas simple." J'avais entendu dire qu'il était violent. Je le lui avais dit aussi. Mais elle n'en avait rien à foutre. Elle n'allait pas se fier aux on-dit. Ils étaient amoureux… Je ne l'ai vu qu'une fois. Je n'étais pas fan de sa musique, mais c'est vrai que c'était une bête de scène. Sa force et son animalité étaient aussi dans sa façon d'être. C'était pas un doux, c'était pas un tendre, c'était quelqu'un qui, comme Marie, avait besoin de sensations fortes. Elle n'aimait pas les choses fades. Ça se voit aussi dans sa carrière et le choix de ses rôles très difficiles. Mais lui, je l'ai trouvé hypocrite. Il se prétendait révolutionnaire défendant ses idées, mais il participait au système, tout en le critiquant. Marie aurait fini par s'en rendre compte. Mais tout est allé si vite [29]… » Marie, très sociable, voit de moins en moins ses amis [30].

Elle est très proche de sa mère, Nadine. Depuis deux ans, elles travaillent main dans la main sur un scénario : un biopic sur Colette. L'actrice a lu tous ses livres, ainsi qu'une vingtaine de biographies de l'écrivaine. Tous les matins, après avoir déposé les enfants à l'école, elle se plonge avec joie et facilité dans l'écriture. Attablées chez Camille, un bistrot du Marais, à l'angle de la rue des Francs-Bourgeois, où elles ont leurs habitudes, les deux femmes ouvrent leur cœur. Après avoir observé le menu écrit à la craie sur un tableau noir, Marie lance : « Après ce film, je vais m'arrêter de tourner pendant deux ans. » Sa mère s'étrangle. « Ouais, c'est ça, comme ça tout le monde t'oubliera ! Non, franchement, ne fais pas ça… Tu es arrivée

à atteindre un niveau merveilleux grâce à ta volonté, ton obstination et ton talent. Jean-Louis te dira la même chose : ne t'arrête pas pendant deux ans[31]… » Elles parlent ensuite du tournage prochain de leur film. L'actrice fixe le carrelage en damier jaune et rouge et lui confie être contente de s'éloigner de Bertrand et Samuel « pour y voir plus clair[32] ». Pierre Salvadori est catégorique : Marie ne souhaitait pas faire de pause dans sa carrière. « Je le sais parce que j'ai donné un rôle qu'elle voulait à une autre actrice. Marie n'aurait pas collé, j'avais besoin d'autre chose… Oh ça me rend très triste d'en parler parce que c'est la dernière fois que je l'ai vue ! Elle pleurait dans ma voiture, ma vieille DS, quand je lui ai annoncé que Sandrine Kiberlain incarnerait ce personnage. Et puis le lendemain, elle m'a laissé une petite carte postale glissée sous ma porte s'excusant d'avoir été un peu triste. Je pense que Marie était arrivée à un âge où c'était plus dur d'avoir des rôles. Mais elle aimait le plateau, elle aimait tourner[33]. » Elle ne tournera plus qu'une seule fois.

Chapitre 2
Longue nuit à Vilnius

« La jalousie !
C’est le monstre aux yeux verts qui produit l’aliment dont il se nourrit !
La jalousie est un monstre qui s’engendre lui-même et naît de ses propres entrailles. »
Shakespeare, *Othello*.

Le 2 juin 2003, Nadine est étonnée de voir sa fille débarquer avec Bertrand Cantat à Nida, où le tournage de *Colette* a commencé. « Je sais qu’au départ, il n’était pas prévu qu’il vienne », se souvient Zoé Chauveau, qui l’a vue la veille de son départ, alors que Marie essayait ses perruques. « Elle avait envie qu’il vienne, tout en sachant que ce n’était pas une bonne idée. Mais il était fou d’amour, il l’a suivie [1]. » Avec ses dunes et son eau indigo, cette station balnéaire de l’isthme de Courlande sur la mer Baltique est parfaite pour filmer les scènes censées se dérouler en Bretagne. Le téléfilm, dont la diffusion est prévue sur France 2 l’année suivante à l’occasion du cinquantième anniversaire de la mort de Colette (1873-1954), est intégralement tourné en Lituanie, pendant deux mois. Bertrand veut profiter de ce voyage pour finir l’album live de Noir Désir et écrire de nouveaux textes. Ensuite, Marie et lui prendront une année sabbatique pour voyager et se consacrer à leur idylle.

L’équipe rassemble soixante-dix personnes, mais le film reste avant tout une affaire de famille. Réalisé par Nadine Trintignant assistée de son fils cadet Vincent, Marie y interprète le premier rôle, avec, dans celui de son amant, son propre enfant, Roman, 17 ans, fils de Richard Kolinka, le batteur de Téléphone. Bertrand Cantat, seul au milieu du clan, ne semble vivre que

pour elle. Il ne se mélange pas. Il l'attend dans sa caravane. Tous les jours, Marie joue puis s'éclipse avec lui. Contrairement à son habitude et à l'esprit d'un tournage, elle ne déjeune ni ne dîne avec son frère et sa mère, qui la trouvent nerveuse, taciturne. « Le chanteur essayait toujours d'isoler Marie, m'assure le chef opérateur François Catonné. Il venait la chercher régulièrement à la fin de la journée de tournage et elle s'en allait avec lui, blottie dans ses bras, toute petite contre son grand corps. On ne voyait Marie que la journée. C'est doublement inhabituel. Avoir le compagnon d'un acteur ou d'une actrice tout le temps là, du début à la fin, je n'ai jamais connu ça ! Surtout dans ce sens ! J'ai déjà vu quelques fois la femme de Philippe Noiret passer un long moment sur le tournage… Mais pour une actrice, je vous assure, c'est du jamais-vu ! En plus, Marie et le chanteur étaient toujours hors de l'hôtel où étaient les acteurs et les techniciens principaux. C'est rare que la vedette d'un film soit séparée de sa mère, enfin de sa réalisatrice, au lieu d'être proche d'elle pour discuter, parler de ce qu'on fait lendemain, etc. Clairement, cet isolement ne venait pas de Marie, parce qu'elle avait une relation très forte avec sa mère[2]… » Je remarque qu'il ne prononce jamais le nom du « chanteur »… Et comment l'équipe le traitait, justement, le chanteur ? « Personne n'avait rien contre lui. On était simplement étonnés qu'il nous accapare tout le temps notre actrice. » N'a-t-il même pas sympathisé avec Jacques Higelin, musicien engagé comme lui, qui avait un petit rôle dans le film ? « Non, il ne nous parlait pas. Ça paraissait très curieux parce qu'il était seul, il ne connaissait personne d'autre à Vilnius. En plus, sur un tournage, il y a toujours quelque chose de convivial, on est amis pour la vie pendant deux mois… Alors qu'avec Jacques Higelin, on échangeait, on blaguait, on bouffait ensemble… Un soir dans un bistrot, celui-ci a commencé à chanter… Il a quasiment donné un concert, avec des gens dans la rue, jusqu'à 1 heure du matin ! C'était pas la même générosité quoi… Ça rend d'autant plus étrange le gars isolé, qu'on ne voit jamais, à part pour venir chercher Marie et l'emmener loin de nous. Elle était très amoureuse de ce chanteur, mais il la faisait vivre d'une manière inverse à sa personnalité et à ce qu'elle avait l'habitude de vivre. Cette femme était un étendard de la liberté ! Elle faisait ce qu'elle voulait dans la vie, elle était avec les hommes avec qui elle voulait être, elle quittait les hommes quand elle avait envie d'aller avec un autre… »

Ruta Latinytė, une étudiante lituanienne de 19 ans qui joue Meg, la jeune et fraîche maîtresse de l'époux de Colette, est déçue. Elle a une petite idylle

d’été avec Vincent, et a hâte de rencontrer sa sœur, comme elle me l’a confié autour d’un dîner simple, à Vilnius. Souriante, précise, elle s’exprime dans un français parfait. Dehors, la neige tombe à gros flocons. C’est la première fois qu’elle parle de ce qu’elle a vécu : « Vincent admirait beaucoup Marie. Il ne cessait de me répéter : “Tu vas voir, ma sœur, elle est très chouette, très amicale, elle participe toujours à tous les dîners avec l’équipe, les techniciens…” Mais en réalité, elle était absente. Tous les soirs, on dînait avec les autres acteurs, Jacques Higelin ou Wladimir Yordanoff, et elle ne participait pas. Les gens qui la connaissaient disaient qu’elle n’était vraiment pas comme d’habitude. Elle était toujours un peu triste. Mais tout le monde a pensé que c’était lié à la fatigue du tournage, pas à sa relation. Ils ne sont venus qu’une fois ou deux prendre un pot avec nous. Elle était super gentille, très ouverte, amicale, simple, sincère, mais distante. Le reste du temps, ils étaient tous les deux. C’était bizarre. C’est rare que quelqu’un qui ne fasse pas partie de l’équipe de tournage reste si longtemps… Mais je n’y ai pas prêté tellement attention. C’est ce qui arrive dans la vie : on ne fait pas attention aux autres, surtout à 19 ans ! Pour moi, ma relation avec Vincent était beaucoup plus importante [3]. »

Après Nida, direction Klaipėda (dans le film, ce sera la Bourgogne) puis Vilnius. Le couple s’installe au Domina Plaza, un hôtel avec des appartements luxueux, en plein cœur de la ravissante vieille ville, à quelques pas de la Philharmonie. J’en franchis la porte, vingt ans plus tard. Dans le taxi qui m’emmenait de l’aéroport, la voix de Blondie crachait dans l’autoradio « Heart of Glass ». Je fredonne encore (faux) sa mélodie, en posant mes valises dans l’appartement au-dessus de celui qui fut le leur. Nous sommes en novembre, mais il fait déjà un froid inhospitalier. Je fais le tour des lieux. Ils sont sans charme, mansardés. Je frissonne en apercevant une tache de sang sur mon oreiller. Penchée à la fenêtre de ma chambre, je vois la leur. Aujourd’hui, leur appartement est loué pour une durée de deux ans à un couple au goût manifestement raffiné. L’éclairage y est subtil, les couloirs remplis d’œuvres d’art. Il donne d’un côté sur une cour calme, de l’autre sur une rue pavée animée par des boutiques de luxe. Depuis leur salon, ils peuvent même apercevoir le décor rose chantilly de Saint-Casimir de Vilnius, la plus ancienne église baroque (catholique) de la ville. Le soir, après avoir avalé une soupe de betteraves et quelques raviolis baltes, je visionne le téléfilm *Colette, une femme libre* en DVD. Dès que Marie apparaît à l’écran, mon cœur se serre. Je sais qu’au moment où la caméra se

pose sur son beau visage pâle, elle n'a plus que quelques jours à vivre. C'est morbide, mais je ne peux pas m'empêcher d'y penser. J'observe chaque inflexion de sa voix, chacun de ses battements de cils, cherchant un indice à son malheur. Marie est une excellente actrice mais un voile morose couvre ses pupilles, dans chaque scène, même celles où, espiègle, elle plisse les ridules au coin de ses yeux. « Colette était gaie, amusante. Ce qu'on voit sur ces images, c'est l'état de Marie, sa tristesse à elle. Elle la portait même hors plateau », me confirme Ruta. À sa sortie, les critiques démoliront le film. Elles sont injustes. Il est poétique, assez juste sur l'amour. Or l'amour… Il n'y a que ça qui compte, à la fin, non ? Le film se clôt sur une citation de Colette : « Va-t'en parée, va-t'en douce, et ne t'arrête pas le long de la route irrésistible, tu l'essaierais en vain – puisqu'il faut vieillir ! Suis le chemin, et ne t'y couche que pour mourir. » Un profond chagrin me submerge. Je tape « Marie Trintignant » sur Google.

Le jeu, Marie a ça dans le sang. Ses grands-parents maternels, Jean-Georges Marquand et Lucienne-Fernande Cornilliat, étaient comédiens. Ses oncles, Christian et Serge Marquand, sont comédiens. Son père, Jean-Louis Trintignant, est un des plus grands comédiens français.

C'est sa mère, la réalisatrice Nadine Trintignant (et cousine de Maurice Béjart), qui lui a offert son premier rôle, à 4 ans, aux côtés de son père et de Michel Piccoli. *Mon amour, mon amour* est sélectionné au Festival de Cannes 1967. Quatre ans plus tard, elle joue dans un autre film maternel, *Ça n'arrive qu'aux autres*, où la frontière entre la fiction et la réalité s'efface encore un peu. Car c'est une tragédie bien réelle que Nadine porte à l'écran, celle d'un couple brisé par la mort brutale de leur fille de neuf mois. Une tragédie qu'elle-même vient de vivre, ayant retrouvé sa cadette Pauline morte dans son berceau, à neuf mois… Marie a 8 ans et la perte de sa petite sœur ouvre une brèche en elle, un manque, un appel du vide qui ne se refermera jamais. Elle fait une apparition dans ce film, avec Catherine Deneuve et Marcello Mastroianni, couple à l'écran et dans la vie ; et le frère de Nadine joue le frère de Catherine… Étrange mise en abyme. Dans sa critique de *Défense de savoir*, un autre long métrage de Nadine Trintignant où Marie joue avec son père et Michel Bouquet, un journaliste de *La Croix* s'étonne : « Marie domine, du haut de ses 12 ans, toute la distribution, du fait d'une spontanéité incroyable et d'une justesse de ton proprement stupéfiante [4]. » Jean-Louis Trintignant confirme, subjugué par le talent de sa progéniture, dans une interview télévisée : « Elle est étonnante parce qu'elle

sait parfaitement dire un texte, elle a un sens des raccords, c'est-à-dire des problèmes techniques de l'acteur, et en même temps elle sait improviser[5]. »

La même année, la naissance de son petit frère Vincent n'empêchera pas la séparation de ses parents. Ils emménagent dans le Marais, chez le réalisateur Alain Corneau, le nouveau compagnon de Nadine. Dans *Premier Voyage*, sorti en 1980, les deux enfants joueront ensemble sous la direction de leur mère. Leurs personnages portent leurs prénoms. Marie rêvait d'être vétérinaire, puis courtisane, comme Nana et la Dame aux camélias, mais elle enchaînera les rôles, soixante-douze en tout, en trente-six ans de carrière. C'est beaucoup. Elle a donné la réplique aux plus grands : Simone Signoret, Marcello Mastroianni, Vittorio Gassman… Elle a été dirigée par Ettore Scola, Leos Carax, Jacques Doillon, Claude Chabrol… Dans *Série noire* d'Alain Corneau, elle a encore son visage poupon, des joues charnues. Sous son épaisse chevelure brune, ses pupilles roulant vers le haut découvrent le blanc de son œil, comme si elle regardait toujours par en dessous, avec une délicieuse nonchalance. Elle a les yeux de sa mère et le sourire de son père. Au fil des rôles, ses traits s'affinent, ses pommettes se font plus saillantes, sa voix prend une intonation gutturale, un peu traînante ; elle se métamorphose en femme fatale. Sur les tournages, emportée par ses personnages, elle s'accorde parfois quelques libertés avec le scénario, l'améliorant, toujours. « Elle aurait voulu devenir metteur en scène[6] », me confie Nadine. Dans le métier, elle a la réputation d'être sympathique, drôle et simple. À chaque fin de tournage, elle n'hésite pas à faire des cadeaux, tous différents, à une cinquantaine de personnes. Barbara Schultz m'a montré ce petit mot, gribouillé à son intention sur une serviette en papier jaune poussin : « Ma douce, fleurs à pétales, merveilleuse jeune femme, lectrice sans repos, actrice sans déchets, je te couvre de baisers, que ta vie soit semblable à tes yeux, Marie. » « Marie avait un langage très singulier, elle employait des mots parfois un peu désuets comme "épatant", se souvient Pierre Salvadori. Elle a joué dans mon premier film : *Cible émouvante*. À la fin du tournage, elle a offert à chaque membre de l'équipe un cadeau personnalisé. Personnellement, j'ai reçu un très vieux niveau, acheté dans une brocante. Elle a probablement senti chez moi un déséquilibre à venir, c'était très drôle. (Il rit.) C'était une femme pleine de charme, très attachante, très gentille, très douce. J'avais écrit le tout petit rôle des *Apprentis* pour elle parce que je savais qu'il fallait un personnage assez singulier et marquant pour qu'en cinq minutes elle puisse faire

comprendre quelque chose. Puis j'ai écrit pour elle *Comme elle respire*, sur une mythomane, et on se voyait beaucoup parce qu'elle m'amenait des dossiers, des comptes rendus, des portraits de mythomanes vaniteuses ou perverses. Avant de tourner, on avait passé des heures à parler de tout ça. J'aimais beaucoup son rapport à ses personnages. Elle me disait qu'elle avait l'impression d'être l'avocate de toutes les déviances car on lui donnait tous les rôles de nymphomane, cleptomane, et mythomane justement… On était voisins et elle glissait constamment des mots marrants sous ma porte. Avant de partir à Vilnius, elle a déposé devant ma porte un énorme cadeau pour mon anniversaire. Un meuble en bois avec des tiroirs en faïence trouvé dans une brocante, avec des épices, poivre… Bref, c'était quelqu'un que j'aimais beaucoup[7]. »

Sur le tournage de *Colette*, Bertrand demande à Nadine si sa fille a déjà été amoureuse. Elle répond du tac au tac : « J'espère ! Avoir quatre enfants sans être amoureuse, ce serait bizarre et pas mal triste, non[8] ? » Furieuse, Marie interdit à sa mère de parler à son amant de son passé. Nadine voudrait lui dire que, s'il n'aime pas son passé, c'est qu'il ne l'aime pas elle, mais elle se retient. Pour Nadine, l'instinct de possession, c'est le contraire de l'amour. Elle sait aussi que sa fille doit tracer son unique chemin.

Par ailleurs, certains enfants du couple sont attendus à Vilnius le 3 juillet. Ce n'était pas simple à organiser vu le nombre de beaux-parents concernés, mais Marie est habituée. Encore une fois, le cinéma est une affaire de famille chez les Trintignant et Marie est une mère poule… Ils installeront la tribu recomposée à l'hôtel Méridien, dans la forêt, pendant tout le mois de juillet. Bertrand s'en occupera. C'est un tournage difficile, intense. Marie est de presque toutes les scènes, et on filme presque tous les jours, pendant cinquante-quatre jours. Elle est épuisée. Le Méridien est loin de la ville, l'heure de trajet quotidienne qu'elle ajoute à son planning n'arrange rien. La maquilleuse Agnès Tassel la trouve tourmentée. Marie écrit à Ann : « Kill [sic] est dur, ce putain de film. Vivement qu'on se retrouve en août avec les enfants[9]. » Le couple a en effet prévu de passer quelques jours à Moustay, propriété landaise des Cantat, puis d'entamer les procédures de divorce avec leurs conjoints. Le 14 juillet, à 21 h 07, Marie envoie ce SMS à sa mère : « Sois sage ô ma douleur, et tiens-toi plus tranquille. Fifille battue. » Nadine comprend que c'est une façon de lui dire qu'elle lui en

demande trop. Depuis *Les Marmottes* et le tournage de cette scène où, nue sur un balcon, Marie a aperçu ses enfants dans la rue, elle a arrêté de se déshabiller. Sur celui de *Colette*, elle évite les scènes d'amour, surtout celles avec son fils Roman.

Bertrand lui-même se dit épuisé, il a très mal au dos, malgré les massages et les antidouleurs qu'il gobe comme des Smarties. Le 16 juillet, deux semaines avant la date prévue, tous les enfants sont renvoyés chez eux. Les amants se promettent de couper les ponts avec leurs ex… Mais Marie appelle un jour Samuel, en cachette. Elle chuchote dans le combiné. La dernière fois qu'ils se sont vus, c'était juste avant de partir en Lituanie. Marie avait insisté, elle voulait lui faire signer un papier, après tout, ils sont toujours mariés… Ils ne s'étaient pas vus depuis un mois. Une première… Devant lui, assise à la table d'un café, elle lui avait déclaré de sa jolie voix éraillée : « Tu es beau. Tu me manques. Tu me manques beaucoup. Je vais partir. Seule. Je vais faire ce film. Et après j'y verrai clair[10]. » Samuel a accepté. Il a 30 ans, onze ans de moins qu'elle. Marie est son premier amour. Sur le bras fin de celle-ci, un S glisse vers son épaule. « S » comme Samuel. Il ne la reverra jamais.

Marie et Bertrand sont de retour au Domina Plaza, dans la suite 35. L'acteur Wladimir Yordanoff (il interprète Willy, le mari de Colette) séjourne dans la même résidence et les entend un soir se disputer. Les cris sont forts, durs. Il est inquiet, pourtant le lendemain, Marie lui assure que Bertrand a eu un problème, mais que c'est arrangé[11]. Il n'insiste pas.

Le 26 juillet, c'est le dernier jour du tournage de *Colette* pour Marie. Enfin ! Mais ce matin, en fouillant dans son téléphone, Bertrand a découvert un SMS de Samuel, au sujet de leur film, *Janis et John*, dont elle doit bientôt assurer la promotion. Vingt mots qui vont sceller son destin : « Appelle-moi quand tu peux, rien de grave, juste pour la promo du film. Je t'embrasse ma petite Janis. » « Ma petite Janis »… La formule affectueuse passe mal pour celui qui a rompu tout lien avec son épouse « pour prouver son amour à Marie ». Ils se sont disputés toute la journée à cause de ce message. « Me fais pas chier avec ça[12] ! », élude Marie. « C'est un déséquilibre, une entorse à l'harmonie[13] ! », plaide Bertrand. Mais elle continue de balayer ses remarques, refuse de se prêter à son interrogatoire. Le soir, le couple assiste à la petite fête donnée en l'honneur de Lambert Wilson. L'acteur vient de tourner ses dernières scènes et s'apprête à rentrer en France. Une table en bois est dressée sur la pelouse. Marie et Bertrand

sont en retard. On commence sans eux. Quand ils apparaissent enfin, Marie a le regard sombre. Au cours de cette soirée, ils ne mangent pas, mais vident de petits verres de vin et de vodka, fument quelques joints. Ils sont tendus. Nadine observe sa fille, à l'écart, se disputant âprement avec Bertrand. Au bout de trente minutes, Nadine s'approche d'eux. « Que se passe-t-il ? — Rien. Des problèmes d'organisation de vie avec les enfants [14] », répond le chanteur. Marie porte un joli pull rayé Missoni. « Il est ravissant, qui te l'a offert ? — C'est moi », répond Marie. Ce sont les derniers mots qu'elle adressera à sa mère.

Avant de rentrer à l'hôtel, le couple boit un dernier verre chez Andrius Leliuga, un jeune moine défroqué assistant sur le film. Il se souvient de Bertrand, effondré, déplorant : « Je ne suis rien, elle, elle est tout. Je l'aime si fort [15]. » À nouveau, il pose des questions à Marie, assise sur un fauteuil. Celle-ci ne répond pas. Ça le met en colère. Il saisit son verre, et le jette dans les airs [16]. Le verre se brise. Elle persiste dans son mutisme. Il l'attrape par les épaules et la plaque au mur. « Allez ! On s'en va ! », lance Andrius, affolé, qui les raccompagne.

Quand ils pénètrent à 23 h 30 dans l'appartement du troisième étage de leur hôtel à Vilnius, les amants sont exaspérés. Ils se disputent encore. Il fait chaud, les fenêtres sont ouvertes, leurs mots résonnent dans la cour. Les voisins ne comprennent pas leur sens, mais le ton est acerbe. Un Anglais installé dans l'appartement au-dessus entend surtout des hurlements d'homme, pendant près d'une heure [17].

Bertrand lui reparle du SMS, elle en a marre, finit par l'insulter. « Elle était ensuite dans une colère noire et j'ai vu rouge [18] », expliquera le chanteur un mois plus tard. On dirait les paroles d'une mauvaise chanson. Il veut la faire taire, il la tient, elle se débat, elle plante ses ongles dans sa lèvre qui se met à saigner. Il recule et son dos douloureux se cogne dans la porte de la salle de bains. Pendant quelques minutes, il ne dit plus rien. Elle lui demande de partir, de retourner chez sa femme. Alors il se lève, l'attrape, la secoue violemment puis la frappe lourdement de la main droite. Bertrand Cantat mesure 1,89 mètre. Marie Trintignant 1,66 mètre. Dans l'encadrement de la porte de la salle de bains, il la domine. Ses deux grosses bagues, portées au majeur et à l'annulaire, accentuent la violence des coups. Sa bague africaine est massive. Les os craquent. Il ne s'arrête pas. Son bras s'abat sur elle, de toute sa force, quatre, cinq, ou six fois, il ne sait plus. Est-elle consciente ? Crie-t-elle ? A-t-elle peur ? Voit-elle sa vie

défiler sous ses paupières closes ? Elle s'écroule. Son nez est écrasé, du sang coule de son arcade sourcilière. Il la traîne dans le salon et la jette sur le canapé. Elle est légère, il y parvient sans mal. Elle respire mais des bleus apparaissent sous sa peau diaphane. Il se retire dans la chambre. Quand il revient, Marie est étendue sur le tapis. Il la déshabille et la couche, nue, inconsciente, dans le lit. Elle ne dit rien, elle n'ouvre pas les yeux. Le chanteur ne s'en inquiète pas. Il pose un linge humide sur son visage brisé. Est-il possible qu'il n'ait pas compris la gravité de son geste ?

Un peu après minuit et demi, la concierge qui a entendu « comme des coups de poing sur la table, des glissades de chaises sur le sol et des chutes de chaises [19] » tape à la porte du couple pour leur demander de faire moins de bruit. « Elle a essayé à plusieurs reprises d'appeler la chambre, sans obtenir de réponse », expliquera au *Monde* la manageuse de l'hôtel, Neringa Davaldaiti. « Elle a fini par monter. Le monsieur qui lui a ouvert a promis que le bruit allait cesser. Effectivement, il a cessé [20]. » La concierge n'entendra plus rien. Il est 1 heure.

À 1 h 46, Bertrand appelle Samuel Benchetrit, depuis le téléphone de Marie. Ce dernier est avec une fille qui lui plaît, dans la nuit chaude de Paris. Il se met à l'écart pour prendre l'appel. Au bout du fil, Bertrand hurle que désormais, ses relations avec Marie se limiteront à des questions d'organisation pour la vie de leur fils. « Pas de "je t'embrasse". C'est fini tout ça. Et il ne faut pas me prendre pour un con. J'y vois clair dans votre jeu. Je ne vais pas me faire avoir [21] ! » Samuel essaie de le rassurer. Bertrand raccroche et le rappelle à 2 h 51. Entre-temps, Samuel est rentré chez lui, et la fille qui lui plaît dort maintenant dans son lit [22]. Dans un délire paranoïaque, Bertrand lui dit que le film *Colette* se fait contre lui, qu'il est impossible d'exister à côté de ce père, omniprésent, il a peur que Marie le quitte [23]…

— Elle est où Marie ?

— Dans la chambre, elle dort. On s'est beaucoup engueulés ce soir. Je l'ai giflée.

— Va voir si elle va bien.

— Elle ne se réveille pas.

— Appelle son frère…

Bertrand raccroche, et pose des glaçons sur la figure tuméfiée de l'actrice, qui ne bouge toujours pas. Il se dit : « Putain, elle a le visage marqué, la vache, c'est grave, elle pourra pas tourner comme ça, il y a un

problème avec son visage[24]. » Alors il appelle – non les secours – mais le frère de Marie, Vincent Trintignant, un peu après 5 heures du matin, sur son portable. Il vit dans un appartement à quelques mètres du leur, avec sa petite amie Ruta. Il a prolongé la fête dans une boîte de nuit après le pot pour Lambert, il est profondément endormi, et ignore l'appel. À ses côtés, Ruta décroche.

— Vincent dort.

— Tant pis, c'est pas grave, répond Bertrand.

— Il se réveille !, ment Ruta, suspicieuse. Le mot « grave » l'a inquiétée. Elle passe le combiné à Vincent.

— On s'est bagarrés avec Marie… J'ai peur qu'elle ne soit pas raccord pour les scènes qu'elle doit tourner lundi, lui dit le chanteur[25].

Vincent sonne à la porte du Domina Plaza dix minutes plus tard. Il veut voir sa sœur, appeler un médecin, mais Bertrand lui bloque l'accès à la chambre, tente de le rassurer, et l'invite plutôt à discuter. « Viens, il faut que je te parle, il ne faut pas réveiller Marie car nous avons beaucoup bu. Elle va avoir mal à la tête[26]. » Bertrand est calme. Alors Vincent se calme aussi. « Non, n'appelle pas ta mère, pas besoin de l'inquiéter… » Il n'y a aucune trace de sang dans la pièce. Vincent, qui n'a aucune idée du nombre, de la force ou de la nature des coups subis par Marie, s'installe sur un fauteuil. La vodka coule dans les verres. Bertrand entame un long monologue, de près de deux heures. Il est jaloux : du monde du cinéma dont il se sent exclu, de Samuel… Ses propos ne sont pas toujours cohérents. Il ne cesse de parler. La bouteille de vodka est maintenant vide. Il est 7 heures du matin. L'aube fait entrer la lumière crue dans cette pièce sordide et désordonnée. La déraison résiste rarement à la clarté. Vincent comprend qu'il se passe quelque chose de vraiment bizarre. Il se lève et ouvre la porte de la chambre où Marie dort, poussé par une intuition. Il s'approche d'elle, tente de la réveiller sans succès mais elle n'ouvre pas les yeux. Il réalise alors avec effroi que sa sœur n'est pas endormie, mais inconsciente. Il soulève la serviette posée sur son visage et ce qu'il voit le terrifie[27]. Du sang coule de sa bouche… Elle respire, mais ne réagit toujours pas. Alors il descend à la réception et demande à la concierge d'appeler de toute urgence une ambulance. Il est 7 h 15.

Chapitre 3
La dernière chance

> « Maria elle s'endort, elle imite les morts.
> Les petits anges bleus lui sucent les yeux. »
>
> Noir Désir, « Danse sur le feu Maria ».

Le jour se lève à Vilnius. Marie est emmenée à l'hôpital. Pas à l'hôpital américain, comme prévu, mais à l'hôpital universitaire de la ville, à Lazdynai. Vincent comprend alors la gravité de la situation. La culpabilité le ronge. A-t-il appelé les secours trop tard ? Non, car il aurait fallu agir quelques minutes après les coups. Or Bertrand ne l'a prévenu que cinq heures après. L'ambulancier décrira l'état de Marie à Stéphane Bouchet et Frédéric Vézard, journalistes au *Parisien*, auteurs d'une formidable enquête sur le drame : « J'ai constaté qu'elle se trouvait dans un coma profond. On voyait carrément sur le visage des traces de coups, des ecchymoses sous-cutanées. Du côté droit du thorax, il y avait des traces de coups. Et aussi sur le dos et les cuisses. On sentait dans l'haleine une odeur d'alcool [1]. » Son pronostic vital est engagé. À 7 h 30, elle est opérée.

Vincent appelle Ruta et lui demande d'aller chercher sa mère. Les deux femmes montent dans la voiture de la jeune Lituanienne et se précipitent à sa rencontre. Devant l'hôpital, ils se serrent longuement dans les bras. Nadine a l'impression qu'un poing invisible l'a heurtée violemment dans l'estomac. Vincent est en larmes. « La situation est très grave. Ce n'est pas possible, ce n'est pas vrai, pas elle [2] », ne cesse-t-il de répéter. La silhouette de Bertrand erre sous les arcades. Vincent lâche sa mère et se précipite vers lui, le bras levé, menaçant. Le chanteur part en courant. Un instant, Vincent

se lance à sa poursuite, mais Patrick Millet, le directeur de production qui s'est aussi rendu sur place dès qu'il a entendu la nouvelle, le retient.

Vincent prévient alors son père Jean-Louis. Celui-ci était censé passer les derniers jours de tournage avec sa fille et son ex-femme, mais, trop fatigué, il avait annulé son voyage et était resté à Uzès. Immédiatement, il s'en veut. S'il avait été là, peut-être que rien de tout cela ne serait arrivé. Il est persuadé que Marie souhaitait quitter Bertrand, qu'elle le lui a dit, et qu'il l'a tuée[3]. Nadine et Vincent appellent aussi l'époux de Nadine, Alain Corneau, lui-même à l'hôpital après une intervention chirurgicale. Entre deux sanglots, il leur conseille de prévenir la police.

Les heures passent. L'opération est enfin terminée. Marie Trintignant est vivante, mais elle ne se réveille pas. Si le chanteur avait tout de suite appelé les secours, sa « bien-aimée » aurait-elle pu être sauvée ? Impossible de l'affirmer, mais pendant les sept heures qui se sont écoulées, l'hématome qui s'est formé dans son cerveau est devenu trop important et l'a plongée dans un profond coma. Maintenant, elle n'a plus qu'une chance sur dix de survivre. Nadine, accroupie au chevet de sa fille, observe son visage tuméfié, les traces mauves qui apparaissent sur sa peau fine, le tube inséré dans sa gorge mince, le bandeau enserrant son crâne et son cou, les traces de strangulation sur sa jugulaire. Elle se demande ce qu'elle a pu rater, les signes qu'elle n'a pas su interpréter… Elle se souvient, avec horreur, du SMS, envoyé quelques jours plus tôt : « Sois sage ô ma douleur et tiens-toi plus tranquille. » Baudelaire. *Les Fleurs du mal*. Elle se souvient aussi de la signature : « Fifille battue ». Elle lui avait demandé si elle était heureuse avec Bertrand. Marie avait répondu oui, Nadine avait changé de sujet[4]. Elle ne se le pardonnera jamais.

Pendant que Marie est opérée, Cantat retourne dans ce qui devient une scène de crime. Il appelle sa femme Krisztina[5] puis il avale une boîte entière de cachets avant de s'écrouler, en slip, sur la moquette[6]. La brigade criminelle, venue pour l'arrêter, l'emmène à son tour à l'hôpital. Au service de toxicologie, les médecins lui font un lavage d'estomac, à quelques étages de là où repose Marie. Ruta se souvient : « La famille était en colère parce que tout le monde a compris que c'était un spectacle. Quand on veut se suicider, on le fait. Lui voulait seulement avoir plus d'attention. Tout, ses coups de téléphone, cette tentative de suicide, c'est une façon de dire "regardez-moi". Enfin c'est mon opinion[7]. »

Krisztina appelle Samuel. Elle lui dit que Bertrand est violent, qu'il l'a toujours été, ça lui est déjà arrivé à elle de le subir, il l'a envoyée à l'hôpital une fois[8]. Elle prévient aussi les membres de Noir Désir. Pascal Nègre, patron d'Universal, loue un avion privé pour 11 000 euros, afin que l'entourage du chanteur puisse se rendre sur place au plus vite. Il atterrit le lendemain, en fin de journée. Dans le hall de l'hôtel Radisson Blu où séjournent la plupart des Français du tournage, Krisztina tombe sur Roman et Agnès Tassel, la maquilleuse, et leur confie qu'une fois, Cantat l'a battue et laissée sur le sol, qu'en réalité, il a été violent avec les quatre femmes qu'il a aimées. Un des membres de Noir Désir le leur confirme : oui, Bertrand s'est déjà montré violent.

Le même jour, Jean-Louis a pris le premier avion pour Vilnius, avec sa femme Marianne. Samuel a fait le voyage avec Richard, le père de Roman. Couverts d'une blouse chirurgicale et de chaussons bleus, ils sont maintenant au chevet de Marie. Un bandeau épais entoure sa tête, déformée, et entièrement couverte de taches marron, des traces de coups. Ruta se souvient : « Les médecins étaient très gentils parce que normalement, dans le service de réanimation, on n'a le droit de ne rester que dix minutes, mais ils nous ont prêté leur salle de repos pour qu'on puisse se succéder, afin que Marie ait toujours quelqu'un à ses côtés, pour parler avec elle, en espérant qu'elle se réveille. Ce qui est vraiment tragique, c'est que la famille a toujours eu l'espoir d'une rémission. Jusqu'au dernier moment. Alors que c'était clair dès le début que c'était impossible[9]… »

Le lendemain, mardi 29 juillet, le beau et sulfureux Dr Delajoux, médecin des stars et neurochirurgien, opère une deuxième fois Marie, à la demande de la famille et des gouvernements français et lituanien. Il a fait le déplacement spécialement depuis Paris. L'opération n'a plus qu'une chance sur mille de réussir. Avec ses petites lunettes rondes, le compagnon d'Isabelle Adjani de l'époque fait jeune pour ses 37 ans. Pendant plus de deux heures, il tente de sauver l'actrice, dont l'état s'est aggravé. Jean-Louis, affaibli et terrassé par le chagrin, rentre en France. Ses amis et sa famille se relaient auprès d'elle, nuit et jour. Lambert lui chante ses chansons préférées. Marie ne se réveille toujours pas mais l'espoir perdure encore, alimenté par chaque baisse de fièvre, ou une expression apaisée…

« On passait notre temps au pied de l'hôpital à attendre comme des oiseaux perdus, et à dîner le soir, tous ensemble, autour d'une immense table ronde où on se donnait tous la main comme des enfants, me raconte

François Catonné. On est des soldats dans le cinéma, donc on a tourné pendant deux jours les dernières scènes sans elle, et on a fini le film [10]. »

Pendant ce temps, Bertrand est entendu par la police lituanienne et placé en garde à vue pour quarante-huit heures [11]. Il minimise son rôle et assure avoir été frappé le premier. Deux jours plus tard, toujours un peu groggy, il est mis sous mandat de dépôt et incarcéré. Il est accusé d'homicide volontaire, mais il réfute le terme de crime. « C'était un accident après une lutte de folie [12] », maintiendra-t-il. Le 31 juillet, au matin, il est placé en comparution au tribunal de Vilnius. Dans le box de bois vernis, il tient son visage entre ses mains. Il porte une chemise grise et un tee-shirt kaki. Il se tait un long moment. Puis il dit : « Je vous demande pardon mais c'est un accident, ce n'est pas un crime. » Sur France 2, une journaliste commente : « L'ambiance est tendue, alourdie par la présence des photographes et cameramen à qui on livre le suspect. » Il est ensuite incarcéré, à quelques centaines de mètres du tribunal.

Je me suis moi-même rendue dans la prison haute sécurité de Lukiškės. Située en plein centre-ville, en face d'une école, on y entend de la cour les cris des enfants jouant gaiement. Construite sous l'occupation de l'Empire russe en 1904, elle a fermé ses portes en 2020, et est actuellement réhabilitée en centre artistique. Des films sont régulièrement tournés dans son imposant bâtiment de briques (récemment : la saison 4 de *Stranger Things*), mais les parties réservées aux détenus sont encore dans leur jus.

Je suis moyennement à l'aise alors que les trois grilles d'acier se referment sur moi et que j'imagine le parcours de Bertrand Cantat vingt ans plus tôt, en marchant sur ses pas, accompagnée d'un guide. La Lituanie compte le plus grand nombre de prisonniers de l'Union européenne par habitant. Les peines y sont lourdes. Jusqu'à cent prisonniers par jour arrivent dans cette prison, dans un véhicule blindé fouillé consciencieusement. Il est ensuite jeté dans une microscopique geôle céladon de 80 cm2. Deux autres hommes s'y entassent déjà contre le banc de bois écaillé, vétuste. Il fait chaud. Leurs corps pressés transpirent. Il soulève la tête pour essayer d'inspirer un peu d'air frais et observe la grille au-dessus de lui. Comme s'il allait escalader ce mur décrépit couvert d'inscriptions obscènes pour s'échapper… L'attente est longue. Deux heures ? Trois heures ? Les claquements des portes métalliques et les cris rendent interminables les secondes. Surtout quand on a envie d'uriner. Il se retient. Et puis il entend distinctement le verrou glisser de l'autre côté de la

porte. « Berrrtraaaand Canntat ! » Enfin c'est son tour. Il est emporté, déshabillé, mesuré, fouillé. « Penchez-vous ! » Il examine les carreaux verts éclairés par des néons sordides. Cette pièce est lugubre. Il est ensuite jeté dans une cellule, à l'autre bout de la prison, en bas d'un escalier de fer forgé de petites fleurs, avec les autres détenus en attente de leur procès. Dans cet entresol, l'humidité est crasse. Ça pue la pisse, les souris mortes, les cafards écrasés. Bang ! Un gros type tatoué, certainement un des chefs de gangs devenus si puissants à la chute du mur, en éclate un sous sa semelle. Il est assis sur la banquette du dessous, la plus prisée, et le chanteur a juste le temps de distinguer son tatouage : une araignée marchant vers le bas, signe qu'il est un ancien drogué, et les murs de sa cellule marron. Bertrand apprendra bientôt que c'est la couleur sang séché, une coquetterie décorative de certains détenus devenus dingues. Les autres préfèrent dessiner sur leur geôle fraîchement repeinte des femmes aux formes voluptueuses, sur lesquelles ils s'entraînent à éjaculer. Sa cellule à lui, au fond du couloir, est propre, avec une petite table, un lit de fer, un vieux lavabo, et des toilettes à la turque. Il est le seul de la prison à ne pas la partager. Un véritable privilège. La porte se referme sur sa solitude. La nuit, une lumière orange éclaire l'espace pour que les matons puissent les surveiller à toute heure. Il hurle à la mort. Le taux de suicide est très élevé. Enfin, les conditions ne sont pas meilleures à Fleury-Mérogis.

À 6 heures du matin, un surveillant tape violemment à sa porte. Un plateau est glissé par la fente. Après un frugal repas, il est tenu, comme tous les détenus, de faire sa vaisselle dans son lavabo à l'eau froide. C'est l'heure de la promenade. Les prisonniers à vie sont les plus disciplinés. On m'a rapporté cette conversation, qui aurait été entendue par un garde : « Tu as déjà couché avec une fille tout en lui tranchant la gorge ? C'est une super sensation ! » Mais Cantat, qui ne parle pas lituanien, n'aurait pas pu comprendre la gravité de ces mots sous leur ton léger. Un garde francophile vient souvent lui faire la conversation. Une star française parmi les criminels lituaniens, ça fait jaser… Les bruits circulent vite dans les couloirs du pénitencier. « Les codétenus l'adoraient ! », m'assure mon jeune guide, qui ne travaillait pas encore à la prison en 2003. « Ils détestent les violeurs, mais un type qui tue une femme bourré, c'est OK, rit-il. Il a même donné un concert dans la magnifique chapelle orthodoxe de la prison, un honneur jamais accordé à un détenu. Il a chanté vingt de ses chansons en français devant une centaine de prisonniers. À la fin du dernier morceau,

aucun son n’a retenti sous la nef, aucun applaudissement. Le public était-il sous le choc ? Nous ne le saurons jamais… Mais Cantat était toujours calme, il ne se plaignait pas. »

Marie Trintignant est rapatriée en France le 31 juillet. Avant de monter dans l’ambulance, Nadine tente de protéger des flashs des photographes le visage démoli de sa fille. Elle crie, la voix brisée par l’émotion : « Bande de chiens ! » Dominique Besnehard est dans l’appareil. Il prie. Arrivée à Paris, Marie est transportée à la clinique Hartmann, à Neuilly-sur-Seine. D’autres photographes attendent devant les grilles de fer forgé du grand bâtiment beige sans charme. Lambert est à son chevet, toujours là, à lui chanter des chansons. Entend-elle dans le creux de son oreille les mélodies de Haendel, « Les Escaliers de la butte », et autres airs qu’elle aime tant ? Il chante sept heures d’affilée, s’évanouit quelques heures, et reprend sa litanie de Bach à Mozart, ou fredonne des jingles publicitaires [13]. Nadine tend de temps en temps un verre d’eau au chanteur, signe qu’il doit continuer. Samuel s’est rendu à la clinique mais ne s’est pas résolu à entrer. De retour dans la chambre d’hôtel qu’il a loué pour la nuit, il est réveillé par le téléphone : il doit donner son accord pour que sa femme, sa femme tant aimée, ne soit plus soignée. Il n’y a plus aucun espoir [14].

Marie est morte le 1er août à Paris, à 41 ans. C’est un coup de tonnerre dans l’opinion publique française. Sur un mur de sa cellule de l’hôpital pénitentiaire de Vilnius, Bertrand Cantat a écrit « Marie, je t’aime » [15]. Son sort repose désormais entre les mains de la justice des hommes.

Chapitre 4
Les racines du mal

« Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières, Vains objets
dont pour moi le charme est envolé ? Fleuves, rochers, forêts, solitudes
si chères, Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé. »
Alphonse de Lamartine, « L'Isolement », *Méditations poétiques*.

L'été de la mort de Marie Trintignant, j'étais à Paris, en train de préparer le concours d'entrée à Sciences Po. J'avais 17 ans. La canicule calcinait la ville, troublait l'air de ses rues désertées, et faisait fondre son asphalte. C'était la pire que l'Europe ait connue, une des plus meurtrières aussi. On annonçait 70 000 morts. Il faisait 40 degrés dehors (record climatique tristement battu depuis) et 60 degrés dans ma chambre de bonne sous les toits. Je devais apprendre par cœur, tout en suffoquant sous mon tee-shirt trempé de sueur, les dates clés du XX^{e} siècle et je dois avouer ne pas avoir saisi que le 1er août 2003 ferait partie de la liste de la décennie suivante. Je me souviens parfaitement des reportages télévisés sur les personnes âgées tombant comme des mouches, abandonnées dans des appartements vides ou des Ehpad lugubres, mais de la mort de Marie Trintignant, je ne garde que l'écho d'une dispute ayant mal tourné. Dans mon échelle des tragédies, elle était effacée par les milliers de petits vieux mourant de soif et de solitude. D'où était apparu ce mirage ? Peut-être parce que, pour l'instant, selon les médias français, Bertrand Cantat n'est accusé que d'avoir eu un geste malheureux envers sa compagne. Lui-même ne parle que d'un accident… Il risque en effet trois à quinze ans de prison en fonction de la qualification de l'homicide en volontaire ou involontaire. Pas pareil.

Le 1er août, Bertrand ne sait pas que Marie est morte, mais il pleure déjà, beaucoup… Il est transféré de la prison de Lukiškes à l'hôpital pénitentiaire de Vilnius. Le médecin Ceslovas Charevicius explique sa décision à l'agence Reuters : « Comme nous avions entendu les médias évoquer un possible suicide et comme nous voyions qu'il était dans une situation très difficile, dans un pays étranger et dans un endroit dur, la prison, nous lui avons proposé de le conduire à l'hôpital et il a accepté[1]. » « Sa santé psychologique est fragile, il a besoin d'aide », confirme son avocat, maître Virginijus Papirtis. « Ce n'était pas si épouvantable ! réagit Ruta. En plus, il était seul dans sa cellule : un privilège exceptionnel. À l'époque, j'avais demandé au procureur pourquoi il avait été placé tout seul. Il m'a répondu que quand quelqu'un a fait du mal à une femme, les autres criminels sont violents avec lui, car c'est la caste la plus basse des criminels : les violeurs, les pédophiles et ceux qui battent les femmes. Or si un Français était frappé dans une prison lituanienne, ça allait être un scandale international. Alors ils l'ont protégé[2]. »

En France, Nathalie Turquey, la juge d'instruction chargée du dossier qui a invoqué le secret professionnel pour ne pas répondre à mes questions, ordonne une autopsie le jour même. Maintenant que la victime est décédée, l'information judiciaire ouverte contre le chanteur a désormais une qualification criminelle. Son chef d'accusation passe de « coups volontaires et non-assistance à personne en danger » à « violences volontaires ayant entraîné la mort sans intention de la donner ». Cela veut dire qu'il a eu l'intention de blesser sa victime, en usant de violences volontaires, sans toutefois vouloir la tuer. Cette infraction est un crime au sens du droit pénal, jugé en cour d'assises. « Qu'une affaire de violences volontaires ayant entraîné la mort sans intention de la donner soit prise en compte par la brigade criminelle du 36 quai des Orfèvres, par rapport au traitement de ce type de violences intrafamiliales, on est dans l'exception[3] », se souvient Jérôme Bonet, qui travaillait à l'époque sur l'enquête et qui est aujourd'hui directeur central de la police judiciaire. « La brigade criminelle traite de meurtres difficiles à élucider. Là, quand on a été saisi, on n'était pas encore sur un meurtre et l'auteur était identifié dès le début. La plupart des enquêtes pour les crimes de ce type ne sont pas aussi exhaustives que ce qu'on a fait, avec cinq à six enquêteurs dédiés pendant des jours. Et pourquoi nous avons été saisis par la justice ? Sans doute parce qu'on était face à des personnalités. »

Tous les jours, de nouvelles informations dessinent le tableau, sombre, de cette nuit tragique. Les neurochirurgiens décrivent la gravité du traumatisme crânien ayant entraîné la mort de l'actrice : il est comparable à celui d'un conducteur de moto fonçant à pleine vitesse, sans casque, dans un mur. On a du mal à imaginer qu'une simple gifle puisse être d'une telle violence. Le 2 août, le rapport provisoire d'autopsie écarte tout doute. En tout, dix-neuf coups sont relevés sur le corps (jambes, bras, dos, ventre) et le visage de Marie. Et ce sont de multiples coups mortels au visage qui l'ont tuée : « C'est l'écrasement du nez de la comédienne qui, en provoquant des lésions internes, a entraîné l'œdème cérébral à l'origine du décès. Ce coup fatal aurait été porté avec le plat de la main avec un effet de battoir [4]. » Soit un coup porté de haut en bas… Comme un coup de poing ou un coup de tête. Les nerfs optiques ont aussi été arrachés, sous l'effet du syndrome du bébé secoué. C'est à Ruta qu'incombe la lourde tâche de traduire le rapport à la famille. « On l'a reçu par fax à l'appartement, me confie-t-elle. Sur le moment, je ne réfléchissais pas, je faisais ce que je pouvais, je traduisais. Il n'y avait aucune surprise dans le rapport : tout se lisait déjà sur le visage de Marie. On ne voyait plus ses yeux tellement ils étaient gonflés et bleus. On comprenait en un regard que ça avait été extrêmement violent [5]. » Le chef d'accusation passe à « meurtre ».

Lundi 4 août, l'avocat lituanien de Bertrand lui annonce la mort de sa compagne. Le chanteur est sous anxiolytiques. Il répète, la voix étouffée par les sanglots : « Je ne veux pas vivre, je ne peux pas vivre… » L'avocat le regarde, à travers ses petites lunettes rectangulaires fumées. Il passe une main sur sa moustache grise et lui dit : « Tu as besoin de vivre pour tes parents, pour tes enfants, pour tes amis. » Son client baisse la tête. De retour dans sa cellule, la numéro 28, derrière une porte beige aux multiples verrous marron, Bertrand se morfond [6].

Les obsèques de Marie Trintignant ont lieu le 6 août. Pour la cérémonie (strictement civile), Nadine et Jean-Louis ont invité cinq cents proches au Théâtre Édouard-VII. Un hommage musical d'une heure et demie a été mis en scène par Alexis Tikovoï et Jacques Higelin.

Il est 10 heures quand s'installent les premiers spectateurs, sous les moulures dorées de cette ancienne salle de cinéma construite en 1913 puis reconvertie en théâtre, et dont les pièces de Sacha Guitry ont assuré la popularité. Sont présents : Patrice Chéreau, Josée Dayan, Claude Lelouch, Élie Chouraqui, Agnès Varda, Daniel Auteuil, Amira Casar, Marie-José

Nat, Marie Dubois, Catherine Deneuve, Romane Bohringer, Sandrine Kiberlain, Jane Birkin, le ministre de la Culture Jean-Jacques Aillagon, l'ancien Premier ministre socialiste Lionel Jospin… Tous sont vêtus de blanc (un choix de Roman). « On est heureux d'être ensemble, déclame Jacques Higelin. On en a besoin. Notre cœur continue de battre. La vie, c'est vachement important, après il est trop tard. » Des larmes coulent, roulent sur les joues et viennent s'écraser sur les fauteuils de velours rouge, dépositaires de ce flot débordant de désolation. « Marie est avec nous, on va chanter pour elle. » Lambert Wilson entonne *L'Opéra de quat'sous* avec Wladimir Yordanoff. Puis Lio, Barbara Schulz, Thomas Fersen, Jean-Louis Aubert, Antonio Tabucchi, Jorge Semprún se succèdent sur la scène meublée d'un piano, d'un canapé anglais en cuir et d'une table de salon – le décor d'une pièce prochainement à l'affiche. Un grand portrait de Marie, souriante, des fleurs dans les cheveux, est accroché à un rideau noir.

Son enterrement a lieu quelques heures plus tard, en début d'après-midi, au cimetière du Père-Lachaise, au nord-est de Paris. Sous le soleil écrasant, la foule, toujours vêtue de blanc, réunit le gotha du cinéma français et des anonymes. François Cluzet explique à son fils Paul la cause de la mort de sa mère : « C'est un homme qui a voulu avoir le dernier mot[7]. » Dans l'allée 24, division 45, la voix épuisée de Nadine, béret ocre sur la tête, le visage mangé par de grandes lunettes fumées, s'élève, terrible : « Ma fille, tu seras toujours dans mon ventre. » Jean-Louis parvient à articuler : « Ne pleure pas celle que tu as perdue, réjouis-toi de l'avoir connue. » Puis sa voix se casse sous le chagrin. « Pardon », balbutie-t-il avant de s'éloigner rapidement. Le cercueil est couvert de fleurs jaunes. Colette repose non loin.

Pendant ce temps, les proches de Bertrand sont auditionnés par la police. Frédéric Péchenard est en charge du volet français de l'enquête, en tant que chef de la brigade criminelle à la Direction de la police judiciaire de la préfecture de police (il sera quelques années plus tard promu directeur général de la police nationale par Nicolas Sarkozy). Il me raconte : « Ce n'était pas une enquête policièrement compliquée. À Vilnius, les faits n'étaient pas niables. Il l'a frappée et elle est morte. Ce qui était difficile, c'est que les faits s'étaient passés à l'étranger, et donc on ne maîtrisait pas l'enquête. Normalement, la première question qu'on se pose dans les affaires de ce type, c'est qui est la personne qui a tué ? Est-ce qu'il y a un passé violent ? On est obligé d'enquêter aussi un petit peu sur la victime, si

elle a eu des relations passionnelles extrêmement tumultueuses, avec des hurlements, des départs, des coups de part et d'autre, etc. La deuxième question : quelles sont les circonstances ? Était-ce un accident ? On peut repousser ou donner une gifle à quelqu'un, la personne tombe en arrière et se fracasse la tête sur le trottoir et meurt, ce n'est pas du tout la même chose que si on s'acharne sur elle à coups de poing pendant une heure. Pour cela, on regarde les déclarations et l'autopsie. Des hématomes partout, des os cassés, ça témoigne d'un acharnement et d'une violence débridée. C'est ça qui fait la différence. La troisième question, c'est est-ce qu'il y a eu volonté homicide, est-ce qu'il avait intention de la tuer ou pas ? Sans préméditation, ça peut être un homicide volontaire, avec préméditation, c'est un assassinat. La différence, c'est vingt ou trente ans de prison [8]. »

Le lieutenant Jean-Christophe Hilaire recueille les témoignages des membres de Noir Désir, de la famille Cantat, de ses ex-petites amies. Non, Bertrand n'a jamais été violent, jurent-ils tous. Oui, c'est vrai qu'on se disputait beaucoup chez les Cantat, leur mère leur donnait des claques, la faute à son passé « dur » selon Ann, qui a sept ans de moins que Bertrand [9]. Elle décrit son frère comme un écorché vif, d'une énergie débordante, très sportif, mais aussi sombre, désespéré, limite suicidaire [10].

Un ami de la famille me confie, sous couvert d'anonymat : « Je pense qu'il faut remonter beaucoup plus loin, à la façon dont ces enfants ont été élevés par leur mère, mais surtout par leur père, un para hyperviolent. Les baffes, chez les Cantat, ça traînait beaucoup [11]… » Il poursuit : « Bertrand ne pratique pas la boxe de façon permanente… Mais c'est quelqu'un qui dans un état un peu second… Dans les concerts de Noir Désir, il avait cette rage magnifique, elle n'est pas magnifique quand elle se retourne contre les individus, en particulier des femmes, mais c'est ça qui faisait aussi la force de ce monstre de scène. » Selon Jérôme Bonet, « les parents Cantat étaient abattus. Je n'ai pas le souvenir qu'on soit allés sur ce terrain-là dans l'enquête [12] ».

Krisztina, la mère de ses deux enfants, la femme abandonnée présente dès son arrestation, le soutient loyalement, jusqu'au mensonge. Depuis la mort de Marie, elle ne parle plus des violences de son mari. « Bertrand n'a jamais levé la main sur quiconque avant le 27 juillet 2003. Ni sur moi ni sur une autre [13] », assure-t-elle. Elle aurait pourtant prétendu l'inverse à Samuel Benchetrit et à Roman Kolinka, à Vilnius, peu de temps après le drame. Krisztina leur aurait en effet confié que Bertrand l'avait déjà frappée et

poursuivie avec un couteau, affirme Samuel Benchetrit lors de son audition [14]. Les membres du groupe aussi reviennent sur leurs déclarations initiales aux proches de Marie. Maître Kiejman, étonné par la cohésion du groupe autour de leur chanteur, est persuadé qu'ils mentent : « Nadine m'avait confié : "Je ne comprends pas, hier encore, elle reconnaissait qu'elle était battue par Cantat et maintenant, elle dit que non ?" J'avais aussi reçu des coups de téléphone de gens qui me disaient qu'ils étaient prêts à témoigner sur la violence de Cantat. Je l'avais signalé à la juge française qui menait une enquête parallèle et complémentaire. Elle avait beaucoup tardé à envoyer des policiers. Puis, quand les policiers sont enfin allés voir les gens qui avaient demandé à être entendus, ces derniers ont dit tout le contraire de ce qu'ils m'avaient affirmé ! J'ai déduit de l'attitude des uns et des autres que l'entourage de Cantat faisait pression, mais je ne peux pas le prouver [15]. » Frédéric Péchenard s'en souvient : « On a eu des tas de renseignements comme quoi c'était un homme violent. Mais après, son entourage a fait bloc en disant : "Pas du tout, c'est un ange !" Alors que je pense qu'il est forcément un homme violent : pour tabasser une femme au point de la tuer, c'est qu'il y a été très très fort… On ne frappe personne comme ça, et encore moins la personne qu'on aime. En plus, il l'a laissée mourir… C'était certainement un type assez sombre. Mais quand les gens mentent, que voulez-vous qu'on fasse ? Quand on est flic, même à la criminelle, on n'est pas magicien. On leur pose quatre ou cinq fois la question, et puis on est obligé de prendre leurs déclarations [16]. » Jérôme Bonet me raconte : « On a eu plusieurs fois à vérifier des informations selon lesquelles il avait été violent avec ses partenaires précédentes, à au moins deux reprises. Mais les deux jeunes femmes qui avaient été désignées comme étant des témoins à charge ont été des témoins à décharge. On a eu le sentiment qu'on avait été orienté à dessein vers des personnes qui en fait étaient déterminées à attester du fait qu'il était non violent. Ça ne signifie pas forcément qu'il ne l'était pas, violent, mais ça ne faisait apparaître dans le dossier que des éléments nouveaux disant que c'était quelqu'un de très gentil et très doux et qui jamais n'aurait levé la main… Mes enquêteurs revenaient de la région bordelaise en me disant qu'on leur avait expliqué qu'il était doux comme un agneau et elles semblaient sincères. On a pu penser à ce moment-là qu'il pouvait s'agir d'une manipulation sans jamais pouvoir l'établir. Notre métier, c'était de traiter des meurtres et il existe, j'en suis convaincu, des gens qui ont tué une fois sans jamais avoir été

violent avant et qui ne seront plus jamais violents après. Après, en examinant les rapports au sein d'un couple qui aboutit à une telle violence, on a du mal à imaginer un acte isolé… Mais pourquoi pas ! Sur leur relation, on a eu des témoignages attestant au début d'une relation idyllique et parfaite, puis très compliquée, très possessive… Mais on n'a pas établi de précédent de violence. Le fait que ce soit une enquête sans issue, parce qu'elle n'était pas jugée en France, a aussi fait que, sans doute, le travail sur son passé aurait peut-être pu être un peu plus exhaustif, même s'il l'a déjà été. Si on avait gardé le dossier en France, on aurait sans doute levé un certain nombre de ces questionnements, trouvé d'autres témoins à charge ou réentendu les deux autres compagnes. Et à partir du moment où il était jugé à Vilnius, l'enquête en France n'avait plus de raison d'être [17]. »

Pourquoi mentir ? Par honte de n'avoir pas agi plus tôt ? Par avidité, ou peur de perdre ses revenus ? Ils ne savent pas encore que leur silence va tuer, une nouvelle fois.

En attendant, les radios déprogramment Noir Désir de leur antenne… Provisoirement du moins. « C'était naturel, nous faisons d'ailleurs la même chose avec *Tombé du ciel* et *Comme un avion sans ailes* après chaque catastrophe aérienne [18] », m'a expliqué Sabine Rochereuil, ex-directrice d'antenne chez RFM. « Si on devait arrêter de programmer ses disques à chaque fois qu'un artiste fait une connerie, on ne passerait plus grand-chose [19] », commente laconiquement le patron du groupe NRJ. Les ventes de disques de Noir Désir ne diminuent pas pour autant. Au contraire, elles augmentent, de 66 % pendant l'été [20]. Sur Amazon, l'album *666.667 Club*, pourtant sorti en 1996, est la sixième meilleure vente de disques du site en France [21]. À la Fnac Étoile à Paris, on vend cinq fois plus de disques de Noir Désir qu'avant le drame [22].

Dans la presse, ceux qui ne veulent retenir de Cantat que cette voix soulevant les cœurs engagés l'érigent en héros romantique. Dans *Le Monde* daté du 16 août 2003, ses amis la cinéaste Hélène Châtelain, le journaliste Claude Faber et le dramaturge Armand Gatti écrivent : « Aujourd'hui, nous restons solidement convaincus que Bertrand n'est pas fait pour le rôle que l'on veut lui attribuer. Certes, il est devenu en quelques jours un personnage profondément tragique. Mais ceux qui le connaissent, ceux qui l'ont applaudi, ceux qui l'ont accueilli dans leurs rédactions, leurs meetings, leurs rendez-vous publics, ceux qui l'ont appelé en soutien, ceux qui ont salué sa détermination, son engagement, son talent artistique, son humanisme, sa

rigueur intellectuelle, sa liberté de pensée… ne peuvent l'oublier et taire la réelle personnalité de Bertrand. À moins que l'amnésie doublée de mauvaise foi soit une maladie de notre temps […] Notre compagnon a besoin de retrouver son honneur. Au nom de ce qu'il est réellement. Un homme digne d'être considéré comme un frère [23]. » « Le rôle que l'on veut lui attribuer », « la réelle personnalité de Bertrand », « Ce qu'il est réellement »… Comme si Cantat était totalement dissocié de ses actes.

Les fans du groupe de rock sont, eux aussi, sous le choc. Impossible d'imaginer que ce bon père de famille installé à Bordeaux, qui plus est « de gauche », soit impliqué dans une affaire aussi sordide. Marie et Bertrand sont des icônes trop belles, trop pures, trop entières, trop respectées. C'est invraisemblable. Certains refusent de voir en lui un homme violent. Ils lui créent un site de soutien : bertrandcantat.ifrance.com/bertrandcantat. Ses créateurs anonymes expliquent : « Le but de ce site n'est pas de plaider la cause des assassins. Nous souhaitons simplement soutenir Bertrand dans ce malheur, comme si c'était un frère qui venait de commettre une faute grave. » Un « frère », encore… Qui pour certains n'est que la pauvre victime d'un acharnement féministe et médiatique. Dans les commentaires sur lemonde.fr, certains s'indignent : « Il est dommage que Bertrand Cantat doive porter la croix de tous les hommes qui frappent leurs femmes, sous prétexte qu'il a un nom connu [24]. » En feuilletant les trois pages de courrier des lecteurs que lui consacrent les *Inrockuptibles* le 13 août 2003, on peut lire : « Je ne pourrai jamais dire que ce type est une ordure, un salaud », « J'ai déjà vu Cantat violent ! 1988 : durant la tournée de Rock en France […] Bertrand Cantat a balancé sa guitare et il s'est jeté dans la fosse pour cogner tous ces connards qui ne comprenaient rien », « Samedi dans la nuit, au fin fond de l'Europe, un homme brûlait sa vie dans un éclair de folie. Cet homme, je le respecte autant qu'un Gainsbourg ou un Neil Young […] Désormais la calomnie est ouverte, les fauves sont lâchés dans l'arène et je vois déjà le ressentiment l'emporter sur la passion. […] Nous t'aimons malgré ton geste », « Tout mon cœur pour toi, Marie. Tout mon cœur pour toi, Bertrand. Aucun de vous deux ne méritait cela », « Ma plus grande douleur peut-être aujourd'hui est bien sûr de voir Bertrand souffrir ainsi […] Le destin tragique de Bertrand Cantat se mêle avec nos vies quotidiennes, avec lui nous souffrons et grâce à ses chansons nous survivons », « Jamais le mot "rock" n'avait sonné aussi péjorativement dans la bouche de ces putains de journaleux généralistes qui vont massacrer

encore plus, tels des animaux sauvages, l'image de Bertrand. » Dans le petit village du Sud-Ouest où réside le batteur de Noir Désir, le kiosquier retourne « face contre terre » les exemplaires de *VSD* et de *Paris Match* couvrant l'affaire.

Alors que le procès à venir se prépare, les clans se constituent, autour d'une guerre d'opinion sans merci. Il ne s'agit plus seulement de juger un homme, mais de mettre en lumière la vision que notre société a de la femme. J'ai déjà entendu ces commentaires sur la mort de Marie Trintignant : « Oui mais elle se droguait… » ou « Elle avait quand même quatre enfants de quatre pères différents ! » Comme si cela pouvait excuser son meurtre à coups de poing. Si on parle aujourd'hui de « féminicides », c'est parce que ce sont des crimes commis spécifiquement contre des femmes, en raison de leur sexe. En France, 82 % des morts au sein du couple sont des femmes, et même parmi les 18 % de crimes commis contre des conjoints masculins, la moitié des meurtrières avaient déjà été victimes de violences de leur part. L'étude des sépultures datant de plusieurs millénaires avant J.-C. montre que ce préjudice n'est pas récent : « Lorsqu'on examine le sexe et l'âge des personnes éliminées ou sacrifiées dans les divers événements néolithiques dont l'archéologie a retrouvé la trace, on remarque que les femmes et les enfants constituent les victimes les plus fréquentes », notent les spécialistes de la préhistoire Jean Guilaine et Jean Zammit dans leur ouvrage *Le Sentier de la guerre : visages de la violence préhistorique*[25]. « Il ne faut pas oublier que le code napoléonien est hérité du droit romain où la femme était propriété du mari, comme les meubles, les esclaves et les enfants[26]… », rappelle l'historienne Christelle Taraud. L'auteure Mona Chollet remarque qu'« il existe d'autres situations où les hommes peuvent subir des brimades et des humiliations, à commencer par le travail. Pour autant, les coups infligés à un supérieur hiérarchique, un contremaître ou un patron ne sont pas un fléau social, et nous ne tenons pas un décompte d'homicides dont ceux-ci seraient régulièrement victimes. Pourquoi serait-il possible de réfréner ses pulsions dans le contexte professionnel, et pas face à une femme ? Et, plus largement, pourquoi les hommes seraient-ils les seuls à ne pas pouvoir se maîtriser quand ils subissent un affront ou une humiliation[27] ? » Dans la culture populaire, une certaine image de la masculinité peut s'avérer toxique. On fantasme sur des héros forts et violents, comme James Bond, qui n'hésite pas à distribuer des baffes à de sublimes créatures du sexe

opposé. Son interprète le plus connu (et le plus sexy ?), Sean Connery, a déclaré à *Playboy* : « Je ne crois pas que ce soit particulièrement mal de frapper une femme. Si elle est une salope, une hystérique, ou toujours d'humeur massacrante, alors je le fais. » Et même dans le conte de *Barbe-Bleue*, les victimes ne sont-elles finalement pas surtout victimes de leur curiosité ?

Une femme meurt tous les trois jours sous les coups de son compagnon. Statistiquement, le moment le plus dangereux est celui où la femme quitte celui-ci [28]. Car dans les « crimes passionnels », on ne tue pas son conjoint par jalousie ou haine, un sentiment nécessaire au détachement de l'être aimé. « La catastrophe, c'est quand le conjoint prétend mener sa vie propre, dévoilant sa scandaleuse altérité, précipitant la menace d'effondrement », analyse le psychiatre Daniel Zagury dans son captivant essai *La Barbarie des hommes ordinaires. Ces criminels qui pourraient être nous* [29]. Selon lui, les auteurs de ces crimes ne sont pas des malades, mais des hommes ordinaires qui « présentent une vulnérabilité. Quelque chose d'essentiel leur fait défaut, que les aléas de leur vie amoureuse vont dramatiquement révéler [30]. » « Fils d'une seule mère, il sera l'homme d'une seule femme ! Le drame qui se joue autour de l'unicité fait écho à la relation maternelle primaire, souvent marquée de traumatismes désorganisateurs ou de carences affectives. […] Qu'elle veuille partir est tout simplement impensable [31] », poursuit-il. Le cas de Bertrand Cantat est stéréotypique de ces criminels. Il n'est pas un monstre, même s'il serait plus facile pour nous, êtres normaux, de le qualifier ainsi, afin de différencier radicalement sa nature de la nôtre. Il est « normal », mais il a transféré l'illusion narcissique de l'amour absolu de la mère sur celui des femmes, sans faire le deuil de celui-ci, manquant ainsi une étape essentielle de son développement psychique. La violence de ses parents l'en aurait-elle empêché ? En tout cas, la perception qu'il a de Marie est inhumaine, débarrassée de sa complexité. Sans empathie, il est incapable d'accepter ses besoins en dehors de lui. Dominé par son angoisse de l'abandon, il la tue pour la conserver dans sa perfection imaginée. Pour citer à nouveau Daniel Zagury : « La fonction défensive forcenée de ce maintien de l'idéalisation, au-delà de la mort, garantit la permanence de l'emprise sur l'autre : "Je l'aime toujours… pour toujours [32]." »

Chapitre 5
Un procès

« Pas de justice sans spectateurs. »
Paul Valéry, *Mauvaises pensées et autres*.

Les deux parties sont d'accord pour que l'affaire soit jugée en France, puisque le suspect et la victime sont tous deux français. Mais le 7 août, à la surprise des autorités françaises, la Lituanie refuse l'extradition de Bertrand Cantat. Sa famille a demandé à Olivier Metzner de prendre sa défense, sur les conseils de Jack Lang, de Danielle Mitterrand, de Pascal Nègre et d'Olivier Caillard. Le ténor du barreau est aussi l'avocat de… Jean-Marie Messier ! Oui, l'ennemi juré de Bertrand, attaqué publiquement aux Victoires de la musique.

Nadine Trintignant, elle, a fait appel à Georges Kiejman, autre star de la robe noire, qu'elle connaît par Simone Signoret. Celui-ci se met en relation avec un pénaliste renommé à Vilnius et embauche en France un maître assistant d'origine lituanienne pour servir d'interprète. Il ne peut pas plaider en lituanien mais il a la possibilité, en tant que partie civile, d'intervenir aux côtés de son confrère, ce qui ne sera pas le cas de Metzner, la partie adverse. Le clan Cantat s'enfonce alors dans un délire paranoïaque et conspirationniste.

Xavier Cantat a un an de plus que Bertrand. Élu écologiste et photographe intermittent du spectacle, il est à l'île de Ré avec sa compagne Cécile Duflot lorsqu'il apprend la nouvelle de l'arrestation de son frère. Ils sont de la même « planète » : celles des « camarades altermondialistes » se shootant à la bonne conscience en méprisant le reste du monde. À Paris, il s'est rendu discrètement à l'enterrement de Marie, et a été écœuré par ce

qu'il y a vu. « Sa béatification orchestrée sous les auspices du microcosme cinématographique, milieu dont on connaît les turpitudes, est indigne », écrira-t-il quelques mois plus tard dans son livre, dédié « à Marie et Bertrand »[1]. Y a-t-il vraiment plus de turpitudes dans le milieu du cinéma que dans celui du rock, de la photographie ou du parti écologiste ? Il déclarera aux enquêteurs : « Certaines personnes du milieu théâtral ou cinématographique m'ont dit qu'elle avait la réputation d'une personne déséquilibrée, fragile, voire violente, absorbant de nombreux produits psychotropes et consommant de l'alcool, qu'elle était très bien pour la fête et pour baiser. » Un comportement méritant la peine de mort ? Il montre en tout cas peu de compassion pour ceux qui viennent de perdre leur fille, sœur, mère, amie. Car Xavier ne veut pas « justifier les coups que Bertrand a portés à Marie », mais rétablir la vérité contre les « manipulations médiatiques du clan Kiejman / Trintignant », assurera-t-il sur le plateau de l'émission de Thierry Ardisson *Tout le monde en parle*[2]. Dans *Méfaits divers. Journal d'un frère*[3], il raconte son année partagée « entre Bordeaux et Vilnius, pour soutenir son frère, accablé par la peine, la prison et la presse » et dénonce les vils agissements d'une famille qu'il accuse de mensonges, de manipulations et de dissimulations, quand elle ne corrompt pas financièrement des témoins. « Il y a eu des dysfonctionnements de la part de la police lituanienne, de la justice, de la partie adverse, d'un certain nombre de journalistes, de la presse, voire de certains groupes de presse », assure-t-il à Ardisson. Pour lui, ce drame devrait rester dans le domaine de l'intime, mais il est perçu comme « une aubaine » pour les médias qui vont dès lors pouvoir multiplier les sujets collatéraux sur les violences conjugales. « Comme si la passion extrême qui animait Marie et Bertrand pouvait se réduire au quotidien sordide de plusieurs centaines de milliers de femmes dans notre pays[4]. » Il affirme même que « l'amalgame » entre l'affaire et la cause des femmes battues fait reculer cette dernière. Les féministes « aboient avec la meute » tandis que « le lynchage médiatique se met en place. Bouchet et ses congénères salivent à l'odeur du sang et de la peine[5] », écrit-il en nommant le journaliste du *Parisien*, aux articles sérieux et modérés. Xavier donne pourtant des interviews aux équipes de Capa, rassuré par « leur proximité militante ». La liberté de la presse le gêne moins quand elle va dans son sens… « Xavier Cantat n'a eu aucun respect, déplore Ruta. Il était dans la confrontation. Dans la continuité de l'agression de son frère, il n'accusait pas seulement la victime décédée, mais aussi ses

proches. Quand on ne peut plus rien faire à une morte, il reste encore à détruire sa mémoire. Ils ne l'ont pas laissée tranquille, même après sa mort[6]. » Pierre Salvadori est absolument dégoûté par cet ouvrage : « Il y a des passages que je n'oublierai jamais. Quand il dit que Marie n'était pas un ange, qu'elle a eu un accident, qu'elle était ivre, comme si le geste de son frère était plus légitime… C'était affreux. Je m'en souviens très bien. Ça me mettait dans des états terribles de lire ça. Et vous n'allez pas me dire que Bertrand n'a pas lu le bouquin de son frère avant qu'il sorte ! C'est pas possible[7] ! », s'écrie-t-il. Selon un ami de la famille, les membres de Noir Désir ont peu apprécié l'initiative littéraire de Xavier : « Ils sentaient bien qu'il avait fait son livre aussi pour des raisons financières, parce qu'il a gagné beaucoup d'argent avec ça quand même[8]… Après sa sortie, ils s'en sont éloignés[9]. »

Dix-sept jours après les faits, Xavier rend visite à son frère. Assis en face de lui, dans l'une des six cabines du parloir aux murs rose saumon, celui-ci ne cesse de répéter dans son petit micro noir, entre ses larmes : « On s'aimait tellement, on s'aimait tellement[10] »… De l'autre côté de la vitre, son aîné s'agrippe à la petite table de bois. Ses chaussures crissent contre le lino. Ses mâchoires se serrent. Il enrage. Pourtant Bertrand semble moins rongé par la culpabilité que le chagrin d'avoir perdu celle qu'il aimait. « Le dérapage n'était pas unilatéral. Par malheur, la déflagration a été fatale à Marie mais c'est ensemble, à deux, que ces fous d'amour ont chaviré dans cette déchirure morbide[11] », explique Xavier, comme si Bertrand aurait, lui aussi, pu y passer, victime d'événements extérieurs venus s'abattre sur lui. « Bertrand n'était plus lui-même. Il était envahi par Marie, par ses mots. » Il trouve le SMS de Benchetrit « si intrusif », qu'il n'a pu qu'attiser la frustration de son frère. « Quand on subit l'amour, comme il l'a subi avec Marie, il n'y a plus de place pour la maîtrise. […] Bertrand n'est pas un castagneur mais un amoureux désespéré[12]. »

Sans surprise, Xavier souhaiterait une requalification des faits en « meurtre avec passion »[13]. D'ailleurs, au départ, ses avocats pensaient plaider le « meurtre en état d'émotion exceptionnelle », prévu par l'article 130 du Code pénal et qui lui aurait fait encourir un maximum de six années d'emprisonnement. Or, cet état doit apparaître « soudainement, suite à l'acte illégitime ou particulièrement offensant de la victime à l'égard de l'auteur du meurtre ou de ses proches ». Par sûr que le SMS signé « ma petite Janis » puisse être qualifié de particulièrement offensant. En France,

l’amour a disparu du Code pénal comme circonstance atténuante en 1791. La notion de « crime passionnel » est née dans la presse au XIXe siècle. Elle déresponsabilise son auteur, victime de la « passion » (le mot vient d’ailleurs du verbe latin *pati*, qui veut dire « souffrir ») et n’a aucune valeur juridique, mais elle alimente le mythe de l’amour fou funeste et romantique. « Quand j’ai commencé ma carrière de flic en 1981, l’idée générale sur ce qu’on appelle maintenant le féminicide et qu’on appelait alors le crime passionnel, c’est que finalement, un crime passionnel n’est pas si grave parce que la personne ne pouvait pas récidiver et puis c’est la passion, etc., explique Frédéric Péchenard. Moi j’ai toujours considéré exactement le contraire. Il n’y a rien de plus grave que le crime passionnel ! Quelqu’un avec qui vous vivez, avec qui vous êtes marié, avec qui vous avez des enfants… Quand on ne peut plus se supporter, on peut toujours divorcer, tout simplement. Mais il y a peu de choses aussi impardonnables que de tuer sa femme. Ce qui est particulièrement atroce, je trouve, c’est que le cocon familial, normalement, c’est la quiétude. Et pourtant, il y avait une sorte de mansuétude… Un criminel passionnel n’a jamais pris perpète. Les choses ont fort heureusement changé, même déjà du temps de cette affaire, il y a vingt ans. Mais Bertrand Cantat, probablement à cause de son statut de star un peu sombre, a quand même été assez bien traité par la presse et par la justice, il faut bien le reconnaître [14]. » L’écrivaine Muriel Cerf, étoile des milieux littéraires des années 1970 à la beauté fracassante connue pour ses récits sur l’emprise amoureuse, racontera, dans un livre né de sa correspondance en prison avec le chanteur : « L’homme est grand et fort, emporté par son geste, qui lui échappe, comme lui échappent toute réalité et celle d’une vie qui s’abat comme s’abat sa paume, plusieurs fois, c’est une carte qui s’abat en même temps sous une puissance sèche et tonnante dont personne n’est maître. Il la frappe quatre fois, déjà dans la soumission à un mécanisme qu’on devine glacé, inhabité, aussi déréglé que vide, qui répète cette cadence atone, la main levée heurte, écrase sans savoir ce qu’en face elle meurtrit et à quel point de non-retour, avant que l’homme tombe lui-même dans l’absurde d’un second mécanisme, qu’il aura convoqué. » Elle-même victime d’un homme soumis à l’« aveuglement de bête qu’une poigne invisible a forcée » décrit « un geste qui n’est pas de lui, qui évoque le frôlement tranchant des ailes glacées d’un des anges que Piero della Francesca a pétrifié sur les murs d’Arezzo [15]… ».

Je ne suis peut-être pas une idéaliste de l'amour, mais je suis sûre d'une chose : Marie et Bertrand ne sont pas égaux dans ce drame – il est vivant et elle est morte. Les seuls responsables des violences sont ceux qui les commettent. Peu importent les raisons. Je peux être exaspérante et blessante, mais je n'ai jamais été battue. Une seule fois un homme avec qui j'ai vécu a tenté de me gifler. Il a échoué, trop bourré, et je l'ai quitté quelques semaines plus tard. Pourquoi n'ai-je pas immédiatement agi ? Avais-je honte ? Étais-je choquée ? Ou était-ce parce que le coup avait manqué ? Probablement un peu des trois. En tout cas, ses mielleuses excuses ont glissé sur mon cœur indifférent, comme une luge sur une piste bien enneigée. J'ai grandi dans un foyer où les violences physiques ne sont ni normales, ni banales, ni le signe d'un amour trop exalté. « L'amour peut parfois briser les cœurs, pas les corps », professe très justement Valérie Toranian dans *Elle*[16]. J'ai cependant essayé de me mettre à la place de Bertrand Cantat, de comprendre sa pulsion, sans tenter de l'excuser, car moi aussi (comme tout le monde ?) j'ai eu des colères très vives, des désirs de violence. Je me souviens de celle qui m'a envahie après avoir appris que j'avais été trompée par un homme que j'aimais passionnément – justement. J'avais le souffle coupé, j'étais « hors de moi » et je voulais rendre la souffrance infligée. J'avais monté quatre à quatre les escaliers, sonné à sa porte, il avait ouvert, mon bras s'était soulevé. Je me souviens du bruit net, résonnant une seconde sur le palier. La gifle était sonore, humiliante, mais inoffensive. Il était resté dans le couloir, immobile, plus surpris que blessé. Je me suis tout de suite éloignée, mortifiée, la main brûlante. Je n'ai pas renouvelé ce geste inexcusable et je sais que je ne l'aurais jamais frappé quatre fois, sans pouvoir m'arrêter. Je le sais parce que, forte du souvenir de cette rage, j'ai reproduit les « allers-retours » de Bertrand Cantat sur un édredon, placé à la hauteur de ma poitrine, à peu près là où la tête de Marie devait arriver par rapport au corps de Bertrand. À chaque impact, mon bras était lourd, ma bouche se crispait de dégoût, j'ai dû me forcer à aller jusqu'à quatre. Ça m'a pris quatre secondes et ce temps m'a paru insupportablement long. J'en ai acquis la certitude que son geste n'était pas un accident, et qu'à l'instant où il la frappait, il avait l'intention de lui faire mal, de la détruire. Nous ne sommes pas tous capables de battre quelqu'un à mort, surtout par jalousie ou peur d'être quitté. Si c'est votre cas, vous êtes dangereux, il faut vous soigner ou vous enfermer.

Pour son frère, cependant, Bertrand n'est pas un homme violent, il a juste trop d'énergie. En plus, contrairement à Marie qui selon lui était droguée, jalouse, possessive et violente (et donc méritait un peu son sort), Bertrand n'a jamais touché de drogue dure de sa vie[17]. Cantat a pourtant dit lui-même l'inverse dans un livre d'entretiens… Mais la question de la drogue est capitale. Comme l'alcool, c'est une circonstance aggravante dans la législation lituanienne. Dans ses auditions filmées, il modérera ses premières déclarations sur ce point : « Je n'ai pas énormément bu, peut-être deux fonds de grands verres de vodka et un peu de vin […] Je sentais une légère ivresse, c'est le maximum[18]. » Après son arrestation, il avait pourtant affirmé avoir ingurgité un litre de vodka chacun… Et les seules drogues qu'il admet avoir prises ce soir-là sont des anti-inflammatoires, pour ses douleurs au dos.

Par ailleurs, depuis la publication du rapport d'autopsie, le chanteur ne peut plus parler d'un accident suite à une chute. Là aussi il change de version. Il avoue lui avoir administré « pas des petites baffes », mais « des grands coups comme ça, quatre ou cinq ou six. Forts, forts […] Je me suis servi des deux faces. C'est vrai que c'est pas gentil, ce sont des grosses baffes », ainsi qu'il les décrira (et mimera) un peu plus de trois semaines après le drame, le visage encore crispé par les larmes et la colère. « Je ne peux pas accepter le terme de crime parce que c'était un accident et une lutte. Il n'y avait aucun coup porté véritablement qui pouvait donner la mort à mon avis et le terme de crime intentionnel je le réfute complètement[19]. » S'est-il dissocié de lui-même au moment des faits ? Surtout, d'après lui, c'est Marie Trintignant qui a porté les premiers coups, sur fond d'insultes et de « rentre chez ta femme ». « Elle est devenue très agressive, très hystérique, elle m'a frappé d'un coup de poing au visage »[20], assurera-t-il lors de son audition devant les juges. « Elle m'a donné un coup de poing, ensuite elle m'a agrippé », dit-il, énervé, en s'attrapant le cou et faisant mine de se débattre. « Le cou… J'avais des traces partout ! » Il montre ensuite son ecchymose sur le bras puis baisse la tête comme un petit garçon fragile. Et quand on lui demande de préciser où Marie l'a attrapé, il répond, en saisissant ses vêtements avec des gestes nerveux : « Là… Ça se passe dans la folie, dans la furie. Vous savez, c'est difficile de décrire ça précisément ! C'est dur en plus pour moi ! » Il souffle, l'air excédé. Pendant tout l'interrogatoire, il semble importuné d'avoir à répondre à ces questions. « Je précise d'ailleurs que tout ce que moi j'ai eu corporellement, personne

n’a regardé et personne n’a cherché à le constater depuis le début ! », s’indigne-t-il. La défense est banale dans ce type d’affaires. Les Américains appellent ça le *victim blaming*. Comme l’analyse l’expert Daniel Zagury, « ils sont incapables de se regarder de l’extérieur en se décentrant de leur posture narcissique. Ils y sont rivés, amarrés, enchaînés, y enchaînant l’autre. Ils se voient essentiellement comme des victimes, sans autocritique, sans capacité à comprendre l’autre, au moins un peu [21] ».

« Elle criait, elle criait tout le temps ! […] Jusque-là, moi je ne l’ai pas touchée », assure-t-il, levant l’index en l’air, tel un saint pointant le ciel. « Quand elle est entrée dans cette hystérie, j’aurais dû partir en courant. Je suis sorti de moi-même comme elle est sortie d’elle-même », poursuit-il, avant de se placer en victime collatérale de son geste : « J’ai la culpabilité profonde d’avoir tué la personne sans laquelle je suis incapable de vivre. Le cœur profond du problème, il est là, c’est qu’on s’aimait comme des fous. Des fois, je lui disais : “On s’aime trop”, elle me répondait toujours : “Ça ne peut pas être trop, on ne s’aime jamais trop.” [22] » Il pleure. Quand je regarde ces images, dans ma tête résonne la voix de Johnny Hallyday, son cri dans « Requiem pour un fou », un de ses classiques repris en chœur lors de tous ses concerts : « *Je n’étais qu’un fou, mais par amour / Elle a fait de moi un fou, un fou d’amour […] Je l’aimais tant que pour la garder je l’ai tuée…* »

Lors d’une conférence de presse donnée après cette audition de Cantat le 21 août 2003, Olivier Metzner décrit aussi Marie comme une « hystérique ». « Il a expliqué qu’il n’est pas le salaud que certains voudraient présenter », dit l’avocat, tentant de déresponsabiliser son client : « Contrairement à ce qu’il a déclaré, Vincent a longuement vu sa sœur, en pleine lumière. » Pire, selon son client, Vincent lui aurait confié que Marie était habituée à des relations de couple violentes [23].

Georges Kiejman, avocat de la famille Trintignant, réplique en exhibant les photos du visage de Marie « effacé » par les coups. « Je suis totalement soufflé par le système de défense de Cantat, qui n’est pas du tout le gentleman que j’étais prêt à croire qu’il était, lâche Kiejman à l’AFP. Dénoncer l’hystérie des femmes qu’on frappe est hélas un système de défense tout à fait classique chez les machistes. » Il ajoute : « Je rappelle qu’elle faisait 1,66 m et 60 kg et lui 1,89 m et 85 kg. L’idée d’une furie qui l’aurait renversé et frappé de telle sorte qu’il n’aurait pu que se défendre est simplement grotesque. […] Ce système auquel il s’est résigné, confronté aux éléments apportés par le juge français à Vilnius, ne résiste pas mieux

que celui qu'il avait adopté jusque-là, à savoir la thèse de la simple gifle entraînant une chute de Marie Trintignant sur un radiateur. »[24]

Le 2 septembre, les membres de Noir Désir et Krisztina donnent une conférence de presse dans leur studio de répétition à Bègles. Les journalistes sont priés de venir sans caméra ni micro. Serge Teyssot-Gay n'a jamais été bavard. Cette fois, visiblement mal à l'aise, il ne dit presque rien : « Nous aussi on cherche à comprendre. On a plus de questions que de réponses. » Denis Barthe est plus volubile : « On est là pour soutenir Bertrand, sans juger. Quoi qu'il ait pu faire durant une heure, on ne va pas renier un ami de vingt-trois ans. Ce n'est sûrement pas un salaud. Notre copain reste avec nous. Il n'a jamais fui ses responsabilités, il ne les fuira pas. » Bertrand avait-il pris de la drogue ce soir-là ? Denis affirme : « Je lui ai dit : "Si tu as droppé quelque chose, dis-le-moi, car cela peut être important." Droit dans les yeux, il m'a répondu non. » Interrogé sur la violence de Bertrand, il réplique : « Ça me fait presque sourire. Tout ce qui faisait les qualités de Bertrand, la fougue sur scène, la transe, le chamanisme, s'est en quelques minutes retourné contre lui. Tout cela devient violence prémonitoire. […] Du côté du groupe, on n'a jamais eu affaire à une violence hors scène. Et sur scène, ça n'a rien à voir avec de la violence même si Bertrand est très démonstratif. » Krisztina aussi est catégorique : « Je n'ai jamais subi de violences de sa part. Au contraire, il privilégiait tout le temps la discussion, la compréhension. On pouvait avoir une violence verbale, c'est ce que j'ai dit à la maquilleuse. Mais jamais de violence physique. » Selon elle, les féministes n'ont rien compris : « C'est complètement injuste. Elles ignorent la fragilité des passions humaines. Elles jugent en noir et blanc, sans chercher à comprendre les mystères de l'âme et du cœur. » « Krisztina Rády nous a dit qu'elle avait elle-même demandé à Cantat de rejoindre Marie Trintignant tellement elle trouvait que leur relation était forte et passionnée[25] », se souvient Jérôme Bonet. Elle contredit en revanche les affirmations de la famille de Bertrand selon lesquelles Marie était jalouse de Krisztina : « Notre séparation s'est faite dans la sincérité, avec beaucoup de respect de sa part. Avec Marie, on se parlait souvent au téléphone, pour que les enfants puissent se retrouver. Entre eux, c'était une histoire de deux personnes qui s'aimaient passionnément, peut-être à la folie, conformément à leur tempérament. » Quelques mois plus tard, elle confiera pourtant à l'écrivaine Muriel Cerf : « Marie était d'une jalousie aussi folle que lui […]. Elle ne tolérait pas qu'il

m’appelle de Vilnius, qu’il prenne des nouvelles des enfants, qu’il prononce le nom de Budapest[26]… » Décidément, les déclarations privées de Krisztina contredisent souvent celles faites en public.

Trois jours plus tard, le vendredi 5 septembre 2003, la veille de la Saint-Bertrand, une fête est organisée au Café de Paris, un bar chic de Vilnius pour remonter le moral du chanteur[27]. Sa sœur Ann et ses parents sont présents. Ann passe deux mois à Vilnius pour soutenir son frère. Grâce à son statut privilégié, il a le droit de déjeuner avec ses visiteurs de 14 h 15 à 15 h 45[28]. Pour égayer sa cellule numéro 357, sa famille et ses amis lui apportent des livres, des disques, du papier, des stylos, de la nourriture… Bertrand approuve la petite sauterie, du moment qu’elle est aussi en l’honneur de sa bien-aimée. Les convives, pour la plupart des expatriés français à Vilnius ou des journalistes, fument des cigares, rient et dansent, jusque tard dans la nuit, sur la musique de Noir Désir que passe le gendarme affecté à la sécurité de l’ambassade de France, aka DJ Reggie, tandis que le film *Betty* est diffusé sur grand écran. Marie Trintignant y tient le rôle d’une bourgeoise alcoolique. « Cette soirée va tout à fait à l’encontre de la démarche des membres du groupe qui tiennent à ce que le respect et la dignité soient observés par tous et dans tous les cas », écrivent dans un communiqué Denis Barthe, Jean-Paul Roy et Serge Teyssot-Gay, qui réfutent « toute implication et toute présence » à cette soirée d’un goût douteux[29]. Les Trintignant sont dévastés.

Traumatisé, et probablement rongé par la culpabilité, l’entourage de la comédienne fouille le passé pour y chercher des signes avant-coureurs du drame. « Frapper par amour, ça n’existe pas », s’indigne, sur un plateau de TF1[30], la chanteuse Lio, qui fut elle-même victime de violences conjugales[31]. Lio affirme que son amie vivait dans la peur de cet homme possessif. Je demande à Pierre Salvadori s’il pense que Cantat avait déjà été violent avec Marie. Il me répond : « Avec Marie, on parlait quand ça allait. Elle m’avait raconté toutes ses histoires avant, par exemple qu’elle était heureuse de vivre avec tous ses enfants parce que les pères ne payaient pas leur pension alimentaire. (Rires.) Mais Marie ne m’aurait jamais décrit des violences… Elle aurait eu honte. Il faut un peu de recul pour admettre ce genre de choses, on le fait après, quand on s’est séparés. C’était aussi une comédienne avec qui je tournais. Elle n’avait peut-être pas envie de renvoyer cette image… Mais juste avant son départ pour Vilnius, je sentais qu’elle en avait vraiment marre. Je ne la sentais ni épanouie ni heureuse. La

gentillesse de Marie me manque, sa drôlerie. Elle m'avait dit un jour : "J'ai jamais eu peur de la mort et depuis que j'ai des enfants, c'est maintenant que j'en ai peur." Depuis j'y pense tout le temps [32]. » « Honnêtement, je ne pense pas qu'elle l'aurait laissé la frapper avant, confie quant à elle Zoé Chauveau. Elle n'aimait pas se faire du mal, Marie. Mais les gens camouflent, ça prend des années avant de les connaître. Or, ils n'ont même pas passé un an ensemble au final [33]. »

Le 11 septembre, un incendie criminel ravage la propriété des Cantat à Moustey, dans les Landes. Krisztina et les enfants auraient dû être dans la maison cette nuit-là. Trop fatigués pour prendre la route, ils sont restés à Bordeaux. Heureusement ! car entre 3 heures et 5 heures du matin, tout a brûlé : la bâtisse, les souvenirs, les photos de famille, les guitares, les textes… Depuis plusieurs jours, ils recevaient des menaces, par lettre ou téléphone. « Vous allez tous cramer ! », glissaient des voix, méconnaissables. Sur deux messages téléphoniques laissés sur le répondeur de la mairie de Moustay, un homme revendique le crime. Il a un accent suisse. A-t-il trop écouté la chanson de Noir Désir : « *Ça y est, le grand incendie / Y a l'feu partout, emergency* [34] » ?

Pour son premier Noël sans sa mère, Jules l'a demandée en cadeau [35].

* * *

Le procès de Bertrand Cantat s'ouvre au tribunal régional de Vilnius le 16 mars 2004. Il est 8 h 30. La tension est palpable entre les clans, séparés par une allée. Jean-Louis Trintignant était trop dévasté pour faire le déplacement. Il est prostré depuis deux mois, incapable du moindre mouvement, ou de la moindre parole. Il a rêvé un moment de tuer le meurtrier de sa fille, mais il a renoncé, en pensant à ses petits-enfants. Les ténors du barreau parisien mettent en ordre leurs épais dossiers. Ruta est aux côtés des Trintignant pour leur traduire les plaidoiries.

Cantat fait son entrée. Il porte une chemise grise et un gilet anthracite informe. Il est pâle. Il vient de fêter ses 40 ans. Les flashs crépitent. Il s'installe dans un box en bois et en verre et pince ses lèvres entre ses doigts crispés. Une bague en argent en forme de tête de mort est enfilée à son annulaire droit. Ses pupilles sont rouges, ses yeux cernés. Il prend une inspiration et se lance : « Je sais que c'est dérisoire, je sais qu'ils ne m'écouteront pas. Je voudrais simplement leur dire tout mon désespoir. Je

sais leur souffrance. » Ses yeux cherchent ceux de Nadine Trintignant. Elle n'est qu'à quelques mètres de lui, vêtue de noir, et elle détourne résolument le regard[36]. « Je veux vous le dire même si vous n'êtes pas capables de l'entendre. C'est indigérable. Je veux que vous le sachiez. J'aimais Marie. » Il raconte alors la rencontre, la passion, dévorante, exclusive, qui l'a poussé à suivre Marie à Vilnius, jusqu'à cette nuit tragique. « Marie était hors d'elle, moi hors de moi […], j'aurais dû partir, jamais faire ça évidemment. J'étais hors de moi. » Hors de lui, il ne pouvait pas commettre ce crime, ce ne serait donc pas un homicide volontaire… « Elle a explosé. Je ne la reconnaissais plus. Elle a été très méchante, ses mots ont été extrêmement durs, insultants pour moi, Krisztina, mes enfants, ma vie, avant elle, assure-t-il. Dans son attitude, dans son visage, ses yeux, sa façon d'être, je ne l'ai pas reconnue une seule seconde. […] Le ton est monté : j'ai vécu cela comme une agression et une injustice. D'une part parce que ma question était légitime et d'autre part parce que cette méchanceté, je ne la comprenais pas. C'était incroyable. Je me suis dit : mais qui est cette personne qui me parle comme ça ? » Face à lui, les Trintignant sont imperturbables. « Cet immense self-control était pour préserver l'honneur et le respect de Marie, m'explique Ruta. Leur seul but était la vérité, la justice. Prouver que ce n'était pas un accident. Car dans presque tous les cas de meurtre conjugal, l'auteur essaie de prouver que c'était un accident, que la victime était coupable, qu'elle l'a provoqué, qu'on ne sait jamais ce qu'il s'est passé, qu'il y a eu un conflit des deux côtés, même si c'est complètement faux. Cantat n'a pas fait exception. Il répétait qu'ils s'étaient disputés, qu'ils étaient tous les deux en colère, pour justifier la violence. Pourtant, les preuves étaient accablantes[37]. » Maître Kiejman me confie : « J'ai toujours eu une mauvaise impression de Cantat mais il faut être honnête, je ne lui ai jamais adressé la parole, je ne le connais pas. Pendant le procès, il a pris la position du type accablé. Il était dans son coin, prostré. Ce qui était cynique, c'est ce qu'on faisait pour lui : la recherche d'amants de Marie, des choses comme ça. Il était entouré d'une équipe très active et faire de Marie une traînée pouvait le servir[38]. »

Pendant trois heures, Bertrand accuse aussi Marie de l'avoir poussé à bout, provoquant par ses mots sa réaction fatale.

— Je lui ai mis quatre gifles.

— De quelle main ?, demande le président.

— Celle-ci, répond le chanteur en montrant sa main droite.

— Par quelle partie de la main ?
— Celles-ci, dit-il en montrant la paume et le dos.
— Et combien ?
— Deux allers-retours.
— Vous êtes catégorique ou approximatif ?
— Je me souviens d'avoir fait cela.

Il fait le geste. Dans le silence de la salle, on entend le fouettement de l'air. « Je n'accepte pas moi-même d'avoir levé cette main. Jamais, jamais, elle n'aurait dû se lever. »

Il ajoute : « Il n'y a pas eu de haine. Marie n'est pas morte de ça. » Il hausse la voix en déclamant : « Je pense aux quatre enfants de Marie jour et nuit depuis huit mois, chaque seconde, et je sais que j'y penserai toujours et je vous le dis même si vous n'êtes pas capables de l'entendre. Ma responsabilité est là. Je sais votre douleur. Je sais que c'est invivable. Mais je veux que vous le sachiez. J'aimais Marie au-delà de tout ce qu'il est possible d'imaginer. » Il pleure. Sa traductrice, qui semble fascinée par la rock star, est aussi en larmes. « J'aimais Marie, j'aime Marie », dit-il. Sa femme, Krisztina, écoute, assise au premier rang.

Le lendemain, c'est à son tour de témoigner. Quand elle entre dans la salle du tribunal, une journaliste l'interroge sur son état d'esprit. « Malheureuse », répond-elle. Un sourire triste se dessine sur ses lèvres[39]. Elle s'installe sur son banc de bois et dément encore avoir été victime de violences conjugales. Elle décrit son mari comme un homme « honnête, très bon et très doux » : « Bertrand pouvait être très insistant avec les mots, mais jamais physiquement, il n'avait jamais levé la main sur quiconque. » Son visage est résolu. « Je suis tout à fait sensible à la cause féminine, je n'aurais jamais pu vivre avec un menteur, un macho, un castagneur. » Samuel est dépité de l'entendre revenir sur ce qu'elle lui avait dit, quelques mois plus tôt, au téléphone[40]. Ruta aussi est choquée : « Krisztina a commencé par nier ses agressions antérieures, ce qu'elle avait pourtant confié à plusieurs personnes en arrivant, je m'en souviens très bien. Donc pour les juges, il était difficile de comprendre si c'était un cas d'agression unique ou s'il était récidiviste. C'est très typique des relations toxiques de défendre l'agresseur, mais c'est vraiment grave. Parce que quand les femmes restent silencieuses sur les violences qu'elles ont subies, elles n'aident pas les autres femmes qui souffrent dans la même situation. Elles ne sont pas responsables des violences, mais elles n'aident pas à les

combattre, ni à faire appliquer la justice. Quelque part, elles participent au féminicide. » « Krisztina est sans aucun doute le meilleur avocat de Bertrand Cantat, observe maître Kiejman. Il a beaucoup de chance d'avoir une femme comme ça. »

À la fin des délibérés, Krisztina doit récupérer les effets personnels de Bertrand qui étaient restées dans l'appartement, et qui avaient été saisies par la police. Ruta est là pour récupérer ceux de Marie. « Le problème, c'est que tout était mélangé, me raconte celle-ci. Pour les vêtements ou les ordinateurs, c'était facile de savoir ce qui appartenait à qui, mais les autres choses comme les livres, c'était plus compliqué. Alors, avec Krisztina, nous avons passé une heure à départager les affaires de son mari mêlées à celles de sa maîtresse… Elle était étonnamment positive, sympa, vraiment pas dans la confrontation. La situation était pourtant grotesque[41]. » Après cette expérience, Ruta ne jouera plus jamais dans un film. Aujourd'hui, elle est activiste, journaliste et professeure en école de journalisme. Elle a créé un code éthique pour adresser les questions des violences faites aux femmes à l'intention des médias lituaniens.

Chapitre 6
Muret

« Benigno est en prison pour quoi ?
– Il est innocent !
– Il est innocent, je sais. Mais... innocent de quoi ? »
Pedro Almodovar, *Parle avec elle*.

Le 29 mars, Bertrand est condamné à huit ans de réclusion, pour « meurtre commis en cas d'intention indirecte indéterminée ». Personne ne comprend ce que cela veut dire, mais grâce à l'intervention de sa femme, il a gagné sept ans de liberté par rapport à la sentence pressentie de quinze ans. Selon maître Kiejman, « ce n'était pas une peine très lourde, la même peine aurait probablement été prononcée en France à un ou deux ans près : ce n'était pas un meurtre, c'était effectivement des coups et violences volontaires ayant entraîné la mort sans intention de la donner. Mais quand la peine a été prononcée, Metzner a tenu des propos très amers, sûrement parce qu'il n'avait pas pu prendre la parole au procès pour des raisons qui tenaient tout simplement aux règles de procédure lituanienne. Il avait tendance à voir des complots partout. Par exemple, j'ai persuadé Nadine que ce n'était pas la peine de faire appel. Je l'ai dit à Metzner et à mon correspondant en Lituanie. Or, mon correspondant me dit à ce moment-là : "Attention pour vous, le délai d'appel court du prononcé de la sentence, tandis que pour Cantat il court du jour où lui sera signifiée la sentence traduite en français. Il y aura donc un temps pendant lequel il pourra faire appel et vous plus." J'ai donc fait un appel conservatoire pour le cas où, avec l'intention de me désister, et c'est ce qui s'est passé. Mais quand Metzner l'a appris, il hurlait qu'on ne tenait pas parole, et il ne faisait pas

attention à cet argument de procédure qui était pourtant très simple à comprendre. Et effectivement, quand le délai a expiré pour son client, Nadine s'est désistée… Enfin tout cela, finalement, a abouti à une condamnation à huit ans qui en elle-même n'était pas scandaleuse, mais qui a été suivie d'une détention qui a été très très indulgente pour lui [1]… » « Il a bénéficié, objectivement, d'une grande clémence, pense quant à lui Frédéric Péchenard. Pour des coups et blessures ayant entraîné la mort, le maximum de la peine en France, c'est vingt ans. Huit ans, c'est quand même pas cher payé. Surtout que – et je ne le dirais pas en témoignant aux assises parce que je n'ai rien de factuel – mon ressenti en tant qu'homme, c'est que Bertrand Cantat est un homme violent, sans aucun doute [2]. »

Olivier Metzner parvient à convaincre la justice lituanienne de lui faire purger sa peine dans une cellule individuelle en France, près de sa famille. Le 30 septembre 2004, le chanteur est transféré à Muret, en Haute-Garonne. Il est placé en observation au bâtiment des nouveaux arrivants, et reçoit des lettres de menaces et d'intimidations [3]. Pour sa protection, la direction de la prison l'affecte au bâtiment B et le fait surveiller par deux codétenus. Ils auront en contrepartie accès à des activités sportives.

Je rencontre l'un d'eux le 5 janvier 2018, à Marseille. Monsieur G. a pris contact avec moi via Facebook quelques jours auparavant, m'envoyant des images de la cellule du chanteur, preuve qu'il était bien incarcéré en même temps que lui. Nous parlons quelques minutes au téléphone, ses informations semblent fiables et je décide de partir à Marseille par le prochain TGV pour le voir. Pendant les trois heures trente de trajet, je relis mes notes sur le séjour de Cantat à Muret. En octobre 2007, Philippe Laflaquière, le juge de l'application des peines en charge de son dossier, raconte dans une interview au *Parisien* [4] : « Je l'ai rencontré une première fois plusieurs mois après son arrivée au centre de détention de Muret. J'en garde le souvenir d'un homme à l'apparence juvénile, réservé, fragile, rongé par la culpabilité, conforme au portrait qu'en avaient fait les experts psychiatrique et psychologique que j'avais désignés. De nombreux mois s'étaient écoulés depuis le drame, mais il ne comprenait toujours pas comment il en était arrivé à commettre l'irréparable. […] Il a évoqué une altercation avec sa compagne, une bousculade au cours de laquelle, projeté contre un angle de porte, il a éprouvé une très vive douleur dans le dos qui a provoqué en lui un soudain déchaînement de violence, de puissantes gifles dont les conséquences furent terribles. Est-il nécessaire de rappeler qu'il a

été condamné à Vilnius pour coups mortels et non pour homicide volontaire [NDLR : cette dernière qualification n'existait pas alors dans le droit lituanien]. Il est donc inexact de le présenter comme un meurtrier, ou pire comme un assassin, toujours cette dictature de l'émotion. » Interrogé sur ses conditions de détention, il répond : « Dans les premiers temps, il y avait un climat de représailles et de menaces autour de sa personne, il se sentait en danger, et il n'avait sans doute pas tort, ce qui avait décidé la direction de la prison à lui affecter deux codétenus comme "gardes du corps". » Dont le mystérieux Monsieur G.

Je relève la tête, regarde le ciel, passé du gris parisien au bleu provençal. « Vous êtes bien arrivé en gare de Marseille-Saint-Charles… », grésille la voix du conducteur dans le wagon. Je range mon dossier dans mon sac à main, seul bagage emporté pour ce voyage de quelques heures. Les feuilles sont froissées, les angles cornés par mes doigts nerveux. Cet homme, dont je ne connais même pas le véritable nom, a écopé d'une lourde peine, je ne sais pas encore pour quel crime, soudain je m'affole, j'ai toujours eu peur des serial killer, les images de *Scream* vu à 11 ans (traumatisme garanti) défilent dans ma tête. Mais qu'est-ce que je fais là ? Je n'ai jamais couvert de fait divers. Et si ce type était un maniaque ? Ou un ami de Cantat voulant me faire peur et me décourager dans mon enquête ? Ou encore un fan souhaitant me donner une bonne leçon ? Je secoue la tête et descends du train, le cœur battant.

Le soleil m'éblouit sur les marches de la gare. Je suis un instant saisie par le charme de cet immense escalier, les palmiers, les lampadaires des années 1920, les groupes de statues représentant les colonies d'Asie et d'Afrique… « Marseille, porte du Sud », écrivait Albert Londres. De l'autre côté de la place des Marseillaises, je repère une brasserie. J'aurais préféré engloutir une bouillabaisse avec vue sur le pittoresque Vieux-Port, mais pour un rendez-vous solo avec un inconnu qui sort de prison rencontré sur les réseaux sociaux, cet établissement sans charme et bien en vue me semble plus judicieux. J'envoie l'adresse à Monsieur G. et m'attable contre la vitre, scrutant attentivement les passants. Enfin il entre, la cinquantaine, chauve, affable, souriant, poli, l'accent chantant du bassin méditerranéen. Je remarque ses dents, très blanches. Il fait une allusion à mon jeune âge, il exagère, charmeur, j'ai alors 32 ans, pas 16. J'apprendrai plus tard qu'il était proxénète. Je me détends tandis que nous commandons deux poissons-ratatouille, une bouteille de vin, et échangeons quelques banalités. Je lui

décris mon voyage en train, il me raconte ses braquages, ses évasions… Et puis nous embrayons sur Cantat. « Les violeurs et agresseurs de femmes sont mal vus en prison », m'explique-t-il, préférant conserver l'anonymat. Il me dépeint pour la première fois la vie dans le bâtiment B, un « bâtiment de confiance », réservé aux fins de peines. La centaine de détenus qui y est affectée n'est pas considérée comme dangereuse, car tous sortiront bientôt. En vue de leur réinsertion, ils bénéficient d'une plus grande liberté de circulation, d'horaires d'ouverture des cellules élargis, de la possibilité de prendre des repas en commun. Dans sa cellule personnelle numéro 106, « cellule VIP », Cantat dispose d'un confort particulier et même d'un verrou… à l'intérieur ! Concept intéressant en prison. « Sa cellule était toujours ouverte », commente G. Il a aussi accès à une grande salle de gym vide (sans barreaux), à une douche privée, au réfectoire avec cuisine équipée, avec produits frais, fruits, légumes, un frigidaire personnel dernière génération… Il est libre d'aller et venir comme il veut. « Ce qui me faisait rire, c'est qu'il mettait un cadenas sur son frigidaire de peur que quelqu'un ne lui prenne ses yaourts ! C'est unique ! Hallucinant ! Le gars il peut se la faire la prison comme ça ! », s'esclaffe l'« ange gardien ». « Il jouait aux malheureux mais il n'était pas malheureux. On était fous quand on a vu qu'il avait le droit d'avoir sa guitare dans sa cellule. C'est aberrant. » Il reconnaît : « Il a été hyperprivilégié et protégé pendant toute sa détention. » Cantat reçoit aussi des centaines de lettres de fans et de femmes. D'après son codétenu, qui en a vu certaines, « il avait le don de recruter des filles pas dans le besoin ! », s'amuse-t-il.

Les deux premières années, le chanteur travaille comme auxiliaire d'étage, affecté à l'entretien de son bâtiment et au service des repas. Il touche un petit salaire, entre 2 et 4 euros de l'heure. Il fait du sport, voit un psy, donne des cours de guitare aux prisonniers, sympathise même avec quelques figures du grand banditisme. G. me raconte : « Il avait un comportement totalement différent avec la direction parce qu'il essayait de les gruger pour avoir sa libération conditionnelle, être le bon détenu. Mais dans la cour, il se promenait avec Michel, un grand braqueur qui a tué des gens, Karim, trafiquant de drogue de la banlieue sud, un associé de Nordine Mansouri, dit La Gelée, parce qu'il est fondu complet… Il était dans son élément comme s'il était un voyou ! »

Le serveur nous apporte une bouteille de vin blanc. Il est tiède. Nous y jetons quelques glaçons. G. reprend :

— J’ai assisté, comme les détenus et surveillants, à ses colères monstres au parloir contre sa femme. Elle partait en larmes avec les enfants. Il lui donnait des ordres : « Va m’acheter ceci ! », et si elle ne le ramenait pas… Avec son frère ou les membres du groupe qui sont venus le voir au parloir, il était calme, mais avec sa femme, il était dirigiste, si ça n’allait pas comme il voulait, il n’était pas content. Les détenus intervenaient, lui disaient : « Oh Cantat ça suffit, calme-toi, on veut pas de bruit dans le parloir ! »

— Il ne la frappait pas quand même ?

— Il se serait fait tuer ! En plein parloir ? Jamais de la vie !

Philippe Laflaquière est touché par cet homme dont le sort est entre ses mains et il est choqué d’en trouver des éléments dans la presse. Dans un livre qu’il publiera quelques années plus tard, il raconte : « En février 2005, six mois après son arrivée, premier coup porté à sa vie privée : alors qu’il avait formé le projet de mener des études de philosophie par correspondance, il découvre dans l’hebdomadaire *Voici* la publication de sa fiche d’inscription à la faculté de lettres du Mirail, et décide d’abandonner. Ce n’est qu’un début[5]. » « Premier coup porté » ? La formule est pour le moins maladroite, surtout de la part d’un juge… Ce dernier lui accorde alors une permission de sortie pour passer les fêtes de Noël en famille, vingt-sept mois après son arrivée. Encore une fois, les journalistes l’attendent à la sortie des grilles bleues de la prison, puis aux portes de sa maison landaise. « En réalité, l’exposition à laquelle il se prête alors n’est qu’un leurre, car il ne s’agit pas, comme tout le monde le croit, de la première permission mais de la troisième », s’amuse le juge. « Au mois de juin, puis de septembre, je lui avais déjà accordé quelques jours pour lui permettre, en un lieu tenu secret, de retrouver les siens ailleurs que derrière les barreaux. Deux sorties organisées dans la plus grande discrétion, avec des ruses de sioux[6]. » Ce droit s’appliquerait à tous les détenus mais normalement, les permissions de sortie pour maintien des liens familiaux et préparation à la réinsertion sociale ne sont octroyées qu’après exécution de la moitié de la peine, or en juin, Cantat n’était pas encore à mi-peine. Il aurait pu bénéficier avant cette date d’une sortie sous escorte, mais celles-ci ne sont accordées que pour des raisons familiales graves, pas pour des parties de campagne en famille[7]… « Ce n’est pas habituel mais le juge de l’application des peines (le JAP) fait ce qu’il veut[8] », constate maître Kiejman. Enfin peu importe, puisque ces sorties sont ruinées par les journalistes : « Cantat aurait tant aimé sortir sans se cacher, comme

n’importe quel détenu, goûtant au bonheur simple d’une première permission, retrouver sa femme et ses enfants en dehors du parloir… Recouvrer un peu de tranquillité [9] », reprend le juge comme si la prison était une retraite pour panser ses blessures. Mais « l’espoir s’effondre » (encore un choix de mot modéré) quand *VSD* publie des photos de sa vie carcérale. « Muret. La dignité volée de Bertrand Cantat [10] », titre *La Dépêche du Midi*. Cantat est furieux et son avocat Olivier Metzner annonce qu’il va intenter une action en justice contre *VSD* pour atteinte à la vie privée et recel d’images volées, doublée d’une plainte contre X pour déterminer les complicités à l’intérieur de la prison. « Sidéré, effondré, le héros involontaire de cette triste “peopolisation” commence à se replier sur lui-même, limite ses fréquentations, cesse de participer à l’atelier musique, mais ne se présente pas pour autant comme une victime [11] », constate Laflaquière. N’est-ce pas pourtant exactement ce qu’il fait en attaquant le journal – qui devra lui verser la somme de 35 000 euros ? Et il n’est pas au bout de ses peines : un DVD ressurgira bientôt avec des images de la cellule de Cantat (celles-là mêmes que G. me montrera quelques années plus tard à Marseille). « La coupe est pleine », s’étrangle le JAP. On se croirait dans une pièce de Molière. « Tartuffe ? Il se porte à merveille, gros, et gras, le teint frais, et la bouche vermeille. – Le pauvre homme [12] ! »

Car ce que Philippe Laflaquière ne dit pas, c’est que Cantat continue à exister en tant que chanteur et personnage public. En 2005 sort le double album live sur lequel il travaillait à Vilnius, avec des titres enregistrés lors de leur dernière tournée. Le disque atteint la première place des ventes. Il est accompagné d’un DVD, *Noir Désir en images*, récompensé aux Victoires de la musique. Un prix qu’il a consenti conquérir…

Le 27 septembre 2007, exactement trois ans après son arrivée à Muret, le JAP demande sa libération conditionnelle lors d’une audience. « Prenant en compte les réductions de peine, j’aurais pu le libérer un an auparavant. Il n’a pas demandé une dérogation à cette jurisprudence, il voulait être traité comme tout autre détenu. Dans la période qui a précédé et suivi l’audience, la pression médiatique était incroyable. Inévitablement, j’ai subi des attaques et des menaces de mort. Mais il n’y avait strictement aucune raison de refuser cette libération justifiée et méritée, au motif que le détenu était célèbre, ou qu’il serait le symbole – ce que je ne crois pas – des violences conjugales [13] », explique-t-il au *Parisien*. Sans surprise, Nadine Trintignant exprime son opposition via son avocat maître Kiejman. L’audience dure un

peu moins d’une heure. On examine sa durée d’incarcération (en fonction du comportement du détenu, sa peine peut être réduite jusqu’à trois mois par an, c’est ce qu’on appelle « le jeu de la réduction des peines »), son comportement en prison (il est irréprochable), ses possibilités de travail à la sortie (Universal a reconduit son contrat en 2005), son suivi psychologique, l’indemnisation versée aux parties civiles. Cantat remplit toutes les cases : il est libéré le 16 octobre 2007. « Refuser la liberté à Bertrand Cantat, c’est la refuser à tous les autres. Il a effectué sa peine normalement, sans privilèges. Il est sorti avec l’obligation de poursuivre sa psychothérapie [14] », se félicite Philippe Laflaquière dans le journal *La Vie*. Sans privilèges… Un boulanger n’aurait certainement pas eu les mêmes avantages. Mais Bertrand Cantat est désormais un homme libre.

Chapitre 7
Le destin de Krisztina

« L'amour est la seule passion qui ne souffre ni passé ni avenir. »
Honoré de Balzac, *Les Chouans*.

Au final, il aura passé quatre ans et deux mois derrière les barreaux. Ça semble peu, pour avoir battu à mort une femme. Même s'il l'aimait.

Le 15 octobre 2007, Cantat reprend une vie normale. Ou presque. Dès sa sortie de prison, il rejoint les membres du groupe Noir Désir dans le studio de Denis Barthe, près de Bordeaux. Ils répètent, travaillent à la composition de nouvelles chansons, espèrent enregistrer cet hiver. Ils ont hâte. Pendant la détention de leur chanteur, les musiciens ont travaillé sur des projets solo qui devraient nourrir Noir Désir. D'abord, Bertrand Cantat, Serge Teyssot-Gay, Estelle et Romain Humeau (du groupe Eiffel) enregistrent une reprise du « Temps des cerises ». Puis, fin 2008, le groupe met en ligne sur son site en téléchargement gratuit sa première chanson inédite en huit ans. Elle est accompagnée de ce court texte : « La chanson "Gagnants / Perdants" a été enregistrée par Noir Désir, en réaction au contexte actuel, politique et humain dans toute l'acceptation du terme. Impossible d'attendre pour la mettre à disposition. » Le contexte actuel ? La crise des subprimes, l'élection de Nicolas Sarkozy… « *Pimprenelle et Nicolas / Vous nous endormez comme ça / Le marchand de sable est passé / Nous on garde un œil éveillé* [1] », se lamente le chanteur. En mars 2009, il refait sa première apparition en public pour assister aux obsèques d'Alain Bashung à l'église de Saint-Germain-des-Prés. Il porte un blouson noir. Ses cheveux ont poussé et tombent sur sa nuque. Il a l'air en forme, content de retrouver des amis, qu'il enlace tour à tour. Les deux hommes étaient proches, ils ont déjà

collaboré et Bashung lui avait demandé de lui écrire des chansons pendant sa détention. Cantat avait alors répondu qu'il ne pouvait pas, il avait « perdu le goût de vivre [2] ».

Officiellement, il vit avec sa femme Krisztina et leurs deux enfants dans une maison de pierre de taille aux volets gris perle, au centre de Bordeaux, dans le quartier Nansouty. Il s'est en réalité installé dans un appartement en ville. Les conjoints ont une relation « libre ».

Krisztina est programmatrice et promotrice en France du Sziget Festival, un des plus grands festivals de rock d'Europe qui a lieu chaque été à Budapest ; elle voyage souvent. Elle a rencontré Bertrand en 1993 dans la capitale hongroise. Francophone francophile, interprète de formation, elle travaille à l'Institut français à Budapest et organise un festival de musique au Tilos az A, un café branché, ancien lieu d'opposition à la dictature, où Noir Désir se produit pour la fête de la musique. Elle est fêtarde, elle a l'âme d'une punk. Leur coup de foudre éclaire la nuit underground. Bertrand séjourne chez elle. Il adore la cuisine hongroise et met du paprika dans tous ses plats. Plus tard, Krisztina déménage à Paris pour étudier à Paris-VIII. Elle est svelte et aime montrer ses jambes fuselées sous des mini-jupes. Bertrand n'aime pas ça [3]. Elle veut lui plaire, alors elle recouvre son corps bronzé et tonique de couches de vêtements ethniques chics. Elle porte de beaux bijoux en argent, des mèches s'échappent de ses chignons déstructurés. De la Hongrie, elle a gardé ce style bohème et un léger accent. Peu après leur rencontre, Bertrand a un polype aux cordes vocales. Il est persuadé qu'il ne pourra plus jamais chanter, il est totalement déprimé. Il se fait finalement opérer. Krisztina est à ses côtés tout au long de cette épreuve. Elle l'épouse et s'installe à Bordeaux en 1997. Ses parents ne sont pas conviés à la noce. La même année, le couple a un enfant, Milo. Krisztina est la directrice artistique de l'Institut hongrois à Paris entre 1996 et 1999, mais quand on lui propose la direction de l'organisme, Bertrand refuse [4]. Elle organise déjà beaucoup de soirées pour l'Institut, il a ses tournées, quelqu'un doit bien s'occuper de leur fils [5]. Sensible et curieuse de tout, elle se lance alors dans la traduction des poèmes d'Attila József, un poète hongrois du début du XX^{e} siècle, schizophrène et idéaliste, mort à 32 ans. Elle a un penchant pour les artistes écorchés vifs… Elle adapte elle-même ce texte en spectacle. Elle organise surtout des concerts de groupes français en Hongrie, et de groupes hongrois en France. « Sur la scène de la musique actuelle, Krisztina était le pont entre les deux pays », m'explique

József Kardos, programmateur du Sziget Festival, qui travaillait avec la jeune femme depuis la fin des années 1990. « Elle avait énormément d'amis dans le milieu à Budapest. » Il se souvient d'une passionnée de musique, énergique. « Bertrand l'accompagnait souvent au Sziget. Moi je leur ai rendu visite une fois à Bordeaux, en 2000 je crois. J'ai passé quelques jours chez eux, nous avons été à des concerts en ville, ils avaient l'air très heureux et amoureux. » Elle change radicalement après le départ de Bertrand en 2002. « Elle était très déprimée et parfois, elle ne répondait plus au téléphone ni à ses mails. Elle finissait toujours par arranger la situation, mais c'est devenu plus difficile de travailler avec elle. J'étais en quelque sorte son patron donc elle ne me parlait pas trop de sa vie personnelle, mais elle a fini par m'avouer que son couple allait très mal et qu'elle allait divorcer. » Juste après le drame de Vilnius, elle lui téléphone parfois. « Elle n'a jamais été pareille après ça. Elle était toujours gentille avec tout le monde, mais elle s'est totalement isolée et refermée sur elle-même. » [6]

Krisztina envoie de temps en temps des SMS à Samuel Benchetrit. Elle demande des nouvelles de ses enfants. Ils prennent un verre, un soir, dans un pub à Paris. Elle semble détruite [7].

En avril 2009, elle rencontre François Saubadu, un agent d'artistes. Attablé dans un restaurant du Cap-Ferret dans lequel il venait souvent avec Krisztina, ses yeux bruns perdus sur la dune du Pyla, celui-ci me raconte la première fois où il a vu cette belle rousse, intelligente et solaire, lors d'un déjeuner professionnel au bord de la Garonne, à Bordeaux : « Elle respirait la joie de vivre. On a passé des heures à parler et je suis tombé follement amoureux d'elle. Krisztina était séparée de Cantat, de corps et de biens. Elle vivait dans leur maison, et lui dans un appartement à Bordeaux. Elle m'a dit qu'il voyait quelqu'un et ne s'intéressait pas à elle [8]. » Le 16 avril, juste après leur déjeuner, Krisztina envoie un mail à François : « Je suis très amoureuse de toi, j'ai déjà eu ça une fois il y a quinze ans. Je t'ai vu à La Maison du fleuve, et le monde s'est arrêté depuis je flotte je ne vois que toi, partout ne peux penser qu'à toi tout le temps tout le temps je suis foutue, fondue, fléchée [9]. » À partir de ce jour, ils ne se quittent plus. Krisztina lui présente ses enfants, Alice et Milo. « Je suis venu plusieurs fois chez elle, mais leur maison avait des vibrations malsaines. Elle était sombre… Heureusement, elle adorait ma maison du Cap-Ferret, alors elle venait plutôt chez moi », poursuit François, en frottant de ses doigts sa courte barbe grisonnante.

Bertrand ne supporte pas cette relation fusionnelle. Dès le mois d'avril 2009, il harcèle son rival sur son portable. « Il me disait que je ne me rendais pas compte de ce dans quoi je m'engouffrais, raconte François. Krisztina se sentait en danger. Elle garait sa voiture à 500 mètres de chez moi pour qu'il ne nous trouve pas. Début mai, nous étions tous les trois chez moi, avec Alice. Krisztina est repartie à Bordeaux pour prendre des affaires [10] », se souvient François.

François m'a envoyé une centaine de messages échangés entre lui et Krisztina. Une correspondance épaisse, imprimée dans le désordre, reçue par courrier recommandé au *Point* quelques jours après notre rencontre. En rentrant chez moi le soir même, j'entreprends de la classer. Il est 3 heures du matin quand je pose la dernière pièce de ce morbide puzzle. Assise au milieu de piles de feuilles recouvrant l'intégralité du sol de mon salon, je commence à reconstituer le cauchemar dans lequel était enfermée Krisztina. Plongée dans la pénombre et le silence, j'ai moi-même l'impression de chuter dans un puits sombre quand je reprends ma lecture, dans l'ordre chronologique cette fois.

Le 12 mai, Krisztina lui écrit ce message : « M'aimes-tu au point d'avoir la sérénité et l'épaisseur de supporter – au sens littéral du terme – une femme à l'empire chargé de valises lourdes ? Te sens-tu assez costaud ou t'ai-je déjà épuisé ? Ressens-tu encore le bonheur d'être avec moi ? J'ai tellement envie de te montrer d'autres choses de moi. Les as-tu aperçues [11] ? » Pourtant, le 18 mai, au matin, elle le quitte, pour redonner une chance à son mari. « Elle ne l'aimait plus mais Krisztina était très attachée à sa famille. Il était le père de ses enfants [12]… », m'explique François. Le soir même, Cantat envoie un SMS plein de respect et de compassion à Saubadu. Il est désolé pour l'amant, mais lui assure aimer Krisztina plus que tout ; après tant de douleur, il ne veut plus laisser passer une chance de sauver son couple [13].

Quatre jours plus tard, Krisztina appelle François, paniquée, pour qu'il vienne la chercher à Bordeaux. « Elle me disait que Cantat était fou et elle voulait que je l'emmène vivre à l'étranger, loin de lui », se souvient-il. Elle cache ses enfants chez une voisine et amie de son amant. Quand je la contacte, Véronique Germain accepte pour la première fois de témoigner : « J'ai hébergé les enfants de Krisztina Rády dans ma maison du Cap-Ferret quand elle est allée se réfugier chez François. Elle avait caché sa voiture pour que Cantat ne sache pas où elle se trouvait. Clairement, ce n'était pas

pour passer une lune de miel avec François qu'elle les laissait chez nous, mais pour les protéger. Je n'ai aucun doute là-dessus. Elle avait peur que son mari ne vienne la chercher violemment et voulait éloigner les enfants. Ils sont restés cinq ou six jours chez moi. Krisztina est venue leur parler longuement de leur père. Elle ne disait que des choses positives, comme pour leur construire une mémoire… En fait, elle avait l'air d'être à la fois sous emprise, amoureuse, tiraillée et perdue [14]. »

En juin, Krisztina retourne malgré tout chez son mari. Ferenc Rády explique ainsi l'attitude de sa fille : « Elle sublimait Bertrand. Elle était prête à tout pour lui, jusqu'à lui pardonner sa violence. » Sa mère ajoute : « Cini [surnom de Krisztina, NDA] n'arrivait pas à affirmer sa personnalité face aux hommes de sa vie, dès son premier amour il en a été ainsi [15]. » József Kardos avait été heureux d'apprendre qu'elle avait un petit-ami : « Ça lui faisait du bien d'avoir enfin quelqu'un à ses côtés. Mais je crois que toute sa vie, elle a été amoureuse de Bertrand. Le mieux aurait été de couper les ponts avec lui, mais c'était impossible : ils avaient deux enfants, ils étaient obligés de se parler. C'est très difficile de dissocier le père de ses enfants de l'amant abusif et possessif. Elle était très attachée à lui. Il lui était impossible de sortir de cette relation. » Les deux amis prennent un café, à Paris, au début de l'été, avant un concert. József Kardos me décrit cette entrevue : « Elle était préoccupée et j'ai su plus tard qu'elle avait des problèmes d'argent. Ces dernières années, Bertrand avait perdu une partie de ses revenus, et elle avait dû arrêter quelque temps de travailler pour s'occuper de lui et de ses problèmes avec la justice, pour lesquels elle a dû engager beaucoup de frais, entre les avocats, les voyages… Elle aurait dû nous demander de lui prêter une petite somme, nous l'aurions fait, mais ce n'était pas son genre. » [16]

Comment cette femme si charismatique, brillante, indépendante, cette héroïne des milieux underground du bloc de l'Est est-elle tombée dans un pareil piège ? Elle admire Bertrand, son intelligence, son succès, sa culture ; à ses yeux, aucun homme ne lui arrive à la cheville, et surtout pas le dévoué François, manager sans gloire et colérique, manquant d'assurance et d'autorité. Ce qu'elle a partagé avec Bertrand est si fort, jamais elle ne sentira une telle intensité. Les moments de joie qu'il lui a donnés sont addictifs. Ils valent bien quelques sacrifices. Les autres ne peuvent pas comprendre. Ils ont surmonté tant de déconvenues, elle ne va pas le lâcher maintenant. Il a autant besoin d'elle qu'elle a besoin de lui.

Un proche, qui rendait régulièrement visite au couple, m'a décrit leurs disputes : « Il y avait beaucoup d'amour entre eux, mais aussi beaucoup de tensions. Je ne l'ai jamais vu la frapper, mais tous les jours, j'entendais Bertrand hurler sur Krisztina, acculée au coin de la cuisine. Il était tout près d'elle, un couteau à la main, dirigé vers lui-même. Elle m'a confié vouloir s'échapper [17]. » Pendant toute cette période, Krisztina continue secrètement de correspondre avec François. Mais Bertrand vérifie ses relevés téléphoniques [18]. Le 28 juin, les amants se retrouvent à Paris, pour quelques jours de fête dans les paradis artificiels. « On est rentrés ensemble en TGV à Bordeaux mais elle m'a demandé de changer de wagon pour que Cantat, qui l'attendait sur le quai, ne me voie pas. Il fouillait son portable, alors elle effaçait tous nos SMS "parce que s'il les voyait, il la tuerait", disait-elle. Moi je me disais, il est en conditionnelle, il ne la touchera jamais. Donc je continuais à lui envoyer des messages, pour qu'il pète un câble. En rentrant de notre escapade à Paris, je lui ai écrit sur ce week-end passé à faire l'amour. »

Le 3 juillet à 13 heures, Krisztina envoie à François ce SMS : « Je suis à bout de forces, Bertrand est extrêmement jaloux de toi, et depuis que tu lui as décrit comment on faisait l'amour, il a des coups de colère, il vérifie tout, chaque mot peut faire éclater une dispute, et il s'interroge sur ce qui s'est passé le week-end dernier. Il me harcèle de "a" [?] et s'il apprend quoi que ce soit, ce sera la fin de mon histoire ici-bas. Je n'arrête pas de courir d'un psy à l'autre pour trouver des solutions à ses coups de colère, mais ça ne marche pas. Je t'en supplie, n'appelle pas, l'iPhone a déjà été cassé lundi pour cela. L'autre, comme tu continuais, j'ai dû le cacher, car s'il apprend que tu connais mon numéro, c'est fini pour moi [19]. »

C'est ce jour-là que Krisztina appelle ses parents à Budapest, et leur laisse le terrible message de sept minutes et trente-trois secondes reproduit en intégralité au début de ce livre, où elle leur explique qu'elle doit se réfugier chez eux avec les enfants, car elle a peur pour sa vie. Les parents de Krisztina ont donné cet enregistrement à François Saubadu qui l'a fait traduire du hongrois et me l'a transmis. La situation qu'elle décrit est précise, laissant peu de place au doute : « Il aurait semblé que quelque chose de très bon m'était arrivé, mais en l'espace de quelques secondes Bertrand l'a empêché et l'a transformé en un vrai cauchemar qu'il appelle amour. Et j'en suis maintenant au point, alors que j'avais du travail pour tout ce mois-ci, ce qu'il ne supporte pas, qu'hier j'ai failli y laisser une dent,

tellement cette chose que je ne sais comment nommer ne va pas du tout. Il m'a balancé mon téléphone, mes lunettes, m'a jeté quelque chose, de telle façon que mon coude est complètement tuméfié et malheureusement un cartilage s'est même cassé, mais ça n'a pas d'importance tant que je pourrai encore en parler. Mais… puisque nous avons donc décidé de revivre ensemble et que Bertrand, n'est-ce pas, est à nouveau amoureux de moi et ne peut vivre qu'avec moi, ce qui serait bien s'il était possible de vivre avec lui, mais on ne peut pas, et voilà. […] J'ai essayé, et j'essaie, de vivre de telle manière que je ne sois pas obligée de fuir, car soit il sera déjà trop tard pour fuir faute d'être encore en état pour le faire, soit je réunis mes forces maintenant et je m'enfuis. […] Naturellement vous pouviez deviner qu'une série d'événements encore plus regrettable que celle de 2003 a eu lieu, car à l'époque cela ne m'était pas arrivé à moi, tandis que maintenant cela m'arrive, et déjà à plusieurs reprises j'ai échappé au pire, et puis c'est intenable […] Bertrand est fou, il croit que c'est là le plus grand amour de sa vie et que, mis à part quelques petits déraillements, tout va bien. Et tout le monde, bien sûr, dans la rue le considère comme une icône, comme un exemple, comme une star, et tout le monde désire que pour lui tout aille bien, et après il rentre à la maison et il fait des choses horribles avec moi devant sa famille. […] J'espère qu'on va pouvoir s'en sortir et que vous pourrez encore entendre ma voix, et sinon, alors vous aurez au moins une preuve que… mais des preuves il y en a, les gens dans la rue et nos amis, car ce qu'ils ont vu hier quand Bertrand a tout cassé, et j'ai eu peur que pour une fois cela ne se passe pas chez nous mais chez nos amis, et donc si une telle chose devait arriver, ils pourraient témoigner, même si un témoignage n'aurait aucun sens car tel que je connais Bertrand, il se suiciderait, et alors les enfants resteraient là, orphelins. »

« En admettant à nouveau Bertrand dans sa vie, elle était piégée, commentera la mère de Krisztina. D'une certaine manière, il la terrorisait. Il avait plusieurs fois cassé ses téléphones, ses lunettes. Il menaçait les hommes qui l'approchaient. Bertrand et Cini ne s'étaient pas retrouvés amoureusement, ils s'étaient rapprochés pour les enfants. Mais, très vite, il s'est montré agressif envers elle, il avait du mal à vivre après la prison. Qui s'en étonnerait ? Elle, de son côté, rêvait de démarrer une nouvelle vie avec quelqu'un d'autre. Lui était jaloux [20]. »

Entre septembre et octobre 2009, Krisztina continue de voir en secret François Saubadu. Le 22 octobre, ils ont cet échange de SMS :

KRISZTINA […]
Une chose est sûre, je ne peux pas avoir deux relations à la fois, en tout cas pas à cette échelle et en m'engageant. Je t'embrasse. Kr [21]

FRANÇOIS […]
Je ne veux plus aller à l'encontre de ton bonheur et de ton épanouissement. […] [22]

KRISZTINA
Est-ce que tu veux bien comprendre que je ne peux pas avoir de relation avec toi du tout ? [23]

Le lendemain, François lui envoie un mail : « Tu sais comme moi que la vie c'est comme un cheval, ça bascule en un rien. […] [24] »

Désormais, Krisztina et François ne se voient plus, mais leur relation épistolaire ne cesse pas. Le 4 décembre 2009, redoutant les colères de Bertrand qui continue de fouiller son téléphone, elle lui écrit : « Tu me mets constamment en danger [25]. » Le 9 janvier 2010, François est dans un TGV pour Paris quand il reçoit une série de SMS en hongrois et en français de Krisztina. Elle lui dit qu'elle l'aime, qu'elle aurait aimé être un an auparavant, et tout recommencer avec lui. Elle mentionne un chapitre de *Belle du Seigneur* où il est question d'amour et de suicide. Saubadu lui demande si elle a enfin lâché « le boulet » Cantat. Ses réponses sont décousues. Ils échangent jusqu'à 23 heures.

Le 10 janvier 2010, Krisztina Rády se pend dans sa chambre, au premier étage de sa maison à Bordeaux, avec une corde de hamac. Dehors, il fait froid, le ciel est nuageux. Elle a 41 ans. Selon la presse de l'époque [26], c'est Milo, son fils de 12 ans, qui trouve son corps, au matin. Il réveille son père, qui dort au rez-de-chaussée, « affalé sur le canapé, bourré », me précise Yael Mellul, une avocate spécialiste des violences faites aux femmes, qui s'est intéressée à l'affaire en 2013 [27]. Il tente alors de la réanimer, ce qui expliquera les hématomes post-mortem. Krisztina aurait, selon deux policiers qui se sont confiés à un journaliste local, laissé une note manuscrite dans un cahier à spirales de ses enfants, où elle accablerait son époux, mais son contenu n'a jamais été dévoilé. J'ai pu obtenir une copie

des deux premières pages de cette lettre, où elle dit « merci aux cris incessants et aux accusations de Bertrand, dépositaire exclusif de la souffrance », mais par respect pour ses enfants il ne me semble pas digne de les reproduire ici.

« Je me sens tellement coupable, si j'avais fermé ma gueule, elle serait en vie… », me confie François Saubadu. Ce dernier mot reste coincé dans sa gorge. Il s'interrompt. Ses yeux rougissent. Devant son plat d'huîtres laissé intact, il avale un verre de vin blanc de Graves. « J'ai perdu l'appétit », dit-il. Son énorme chien (un boxer bringé) dort à ses pieds. Le ciel est d'un bleu immaculé. C'est une des premières douces journées de printemps. Des enfants se baignent. Deux grosses larmes coulent sur sa chemise abricot. Nous nous taisons pendant quelques instants. « Cantat ne m'a pas autorisé à aller à l'enterrement. J'y suis allé quand même. Les musiciens de Noir Désir m'avaient gardé une place, tout devant. Je regardais de temps en temps Cantat. Il avait fait venir des musiciens tsiganes, comme si les Hongrois étaient des Tsiganes ! Les parents étaient outrés [28]. »

Ferenc et Csilla ont du mal à croire au suicide de leur fille, qu'ils ont appris par un ami [29]. Csilla s'explique à *Paris Match* : « Elle avait plein de projets, elle ne pouvait pas avoir la volonté de mourir : elle avait déjà acheté des billets pour les vacances au ski en Suisse avec les enfants. Elle m'avait demandé de lui faire réparer rapidement des bijoux qu'elle voulait porter. Quand Bertrand était au plus bas en prison, Krisztina n'avait qu'une peur : que ses enfants se retrouvent sans père. Elle-même ne pouvait pas envisager de laisser des enfants orphelins. Je n'arrive pas à croire qu'elle se soit suicidée car, quand je l'ai vue à la morgue, elle n'avait aucune trace de corde autour du cou [30]. » József Kardos est bouleversé : « Krisztina adorait ses enfants. Personne dans son entourage ne pouvait croire qu'elle puisse les laisser [31]. » Une Hongroise qui vivait alors dans l'appartement de Krisztina à Budapest me confie avoir été stupéfaite d'apprendre son suicide : « Krisztina devait venir à Budapest la semaine suivante ! Elle avait déjà ses billets d'avion [32] ! » Dans une lettre datée de 2011, les parents de Krisztina écrivent : « Il la menaçait de la tuer […] Dans quel pays pouvait-elle s'enfuir où Bertrand ne pouvait pas la faire chanter, la harceler, la menacer, l'humilier ? Il détruit tout le monde. » Personne n'a déposé plainte. Auraient-ils pu le poursuivre pour non-assistance à personne en danger ? Les Rády n'appelleront ni la police, ni l'ambassade : « Cini ne

ressuscitera pas si nous l'attaquons. Puisqu'il est représentant des enfants, ça dépend de lui s'ils peuvent venir chez nous en été [33]. »

À Bordeaux, l'enquête est vite classée. Pourtant, le chanteur est encore sous le régime de la libération conditionnelle et au moment des faits, Krisztina se trouvait seule dans la maison avec lui. Mais dès le lendemain de sa mort, le 11 janvier 2010, un magistrat du parquet de Bordeaux entérine la thèse du suicide : « Les résultats de l'autopsie sont formels : Krisztina Rády est morte par asphyxie après une pendaison. Ça ne fait absolument aucun doute. Son corps ne comporte aucune trace d'intervention d'une tierce personne. » En apprenant la nouvelle de sa mort, Georges Kiejman m'a confié avoir été choqué : « Je n'ai jamais compris qu'on classe si vite cette histoire. Ce n'est pas possible qu'ils n'aient pas compris à quel point elle était déprimée [34] ! », s'insurge-t-il. « Sa femme s'est suicidée dans des conditions qui sont restées floues », me confirme Frédéric Péchenard, aujourd'hui conseiller de Paris et vice-président du conseil régional d'Île-de-France chargé de la sécurité et de l'aide aux victimes. « Quand vous êtes flic, vous ne croyez pas trop aux coïncidences donc quand deux de ses femmes meurent, une sous ses coups, ça ce n'est pas niable, l'autre suicidée, on ne peut s'empêcher de se demander s'il l'a aidée à se suicider ou si elle s'est suicidée parce qu'il la frappait… Je n'en sais rien, mais ça aurait peut-être mérité de faire quelque chose… Enfin, je n'ai pas eu accès à l'enquête, ce n'était pas sur notre territoire, mais c'était troublant [35]. »

La presse parle d'un « nouveau malheur » pour la rockstar. « Sombre héros de l'amer », titre *Le Journal de Saône-et-Loire* : « La mort de Krisztina Rády vient ajouter un nouvel épisode tragique à la vie du chanteur de Noir Désir, déjà marquée par sa condamnation pour le décès de Marie Trintignant [36]. » Sur des forums, on peut lire ces messages de fans : « Bertrand, le sort s'acharne sur toi. Sois fort et surmonte vite cette douloureuse nouvelle épreuve pour nous écrire de nouveaux beaux textes, et si le courage te manque, pense à tes fans. » « Il dort toujours quand ses femmes meurent [37]… », conclut Georges Kiejman.

Chapitre 8
Amor Fati

> « Ma formule pour ce qu'il y a de grand dans l'homme est *amor fati* : ne rien vouloir d'autre que ce qui est, ni devant soi, ni derrière soi, ni dans les siècles des siècles. Ne pas se contenter de supporter l'inéluctable, et encore moins se le dissimuler – tout idéalisme est une manière de se mentir devant l'inéluctable –, mais l'aimer. »
>
> Nietzsche, *Ecce homo*.

Noir Désir, lui, n'a pas survécu à cette nouvelle tragédie. L'épatante reprise d'« Aucun Express » de Bashung fin 2010 sera le dernier titre du groupe. Le 30 novembre 2010, dans un communiqué, le guitariste Serge Teyssot-Gay, ami de trente ans de Bertrand, déclare avoir décidé de ne pas reprendre son activité avec le groupe en raison de « désaccords émotionnels, humains et musicaux avec Bertrand Cantat, rajoutés au sentiment d'indécence qui caractérise la situation du groupe depuis plusieurs années ». Tremblement de terre sur la planète rock. Les mots s'écrasent, aussi lourds que des pierres. La veille, les membres de Noir Désir, attablés à la Brasserie des Arts à Bordeaux, ont assisté à l'égarement de leur chanteur. « D'un coup, il était victime de tout. Vilnius, ce n'était pas sa faute… Comme si Marie avait glissé sur une savonnette. Krisztina, ce n'était pas de sa faute… C'est elle qui était malheureuse, etc. Il nous a tous accusés d'avoir besoin de sa notoriété », raconte (en off) le batteur Denis Barthe au journaliste Marc Besse[1]. « Si on me cache des trucs, si on manque de courage et d'éthique, je deviens très con, se défendra Bertrand Cantat dans les *Inrocks*. J'ai fini par dire des choses sur lesquelles on ne pouvait pas revenir. Des choses qu'ils n'étaient plus capables d'entendre[2]. »

En solo, le chanteur ne s'en sort pas si mal. Il a purgé sa peine en juillet 2010. Il vit désormais seul avec ses enfants, dont il a la garde. En 2011, à la stupéfaction de Jean-Louis Trintignant, il participe à l'adaptation de trois pièces de Sophocle par Wajdi Mouawad appelée *Des femmes*, mettant en scène les destins tragiques d'Antigone, Déjanire et Électre. Il a aussi monté un groupe, Détroit, avec le bassiste Pascal Humbert. À *Sud-Ouest dimanche*, il confie avoir choisi de nommer le groupe ainsi à cause de sa racine étymologique *districtus*, de la même famille que « détresse », qui a un temps exprimé « empêché, enchaîné ». « On l'a aimé d'emblée et on l'aime de plus en plus, ce nom. On s'y retrouve partout », assure-t-il. Pascal Humbert ajoute : « On nous a mis beaucoup de bâtons dans les roues, il y a eu des moments de désespoir […] cet album, c'est une bouée qui fait surface d'une eau profonde. » « Une rédemption artistique pour un Bertrand Cantat qui vient de purger dix ans de silence [3] », décrivent les *Inrocks*, à qui le chanteur accorde, une décennie après le drame de Vilnius, une interview fleuve. Son visage, léger sourire aux lèvres, s'affiche en une avec le titre « Cantat parle ». Ce sera l'une de leurs meilleures ventes de l'année. Dans ces cinq pages d'entretien, il affirme : « Ma vision, mon témoignage n'ont pas eu le droit de cité : on est immédiatement dans le médiatique, le spectaculaire, on ne veut ma parole que pour alimenter le cirque. […] Je suis devenu cet assassin qui tue sciemment. Il fallait que je sois condamné le plus lourdement possible et qu'en sortant, je n'aie plus la moindre chance d'exister. C'est encore à l'œuvre aujourd'hui [4]. » Écœuré, Franz-Olivier Giesbert éclatera dans *Le Point* : « Depuis qu'il a battu Marie Trintignant à mort (dix-neuf coups, dont quatre au visage, selon les médecins légistes), il geint à longueur de temps. Il faudrait qu'on le plaigne et il y en a pour tomber dans le panneau. Ce n'est pas là une histoire de pardon et de rédemption. C'est l'histoire d'un assassin narcissique, as de l'auto-apitoiement, qui a toujours été dans le camp du bien et qui continue à s'aimer, sous le regard énamouré de ses fans [5]. »

Car avec Détroit, Bertrand Cantat triomphe. L'album *Horizons*, sorti en novembre, est vendu à 135 000 exemplaires. Sa tournée de quatre-vingts concerts affiche complet, il passe plusieurs fois par La Cigale, l'Olympia et les Zéniths de France. Il est de tous les grands festivals d'été, des Eurockéennes aux Vieilles Charrues. Depuis la scène, tandis que le groupe joue des chansons de Détroit et de Noir Désir, il discerne parmi la foule des banderoles flottant dans les airs avec cette inscription : « Bertrand, tu nous

as tant manqué [6]. » « Un concert nommé Désir ! », applaudit *Le Progrès*, à Lyon. Un sondage du *Parisien* révèle que 59 % des Français trouvent normal qu'il puisse reprendre sa carrière « puisqu'il a accompli sa peine ». À l'inverse, seuls 37 % jugent ce retour indécent.

La journaliste Olia Ougrik, qui a participé à l'écriture des chansons (pour les textes en anglais), m'a parlé de cette « parenthèse magique de sa vie ». La pétillante rousse aux yeux verts dit n'avoir jamais abordé son passé avec lui, se limitant volontairement à ne voir en lui que l'artiste : « Il faut faire la part des choses. C'est un être humain. On faisait un album. Son passé n'avait pas lieu d'être évoqué. Je ne le connaissais pas quand c'est arrivé, et lui n'en parlait jamais. On voit qu'il est malheureux et qu'il va vivre avec ça pendant le restant de sa vie. S'il avait été indifférent, je n'aurais pas travaillé avec lui. Sa vie est un enfer, la musique lui permet d'y échapper. Ce qu'il a fait est inexcusable, mais j'ai fait abstraction car le projet était tellement beau… Il mérite un peu de beauté aussi. Bosser avec lui, c'était très intense. Tout a un sens, tout est réfléchi, tout est dans le travail. Il n'y a pas du tout de légèreté [7]. » Après cette expérience, Olia s'est installée à Los Angeles et a complètement coupé le contact avec lui.

Quelques mois avant son retour sur scène, le chanteur a été au cœur d'un nouveau scandale. Le 23 février 2013, *Voici* et *Paris Match* publient des extraits du message téléphonique accusateur laissé par Krisztina Rády sur le répondeur de ses parents, trois ans et demi plus tôt. Yael Mellul tombe par hasard sur cet article dans *Voici*. L'avocate est elle-même victime de violences de la part de son compagnon [8] et n'hésite pas à parfois faire passer ses combats avant tout, mais elle est à l'initiative du délit de violence conjugale à caractère psychologique, et veut aussi faire inscrire dans le Code pénal la notion de suicide forcé. Je la rencontre en 2017 dans un café près de Montparnasse, par un polaire samedi d'hiver. À ce moment de mon enquête, je viens seulement de terminer mes recherches, je n'ai encore interrogé personne, mais je viens aussi de découvrir le message téléphonique de Krisztina. Je me demande depuis quand elle subissait le courroux de son époux, et surtout pourquoi il n'a jamais été inquiété. Interroger l'avocate me semble être un bon point de départ pour mon investigation. « Le rapport d'autopsie conclut à l'absence de violences pré-mortem et établit la pendaison comme cause directe de la mort [9] mais dans son message, Krisztina décrit très clairement les violences physiques et psychologiques qu'elle a subies. Je ne comprends pas pourquoi personne

n’a saisi le parquet, pourquoi son entourage n’a rien fait, constate-t-elle aussi. Je me suis rendu compte que la procédure obligatoire liée au suicide avait été très rapidement clôturée. Le juge de l’application des peines n’a même pas été entendu, et pourtant, à l’époque, Cantat était encore soumis à des obligations à son égard : à la moindre plainte pour violence conjugale, c’était retour à la case prison. » [10] Avec François Saubadu, l’ex de Krisztina, elle décide de demander la réouverture de l’enquête au parquet de Bordeaux, pour « violences volontaires ayant entraîné la mort sans intention de la donner ». D’emblée, elle a le pressentiment que les parents ne la suivront pas, et en effet, bizarrement, les époux Rády se désolidarisent de sa démarche. « Ils n’ont jamais voulu me parler. Mais on m’a raconté que Cantat aurait appelé les parents de Krisztina en les menaçant : s’ils me suivaient, ils ne verraient plus jamais leurs petits-enfants », suggère-t-elle. Il n’existe à ce jour aucune preuve tangible de cette démarche de la part du chanteur. Les parents de Krisztina sont résignés. Pour eux, la justice française n’a que faire du sort d’une petite Hongroise. « Bertrand n’a jamais voulu répondre à nos questions. Nous avons renoncé à connaître la vérité [11] », admet son père. « Je vais toujours me taire pour l’intérêt des enfants », écrit Csilla à François Saubadu en février 2012, dans une lettre que j’ai pu lire. « S’il n’est pas possible de les avoir dans leur famille, je ne veux pas qu’ils aillent à l’internat ! », conclut-elle. Les souvenirs des orphelinats du bloc de l’Est ne sont pas loin… « Les seuls qui auraient pu faire quelque chose, c’était les parents de Krisztina, commente Georges Kiejman. Mais les pauvres étaient sans un franc ! [12]… »

Seule une victime directe ou la famille peut se porter partie civile et une demande de réouverture de l’enquête reste à la discrétion du procureur. Sans les parents, Yael Mellul n’a aucun recours juridique. Elle multiplie alors les appels à témoin : personne ne répond, ne serait-ce que pour défendre Bertrand Cantat. Les proches refusent obstinément de témoigner. Les associations de lutte contre les violences faites aux femmes ne veulent absolument pas l’aider. « Je disposais du message téléphonique laissé par Krisztina à ses parents, gravé sur un DVD, et de quelques lettres, envoyées par la mère de Krisztina à François Saubadu, dans lesquelles elle lui confie que Cantat essayait de faire du chantage émotionnel et qu’il menaçait de la tuer. Dans son bureau, Marie-Madeleine Alliot, procureur de Bordeaux, m’a promis de rouvrir l’enquête, mais malgré la longue liste de témoins que je lui ai donnée, elle n’a entendu que François Saubadu. Sans partie civile, je

ne pouvais pas l'obliger à faire plus… », déplore-t-elle. Comment expliquer ce revirement ? « À l'époque, Cécile Duflot était ministre, et elle était la belle-sœur de Cantat… Est-ce qu'elle a fait pression ? Je n'en ai aucune idée. Mais la procureure ne m'a plus jamais répondu. » L'insinuation de l'avocate paraît franchement douteuse. J'ai moi-même tenté d'interroger Marie-Madeleine Alliot, procureure de Bordeaux, tout comme Cécile Duflot. Malheureusement, elles ne m'ont jamais répondu non plus.

L'enquête ne sera donc jamais rouverte, mais pour Yael Mellul et François Saubadu, l'affaire n'est pas classée. L'avocate est harcelée par les fans du chanteur, qui lui envoient des menaces de mort et de viol. « C'étaient surtout des filles d'une vingtaine d'années qui voyaient en lui un poète maudit. Ça a été un cauchemar pendant six ou huit mois », se souvient-elle. En novembre 2013, Bertrand Cantat, homme orgueilleux connu pour lire tous les articles publiés à son sujet, porte plainte en diffamation contre l'ex-petit ami de sa femme (plainte dont il sera débouté en octobre 2016, le tribunal correctionnel de Paris estimant que les propos de François Saubadu accusant le chanteur de « terreur psychologique » ne sont pas diffamatoires). Bertrand Cantat, qui revient de manière incessante sur son amour pour Marie mais jamais sur celui qu'il porte à Krisztina, commentera dans les *Inrocks* : « Je ne ferai pas de grandes révélations sur Cini, son acte lui appartient et tout ce que je peux dire, c'est qu'il y a une grande complexité derrière. Ça a été terrible à vivre – ça l'est toujours – et chaque proche se demande ce qu'il n'a pas vu, pas fait ou fait… Moi le premier, mais les raccourcis et les accusations délirantes me concernant sont inacceptables. » Il poursuit : « C'est affreux, abject d'être devenu le symbole de la violence contre les femmes. Des gens que je ne connais pas existent désormais grâce à ça, avec un rapport très malsain aux médias, à la célébrité [13]. » JD Beauvallet, le rédacteur en chef musique du magazine, opine, ne relance pas, ne mentionne même pas le message téléphonique de Krisztina, pourtant déjà rendu public. « Contraint de vivre avec une suspicion permanente, jusqu'à être associé de manière douteuse au suicide de son épouse Krisztina Rády, Bertrand Cantat a découvert qu'il restait un homme traqué, tronqué, à qui on interdit d'exercer le seul métier qu'il connaisse [14] », commente-t-il simplement.

Dans le milieu de la musique, Cantat n'a jamais été ostracisé. Albin de la Simone, qui a partagé la scène avec lui en compagnie de Brigitte Fontaine et Miossec lors d'un hommage à Bashung en 2013, m'a confié : « Il était à

côté de moi quand on saluait le public, il m'a soulevé le bras et j'avais le ventre à l'air. Ça m'a fait rire et j'ai tout de suite pris conscience que j'étais en train de rire sur scène avec Bertrand Cantat. J'ai eu un moment de malaise et puis je l'ai trouvé très sympa, j'ai préféré voir ça… Dans la mesure où il a purgé sa peine, qui suis-je pour le juger [15] ? » « Cantat, c'est juste un chouette mec qui a vécu un drame [16] », selon Manu Barron, qui a organisé plusieurs concerts avec lui à l'époque où il dirigeait l'Aéronef à Lille, entre 1990 et 1998 (et qui a depuis fondé Savoir Faire and Bromance Records). Noir Désir est toujours un des groupes de rock français les plus populaires. En 2016, *Tostaky*, le quatrième album de Noir Désir, sorti en 1992, est le vinyle français le plus vendu de l'année. C'est encourageant pour le prochain retour de Bertrand Cantat.

En 2017, après des séjours studieux au Chili, en Espagne et en Italie, le chanteur s'enferme dans la maison de Nino Ferrer dans le Lot, transformée en studio d'enregistrement, pour travailler sur le prochain album de Détroit, *Amor Fati*, « l'amour du destin », devise nietzschéenne. Dans le titre éponyme il déclame d'une voix sèche, avec un débit presque rappé :

> « Aimer même en enfer
> Apprécier jusqu'au bout
> […]
> Et si tu l'aimes la poussière, tu vas te régaler
> Bam-bam ton cœur explose [17]. »

Le refrain, une répétition de « Amor Fati Amor » sonne comme « à mort ».

Sur la pochette du disque le chanteur apparaît seul, le visage à moitié dans l'ombre, jouant sur cette part sombre de lui-même, qu'il accepte, embrasse, mystifie. Il est serein, sûr de son bon droit, à tel point qu'il annonce aux membres de Détroit que leur groupe s'appellera désormais « Bertrand Cantat ». « Bertrand voulait s'assumer, il ne voulait plus se cacher, je crois. C'est une étape dans son chemin personnel de reconstruction [18] », explique son manager Sébastien Pernice à *L'Obs*. Pour promouvoir ce nouvel opus, en octobre 2017, il refait la couverture des *Inrocks*. Mais cette fois, le mouvement #MeToo est passé par là…

Chapitre 9
Omerta

« Le silence a le poids des larmes »
Louis Aragon, « Le Domaine privé ».

Le 11 octobre 2017 au matin, les kiosques affichent une illustration bien dérangeante. Sur la couverture des *Inrockuptibles,* Bertrand Cantat, l'air débraillé, en sweat-shirt noir, regarde l'objectif. Un léger rictus flotte sur ses lèvres, auréolées d'une barbe de trois jours. En lettres capitales blanches, ce titre : « CANTAT EN SON NOM », suivi d'une longue citation : « Émotionnellement, j'étais pourtant incapable de lire, d'écouter. La beauté, lentement, en frottant, a retrouvé une petite place. J'ai refait mon parcours avec mes albums fondateurs tout en restant à l'écoute de toute nouveauté. Ceux qui m'ont imprégné depuis toujours ont aidé à ma reconstruction, des Doors à Joy Division… » Comme toutes les semaines, avec ce numéro est distribué un disque promotionnel, une compilation de sorties. Celle-ci comprend une chanson d'Orelsan, poursuivi pour avoir chanté « *Ferme ta gueule ou je vais te marie trintigner* » dans son morceau « Sale Pute ». Le rappeur caennais ne cherchait alors qu'à caricaturer la colère d'un beauf trompé par sa copine, et de nos rencontres, je garde l'impression d'un garçon doux et respectueux, mais cette maladroite association fait preuve d'une terrible indifférence à la cause des violences faites aux femmes de la part du magazine. Le problème n'est pas d'interviewer Bertrand Cantat, bon « coup » médiatique (sans vouloir faire de mauvais jeux de mots). Ce qui choque, c'est le contenu de l'entretien, mené encore une fois par JD Beauvallet. Tutoiement, connivence, affaires balayées… L'hebdomadaire qui soutient le chanteur depuis ses débuts avec

Noir Désir ne saisit pas le mouvement en train de s'opérer dans la société. Le journaliste lui parle de musique (beaucoup), de Marie Trintignant (une fois – sous la seule désignation d'un lieu : « Vilnius »), mais de Krisztina Rády, pas du tout. Bertrand Cantat, si prompt à donner des leçons sur le Brexit et la politique, est, comme toujours, remarquablement silencieux sur la cause féminine. « Vilnius, puis la prison. Arrives-tu aujourd'hui à regarder avec clarté ces années de ta vie ? », demande JD Beauvallet. Réponse : « C'est un trou noir. Et ça a tendance à tout absorber. Ça prend beaucoup de place, ça m'occupe chaque seconde. Mais on finit par retrouver un semblant de vie. Comme je ne connais pas le déni, je reste très seul avec tout ça. » Sur une des photos, le chanteur relève sa capuche sombre au-dessus de son crâne, les poings serrés en premier plan, le regard dur, tel un boxeur prêt à monter sur le ring. « *Amor Fati*, c'est une acceptation, une lucidité qui n'est pas une résignation. Ça a été pour moi un secret de vie très fort, au-delà de l'intellect. Ça ne veut pas dire que je vis sans regret, sans remords. *Amor Fati* : il m'a fallu tout prendre, assumer les conséquences de mes actes. J'ai toujours été d'une clarté totale sur l'acceptation de mon jugement, de ma condamnation. Ce qui est. Je continue donc avec tout ça, avec tout mon cœur, toute ma conscience. Je ne veux pas oublier, mais je peux évoluer. » Il parle ensuite de ses références musicales, cite le groupe Supertramp (Super… Trempe ?). Son interlocuteur ne relève pas, ne pose aucune question qui fâche. Quelques semaines avant la Journée internationale pour l'élimination de la violence à l'égard des femmes et en pleine affaire Weinstein, ça passe mal. Sur les réseaux sociaux, des milliers d'anonymes postent leur dégoût. Le fossé se creuse entre les éternels défenseurs du chanteur et une nouvelle génération, révulsée par les féminicides. Marlène Schiappa, secrétaire d'État chargée de l'Égalité entre les femmes et les hommes, s'indigne sur Twitter : « Et au nom de quoi devons-nous supporter la promo de celui qui a assassiné Marie Trintignant à coups de poing ? Ne rien laisser passer. » « Que pèse la mort d'une femme à côté d'un boom des ventes ? », ironise Raphaël Enthoven. « @lesinrocks vachement rock and roll votre couv. C'est pas le fdp [1] qui a tué la fille de mon ami avec ses poings ? J'adore votre côté #provoc », poste Mathieu Kassovitz.

La direction du magazine s'excuse du bout des lèvres, dans un texte non signé du numéro suivant : « Depuis une semaine, la couverture que nous avons consacrée à Bertrand Cantat suscite une vive polémique. […]

Aux *Inrockuptibles*, nous faisons du journalisme. C'est notre métier, notre passion. Et le journalisme exige, parfois, d'aller questionner les zones d'ombre, d'aller au-delà des frontières et des évidences, quelles qu'elles soient. Le journalisme, ce n'est pas simplement une posture morale qui consiste à lever ou à baisser le pouce[2]. » C'est pourtant exactement ce qu'ils se sont contentés de faire dans cet article.

Pendant ce temps, je poursuis mon enquête. Elle est difficile. Pourquoi ni Bertrand Cantat, ni son entourage ne se sont-ils jamais exprimés sur le message téléphonique laissé par sa femme sur le répondeur de ses parents ? Ce silence est-il un aveu de culpabilité ? Depuis quand était-il violent ? Je relis ces déclarations de Ferenc Rády, le père de Krisztina, à *Paris Match* : « Bertrand avait déjà bousculé Krisztina ! Un soir, son manager et sa femme espagnole, qui habitaient pas très loin de chez eux à Bordeaux, étaient même sortis de leur domicile tellement les cris étaient violents. C'était la fois de trop pour eux. Bertrand avait fait tomber Cini en la poussant contre une fenêtre[3]. » Pourquoi personne ne s'est rendu à la police pour la protéger ? « Beaucoup de gens dans le milieu bordelais savaient que Krisztina avait été battue avant l'affaire Vilnius, mais ils se sont tus[4] », m'assure un journaliste local, qui peine à publier des informations sur le chanteur. À Bordeaux, on ne critique pas ouvertement la rock star du Sud-Ouest. À Paris non plus, d'ailleurs. Rares sont ceux qui ont accepté de me parler des zones d'ombre du chanteur de Noir Désir. Et si, petit à petit, les langues se déliaient, c'était presque toujours en exigeant l'anonymat. « Lors de l'enquête en France commandée par la juge d'instruction Nathalie Turquey, la police n'a pas fait son travail. Il aurait suffi de taper à la porte des voisins du dessous pour savoir qu'il avait déjà été violent. Mais la police n'a pas cherché », poursuit le même journaliste.

Je rencontre aussi une jeune femme qui a été la petite amie de Bertrand Cantat, après le décès de son épouse. Nous avons un ami en commun, et celui-ci m'a confié qu'elle avait quitté le chanteur « car il lui filait des baffes ». Nous nous installons sous le chauffage grésillant de la terrasse d'une brasserie parisienne du 15^{e} arrondissement, je lui demande si c'est vrai. La nuit est en train de tomber, le trafic se densifie autour de nous. Parmi toutes ces femmes rentrant chez elles, combien seront frappées ce soir ? En France, chaque année, une femme sur dix subit des violences conjugales. Mon interlocutrice regarde le fond de son verre en silence, puis jette un œil réprobateur à mon Dictaphone. J'arrête l'enregistrement.

— S’il t’a frappée, tu dois parler. Il y a d’autres victimes.

— Qui ?, me demande-t-elle inquiète.

— J’ai entendu parler de deux autres femmes. Si tu as peur, ton témoignage peut rester anonyme.

— Bertrand et ses enfants ont déjà beaucoup souffert…

— Ils souffriront encore plus si une autre femme meurt sous ses coups.

— Bertrand, c’est comme le soleil, quand on s’approche trop, on se brûle. Il faut savoir retirer sa main du feu avant qu’il ne soit trop tard.

Elle n’en dira pas plus. Mais Krisztina, que la jeune femme n’a jamais connu, a tenu des propos similaires à Muriel Cerf, la correspondante de son époux emprisonné : « Si vous le voyez, vous allez vous brûler[5]. » Résonne alors dans ma mémoire les paroles de Bertrand Cantat : « *Pyromane à temps complet / J’ai mis le feu à tout ce que j’ai touché*[6] »… Je suis troublée.

J’obtiens aussi un entretien avec un des membres de Noir Désir, un matin dans un café parisien, rive droite cette fois. Je m’apprête à lui faire part de mes découvertes et de mes doutes, m’attendant à ce qu’il prenne la défense de son ami, qu’il me jure que Bertrand n’a jamais été violent en dehors de cet épisode de folie à Vilnius… Mais non. Il m’écoute, le regard grave. Je lui demande alors franchement :

— Bertrand a-t-il été violent avec Krisztina ?

— Oui, mais la vérité est bien pire…

Un frisson parcourt mon dos. Je me redresse. Avec une paille, j’écrase nerveusement la rondelle de citron flottant dans mon Perrier. Il me demande d’éteindre mon Dictaphone (décidément), et il se met à parler. Je sors mon cahier, et sous son regard embué, je prends des notes. Plus de quinze ans après le drame, ce secret semble lui peser. Il me raconte « le pacte du silence » passé entre les membres du groupe et Krisztina, à Vilnius : « Krisztina m’a vu et elle m’a demandé, à moi et à tous les autres membres du groupe, de cacher ce que l’on savait. Elle ne voulait pas que ses enfants sachent que leur père était un homme violent. Je savais qu’il avait frappé la femme avec qui il était avant Krisztina. Je savais qu’il avait tenté d’étrangler sa petite amie, en 1989. Je savais qu’il avait frappé Krisztina. Mais, ce jour-là, nous avons tous décidé de mentir. Nous étions sous son emprise. Et nous pensions qu’il se soignerait. » Ses mots confirment les déclarations de Csilla Rády, la mère de Krisztina, à *Paris Match* : « Au départ, nous n’avons pas compris pourquoi elle ne disait pas la vérité. Mais,

pour ses enfants, elle ne pouvait pas faire autrement. Elle ne voulait pas que leur père passe sa vie en prison en tant que meurtrier[7]. » Récidiviste, il risquait en effet une peine bien plus importante…

— A-t-il frappé son épouse après sa sortie de prison ?

— Krisztina m'a déjà confié avoir peur pour sa vie. J'ai essayé de parler à Bertrand, je l'ai supplié d'aller voir un psy. Il m'a répondu : « Je n'ai pas un problème avec les femmes, ce sont les femmes qui ont un problème avec moi. »

— Pourquoi n'avoir rien dit après la mort de Krisztina ?

— C'est un vrai pervers narcissique. Il est très charismatique. Quand il entre dans une pièce, il absorbe toute l'énergie. Après, il vous tient.

— La vérité doit être connue… Vous m'autorisez à publier vos propos ?

— Oui. À une condition : que vous ne citiez jamais mon nom. J'ai été menacé par les fans de Noir Désir, j'ai une famille, j'ai peur pour sa sécurité.

L'intéressé a toutefois adopté une autre position devant la justice et a nié avoir eu connaissance de violences de la part du chanteur auparavant. Je n'ai jamais donné son nom, malgré les conjectures ou les pressions, la pire étant celle de Bertrand Cantat lui-même, via son avocat. Car à mon retour à la rédaction du *Point*, j'ai immédiatement téléphoné à l'attachée de presse et au conseil du chanteur, maître Antonin Lévy.

— J'ai des informations sur les violences de Bertrand Cantat envers son épouse et d'autres femmes. Souhaiterait-il démentir ?

— Qui sont vos témoins ?, rétorque l'avocat.

— Ils souhaitent rester anonymes mais leurs noms ne devraient pas empêcher votre client de pouvoir répondre à cette simple question : a-t-il déjà été violent avant ou après Vilnius, notamment avec sa femme ?

— Je vais le contacter.

Il me répond quelques heures plus tard par mail. Après m'avoir assuré qu'il n'aurait pas réussi à joindre son client, il écrit :

> « J'ai noté que vous souhaitiez notre réaction – je vous laisse me corriger si cela est inexact – sur des témoins qui feraient état de violences contre Krisztina et contre d'autres femmes, voire de mensonges lors du procès à Vilnius. Je ne suis du reste pas persuadé qu'il puisse répondre à des témoins dont il ne connaît pas l'identité et qui recouvreraient subitement la mémoire des années après les faits.
>
> J'attire votre attention sur le fait que Bertrand Cantat comparaissait détenu lors de son procès et une lecture de la presse de l'époque vous rappellera les nombreux commentaires qui entouraient ce dossier. Un tribunal a jugé, un juge d'application des peines s'est prononcé, et ces personnes ont eu toute la marge pour s'exprimer si leurs propos étaient vrais.

Enfin, s’agissant de Krisztina, j’attire votre attention sur le fait que deux parquetiers, deux équipes de police, deux médecins légistes se sont penchés sur ce dossier. Ce serait les tenir en grande incompétence que de penser qu’ils aient pu se tromper à ce point.

En toute hypothèse, il n’est possible de répondre qu’à des faits, nous n’en disposons pas aujourd’hui. Nous lirons donc avec attention votre article.

Cordialement,

Antonin Lévy »

Je tente alors de joindre Vincent Bolloré, propriétaire, via Universal, de Barclay, la maison de disques du chanteur. Alors que Vivendi vient de passer des directives auprès de ses employés contre le harcèlement sexuel, Barclay n’a jamais cessé de soutenir son artiste, malgré son passage en prison, la publication du message de Krisztina et les interviews données par les parents de celle-ci. Continueront-ils de le soutenir s’il s’avérait avoir été violent depuis ? Vincent Bolloré ne répond pas à mon message vocal. J’ajoute donc des extraits de la réponse d’Antonin Lévy à mon article « Bertrand Cantat : enquête sur une omerta », dans lequel j’expose les comportements violents du chanteur et le silence de ses proches. *Le Point* le publie le 30 novembre 2017.

Dès sa sortie, l’article est repris partout. Sur Internet, il cumule près de 400 000 clics. Et je reçois des centaines d’insultes sur les réseaux sociaux. Dans ce contexte de libération de la parole des femmes, je suis stupéfaite. Un certain « Stephane Guimard, travailleur chez Carrefour », m’écrit : « Tu ferais mieux de fermer ta gueule sur bertrand cantat avant d’avoir des problèmes car tu mens, étant en contact avec le groupe personne ne t’a dit ça, méfiance !! » Sa photo de profil : un selfie avec un filtre zombie à l’air hostile. D’autres me menacent plus directement. Je supprime tout, dégoûtée et pas rassurée.

Chez Barclay, c’est la panique. Sylvain Taillet, son directeur artistique, demande aux membres de Noir Désir de faire un démenti, d’après l’un d’eux. Quelques heures plus tard, deux d’entre eux postent depuis Bordeaux une vidéo sur Facebook [8]. Dans leur délire anti-média, ils y incrustent les time codes et cette mention : « Toute rupture du time code entre 00:00:01:00 et 00:00:58:00 indiquera que cette déclaration aura été tronquée ou montée. » On dirait une vidéo d’otages des FARC. Le batteur Denis Barthe, vêtu d’un sweat-shirt à capuche noire, démarre : « Bonjour. Si nous nous exprimons aujourd’hui, c’est pour faire suite à un article paru dans la revue *Le Point* et qui fait état d’un mystérieux membre de Noir Désir qui s’exprimerait sous couvert d’anonymat. Nous sommes clairement

mis en cause dans ces propos. Donc vous avez devant vous deux membres de Noir Désir qui ne sont manifestement pas sous couvert d'anonymat. Je m'appelle Denis Barthe. » « Je m'appelle Jean-Paul Roy », dit le bassiste, en col roulé noir, à sa gauche. « Voilà, nous tenons à dire que nous réfutons totalement les propos qui sont tenus dans l'article de la revue *Le Point*, reprend Barthe. Nous demandons à la direction de la revue de nous présenter des excuses dans les plus brefs délais pour tout ce qui est dit dans cet article et nous tenons à dire que nous ne nous exprimerons pas sur le sujet, nous ne donnerons pas d'interview et nous ne ferons aucune déclaration sur ces propos. Voilà. Merci et j'espère à bientôt dans d'autres conditions. » « Merci », se contente d'ajouter Roy. Bref, ils nient m'avoir parlé, mais ne font pas de commentaire sur les accusations portées contre leur copain. Étienne Gernelle, directeur de la publication du *Point*, répond via ce Tweet : « Denis Barthe, le batteur de #NoirDesir a le culot de demander à @lepoint des excuses… Il peut attendre longtemps ! Relire plutôt l'édifiante enquête d'@annesophiejahn sur l'omerta à propos des violences de #Cantat [9]. »

Serge Teyssot-Gay, le troisième membre du groupe, ne participe pas à cette vidéo. Il ne vit pas à Bordeaux, et préfère sans doute ne pas s'associer à cette mascarade. Faute de démenti, Sylvain Taillet transmet à Antonin Lévy (qui lui-même le transmet au *Parisien*) ce SMS du guitariste : « Je suis plus qu'excédé de toutes ces histoires, qui ne me regardent pas. Pour ma part […], je réponds à des interviews qui concernent exclusivement mon travail, tout en devant régulièrement refuser ou stopper des questions annexes de journalistes en mal de scoops. » L'avocat en profite pour annoncer qu'il porte plainte contre *Le Point*.

Le lendemain, vendredi 1er décembre, ma source parmi les membres de Noir Désir m'envoie ce mail : « Pour la PREMIÈRE FOIS de ma vie, où, en OFF, micro fermé, je fais confiance à une journaliste qui manifestement connaît beaucoup de choses que tout le monde sait depuis longtemps […] Je ne contredis pas ce qu'elle sait, voire je complète un peu […] Vous m'avez mis dans un giga merdier ! Et NON ! Je ne veux pas prendre la parole. » Il dit être harcelé, il reçoit des menaces de trolls sur Internet, Bertrand Cantat lui-même lui aurait téléphoné… Il craint pour sa vie et celle de sa famille. « Personne ne sait que je t'ai parlé, et personne ne le saura. Si tout ce pataquès pouvait faire avancer la lutte contre les violences, au moins ça aura servi à quelque chose », conclut-il.

Quand sort l'album *Amor Fati*, même « en son nom », le chanteur n'est pas boycotté. Ses singles passent sur Ouï FM, RTL2 et France Inter. Seul Nagui exprime son opposition au *Parisien* : « Non, je ne passerai pas les chansons de Bertrand Cantat sur France Inter, je n'ai pas envie de faire de la promotion pour l'œuvre et le produit de ce monsieur. […] Je suis pourtant un grand fan de Noir Désir, que j'ai reçu à *Taratata*, et je passe leurs chansons dans *N'oubliez pas les paroles* sur France 2, car elles font partie de notre culture musicale. Mais être artiste ne pardonne pas tout. Et mon engagement contre les violences faites aux femmes et aux enfants est très clair [10]. »

Les ventes, elles, ne sont pas au rendez-vous. Cinq semaines plus tard, on compte à peine 28 000 exemplaires écoulés, quatre fois moins que pour le précédent, et loin derrière les 180 000 exemplaires vendus par Booba, dont l'album est sorti le même jour. Pour accompagner la sortie de son disque, Bertrand Cantat a prévu une tournée d'une quarantaine de dates en France à partir du 1er mars. Certaines (comme le Bikini à Toulouse ou le Transbordeur à Villeurbanne) affichent complet. Alors que la vague de dénonciations du harcèlement des femmes emporte les réseaux sociaux, le malaise augmente. Globalement, il rassemble trois fois moins de spectateurs qu'à l'époque de Détroit. Le 22 janvier, sous la pression du maire de Saint-Nazaire, le festival Les Escales est le premier à déprogrammer le chanteur qui devait s'y produire le 29 juillet. Le manager du chanteur, Sébastien Pernice, réagit dans *Voici* : « C'est la première fois que Bertrand est déprogrammé. Il paye trop cher. L'été dernier, tout le monde m'appelait pour me demander quand aurait lieu sa tournée. Depuis la une des *Inrocks*, plus personne. Dans une République, quand on a fait sa peine, on a le droit à la rédemption. » Les pétitions se font face, pour ou contre son retour. Le 12 mars, Nadine Trintignant sort du silence pour réagir sur France 2 : « Je trouve honteux, indécent, dégueulasse qu'il aille sur scène [11]. » Le même jour, Bertrand Cantat renonce aux festivals d'été. Ces derniers sont en effet tous subventionnés par des fonds publics et certains élus expriment leur réprobation. Dans une lettre postée sur Facebook, il réplique :

« Je m'appelle Bertrand Cantat et j'ai été condamné en 2003 à huit ans de prison pour le meurtre sur la personne de Marie Trintignant sans intention de donner la mort. J'en tremble encore en l'écrivant. Il est des trous noirs dans le tissu de la vie qui ne se comblent pas. Je n'ai cependant jamais cherché à me dérober aux conséquences et donc à la justice. Je renouvelle

ici ma compassion la plus sincère, profonde et totale à la famille et aux proches de Marie.

Les médias se sont emparés de mon histoire et l'ont bien trop souvent déformée et instrumentalisée jusqu'à l'excès. De trop nombreux amalgames ont été faits, jusqu'à la caricature.

La couverture des *Inrockuptibles* a heurté certaines personnes, je leur demande de bien vouloir m'en excuser. Ce n'était pas mon intention.

De même je comprends qu'être programmé dans le cadre de festivals cet été puisse poser problème, d'où ma décision de me retirer de ceux-ci. De cette manière ces derniers n'auront plus à subir des pressions de toutes natures.

J'ai payé la dette à laquelle la justice m'a condamné. J'ai purgé ma peine. Je n'ai pas bénéficié de privilèges.

Je souhaite aujourd'hui, au même titre que n'importe quel citoyen, le droit à la réinsertion. Le droit d'exercer mon métier, le droit pour mes proches de vivre en France sans subir de pression ou de calomnie. Le droit pour le public de se rendre à mes concerts et d'écouter ma musique. »

Le lendemain, le 13 mars, il dénonce une « censure » après l'annulation de son concert prévu le 16 à Istres. La veille, une soixantaine de défenseurs des droits des femmes ont invectivé les spectateurs se rendant à son concert de Montpellier. « Merci au public de MONTPELLIER que quelques perturbateurs ont tenté de culpabiliser, sans succès ! » poste le chanteur sur Facebook. À Grenoble, il va à la rencontre des manifestants criant « assassin ! », mais le dialogue tourne court et quelques projectiles de papier sont lancés dans sa direction. Le chanteur répond par des baisers du bout des doigts, tend sa paume à une femme, qui refuse de lui serrer la main. Alors il lui prend la tête avec douceur, et embrasse son front. « Quand il a fait ça, j'étais liquéfiée. Ce sont les mains qui ont tué Marie Trintignant [12] », s'est indignée la jeune femme auprès de France Bleu Isère. Il se dirige ensuite vers la salle, hochant la tête, mâchant ostensiblement un chewing-gum, avec un air de mauvais garçon. Dans sa loge, il se connecte à son compte Facebook et publie ces lignes : « Nous sommes maintenant à GRENOBLE où j'ai voulu entamer une discussion avec quelques personnes qui manifestaient leur hostilité devant la salle. À peine apparu, un déchaînement de violence, d'insultes, une pluie de coups, aucune possibilité de discuter, de la violence, seulement de la violence, aucune écoute, aucun échange : bref, le retour au Moyen-Âge. Ces gens sont sourds, et aveuglés

par la haine. Peut-être se sentent-ils encouragés par le merveilleux climat ambiant. » Le climat ambiant ? Parle-t-il de #MeToo ? Et « une pluie de coups » ? Le choix de mots indigne Nadine Trintignant. Comment Bertrand Cantat, si engagé socialement, peut-il ignorer à ce point la morale et l'air du temps ?

Ce soir-là, je suis invitée dans l'émission *C à Vous* sur France 5 [13] pour tenter de répondre à la question : Cantat peut-il encore chanter ? Sur le plateau, Éric Dupont-Moretti est assis à ma droite. L'avocat pénaliste n'est pas encore ministre de la Justice, il est là pour faire la promotion de son livre, *Le Dictionnaire de ma vie*. À ma gauche : Raphaëlle Rémy-Leleu, porte-parole de l'association Osez le féminisme !. Alors qu'elle se déclare satisfaite de l'annulation des concerts de Bertrand Cantat à certains festivals, Éric Dupont-Moretti grogne, fronce les sourcils, lève les yeux en l'air, trépigne sur sa chaise.

— Les organisateurs des festivals avaient justifié le fait de maintenir leur invitation à Bertrand Cantat en faisant valoir le droit au public de se forger leur propre opinion sur les qualités humaines et artistiques des artistes, que leur répondez-vous ?, me demande la présentatrice.

— On parle de la liberté de Bertrand Cantat, sa liberté de monter sur scène et de chanter… Personnellement, ça ne me pose pas de problème tant que c'est de l'ordre du privé, c'est-à-dire que si les gens décident de payer entre 30 et 70 euros la place pour assister à un de ses concerts, c'est leur problème. En revanche, j'aimerais être libre de ne pas y aller, et donc de ne pas payer ses cachets, indirectement via mes impôts, car ces festivals d'été sont financés par des fonds publics.

— Quel rapport ? Vous êtes tout à fait libre de ne pas y aller, me coupe Dupont-Moretti qui n'a cessé de tenter de m'interrompre.

— Donc je ne paie pas mes impôts ?

Il souffle bruyamment. Un magnéto est lancé avec des réactions du public de Bertrand Cantat. Hors antenne, l'avocat admet qu'il ne connaît rien à l'affaire, mais il est révolté par le climat actuel de « censure » où « on ne peut même plus commenter la beauté d'une femme dans la rue sans… » Je tente de lui expliquer qu'il ne s'agit pas de le censurer, mais de ne pas aller jusqu'à financer ses concerts avec des fonds publics. Il ne m'écoute pas. Le magnéto est fini. Retour en plateau.

— Il continue à faire salle comble, constate la présentatrice.

— Ça fait partie de la mythologie du rock, liée à la transgression… Syd Vicious a poignardé sa petite amie, Phil Spector a tué une femme…, essayé-je d'expliquer tandis qu'à ma droite, de nouveau, Dupont-Moretti fait des grimaces, grommelle, se tient le front entre ses mains, prend un air effaré.

— Ce n'est pas pareil, Phil Spector est en prison à vie et Bertrand Cantat a été juridiquement libéré, relève Pierre Lescure, chroniqueur dans l'émission.

— C'est vrai que c'est ce principe de justice qu'il rappelle dans sa lettre, il a purgé sa peine, il a payé sa dette, il réclame le droit à la réinsertion, vous lui refusez ce principe de justice ?, demande la présentatrice à Raphaëlle Rémy-Leleu.

— Je crois que Bertrand Cantat entretient une énorme confusion sur ce qu'est le droit à la réinsertion, qui est de jouir de ses droits pleins et entiers en tant que citoyen, répond celle-ci. Personne ne lui nie ces droits-là, par contre le droit d'être célébré n'est pas automatique […] Tout ce qu'on fait, c'est rappeler les faits. Notre but, c'est de convaincre le public de cesser de voir Bertrand Cantat sur scène.

— C'est du maccarthisme !, s'insurge Dupont-Moretti. Il a été condamné. L'impunité, c'est quand un coupable échappe à la répression…

— Il a été condamné pour le meurtre de Marie Trintignant, pas de Krisztina Rády…, je rappelle, mais il ne me laisse pas finir.

— Pas pour le « meurtre », si vous voulez faire un peu de droit, pour des « coups et blessures volontaires qui ont entraîné la mort sans l'intention de la donner ».

— C'est « meurtre commis avec intention indirecte indéterminée ». Le mot dans le jugement, c'est « meurtre », je précise.

— Non, madame, il a été condamné pour « coup mortel », mais peu importe, on va pas épiloguer sur la qualification, cet homme a purgé sa peine et…

Je suis stupéfaite. Pas seulement par sa mauvaise foi (rompu à l'exercice, il ne fait qu'employer toutes les techniques basiques du débat médiatique : montrer son indignation, trouver une formule choc, répéter une fausse information jusqu'à ce qu'elle semble vraie, avoir la parole en dernier…), mais parce que lorsqu'il répond à une femme, il commence souvent sa phrase par « Madame », avec un air de profond mépris, alors qu'il ne dit jamais « Monsieur, je vais vous expliquer… » aux hommes sur le plateau.

Le ténor du barreau poursuit ensuite de sa plus belle voix de baryton sa tirade condescendante. Il m'accuse carrément d'être « le mal de notre époque ». « Vous êtes totalement illégitime à raconter ce que vous nous racontez parce que vous voulez diriger nos vies, dans une espèce d'ostracisme, vous vous emparez de ce lacrymal, de cette pâte humaine pour en faire je ne sais quoi, moi je pense que ça ne va pas dans le bon sens ! » Au-delà d'être un parfait exemple de *mansplaining*[14], je me demande d'où vient sa colère. Si Cantat a le droit de chanter, pourquoi n'aurais-je pas le droit de m'exprimer sur l'emploi des fonds publics dans un pays où je suis citoyenne ? Avoir son art financé par la collectivité est un privilège, pas un droit, je ne comprends pas en quoi ma position est si choquante et me vaut, pour maître Dupont-Moretti, d'être muselée au risque de détruire notre société…

En sortant du plateau, j'allume mon portable. Des centaines de notifications apparaissent sur l'écran. Des centaines d'insultes[15]. « Je m'appelle Anne-Sophie Jahn et je suis une grosse merde », poste « Jessik Netofrai » sur ma page Facebook. Je ne la connais pas. Mais elle poursuit : « D'ailleurs j'ai une gueule de pute. En même temps, C à Vous avec le facho juif Cohen et le discours bien-pensant de l'élite, on vous encule. Je cherche à faire ma gloire avec la misère des autres parce que je le vaux bien, je suis une salope. » Richard @sodezza tweete : « Deux belles hystériques surement quelques problèmes avec les hommes je suis sure qu'en les écoutant ils fuient pas complètement cons les hommes deça on n'en veut surtout pas. » @al21910 : « Quelle image négative vous avez donne du Féminisme dans votre intervention en voulant vous placez au-dessus des lois Moretti a juste titre vous a remis a votre place » @Pascal11eme : « Les féministes doivent avoir un contentieux avec les hommes. Heureusement maître Dupont-Moretti parle de façon sensée et calme. Merci[16]. » « Conne », « mal-baisée », « flippante »… Les mots, même mal orthographiés, piquent comme des flèches volant de toute part, à nouveau, je supprime tout, signale tout, restreins l'accès aux commentaires sur mes comptes.

La situation est paradoxale. Depuis #MeToo, on condamne le harcèlement sexuel, un homme faisant un commentaire déplacé à une femme par SMS peut être viré, mais un homme frappant des femmes, parfois à mort, doit à tout prix conserver tous ses privilèges ? On pardonne à JoeyStarr d'avoir giflé une hôtesse de l'air (elle aura douze jours

d’incapacité de travail pour traumatisme cranio-facial et fracture nasale) et d’avoir été condamné à trois mois de prison ferme pour violences envers sa compagne en 2008. On pardonne à Bertrand Cantat d’avoir tué sa maîtresse à coups de poing et frappé sa femme. Mais on ne pardonne pas à Polanski d’avoir violé une jeune fille il y a quarante ans. La sanction sociale a un double standard. Les associations féministes et les médias de gauche ont longtemps eu une attitude ambiguë face au chanteur, qui a toujours été dans le « camp du bien ». Sur le site CRIC, « un site d’informations locales contre les systèmes de domination (colonialisme, impérialisme, capitalisme, racisme, hétéro-patriarcat)… », on peut lire : « Ça aurait été tellement plus facile si c’était un vieux type moche de droite, les organisations de gauche auraient alors sans doute eu moins de mal à condamner son retour sur scène. » Cécile Duflot, l’ancienne compagne de Xavier Cantat, a condamné les « séducteurs brusques », mais ne s’est jamais exprimée sur l’affaire Cantat, malgré mes tentatives. Caroline de Haas non plus n’a pas souhaité répondre à mes questions.

Quelques semaines plus tard, la polémique est peu à peu retombée. Les manifestants sont de moins en moins nombreux devant les salles de concert où Bertrand Cantat doit se produire. Ses enfants et son frère Xavier viennent l’applaudir. Les fans l’acclament. Une spectatrice le demande en mariage. Pourtant, coup de théâtre mercredi 2 mai : l’Olympia, propriété de Vivendi Village, annonce qu’il n’accueillera pas le chanteur dont le disque est paru chez Barclay, filiale de la major Universal Music France, elle-même propriété de… Vivendi. La date du 29 mai était pourtant complète. « On se félicite de cette décision. C’était le but de notre mobilisation : interpeller des programmateurs sur le fait de célébrer un assassin sur scène et l’acceptation du féminicide », a réagi auprès de l’AFP Céline Piques, une autre porte-parole de l’association Osez le féminisme !, qui avait appelé à un rassemblement le 30 mai devant l’Olympia. Souffrant d’un lumbago, le chanteur de 54 ans avait annoncé lui-même lundi soir qu’il reportait ses deux dates à Nantes les 2 et 3 mai, son concert à Lille le 4 mai et celui à Bruxelles prévu le 6 mai. Mais il chantera bien à Paris. Daniel Colling, patron des Zéniths, lui propose sa salle, en remplacement de l’Olympia. Là, devant des gradins à moitié pleins, il dérape complètement. Il entraîne la foule à crier en chœur « Bolloré, enculé ! » [17]. Il se plaint de n’avoir pas le droit d’exprimer une opinion politique, dénonce encore les « censeurs », « ceux qui ne sont pas là pour de bonnes raisons » et les journalistes.

« Nous n’avons rien contre vous c’est vous qui avez quelque chose contre moi. Mais s’il y en a qui sont là pour autre chose, qui sont en train de jubiler dans leur lamentablerie, ces gens-là, qu’ils sachent une chose, c’est qu’il n’y a aucune limite à quel point je vous emmerde [18]… »

« Cantat s’est comporté de bout en bout comme un lâche, comme quelqu’un qui voulait s’en sortir judiciairement et garder son image intacte, s’étrangle Pierre Salvadori. J’étais très en colère lors de son retour sur scène. C’est vrai que la peine pénale est censée rendre au citoyen ses droits. Mais au fond, il faut quand même avoir une forte estime de soi pour monter sur scène. Et j’ai toujours eu le sentiment qu’il était comme un enfant, à dire “c’est pas ma faute, c’est pas moi”. Comme dit Camus, un homme ça s’empêche. Lui n’a jamais pu s’empêcher de se chercher des excuses un peu navrantes. Il est d’un narcissisme fou, il faudrait presque le consoler, le poète maudit de toutes les bonnes causes qui tue Marie à coups de poing, c’est compliqué, c’est rimbaldien… Je n’ai jamais compris cette indulgence envers lui [19]. » Frédéric Péchenard a le même ressenti : « Il est toujours dans une posture de victime. Qu’il aille se pavaner sur une scène me paraît un petit peu choquant. Oui, il a “payé sa dette” mais il y a un minimum de décence, c’est pas lui la victime. On paye son crime juridiquement vis-à-vis de la société, mais moralement, le crime existe toujours [20]. » Le 10 juin, Bertrand Cantat annonce que son concert donné à Bruxelles sera le dernier.

Chapitre 10
Enquête bâclée

« Dans toutes les larmes s’attarde un espoir »,
Simone de Beauvoir, *Les Mandarins*.

Ce que Bertrand Cantat ne dit pas, c’est que depuis des mois, dans l’ombre de cette querelle médiatique, se joue un combat judiciaire. Le 18 janvier, six semaines après la sortie d’*Amor Fati*, Yael Mellul, l’ancienne avocate de François Saubadu, a communiqué dans un courrier à la procureure de Bordeaux des pièces permettant « d’établir les violences exercées par Bertrand Cantat sur Krisztina Rády » pour appuyer la plainte qu’elle avait déposée contre X en avril 2014 pour « violences ayant entraîné la mort sans intention de la donner ». Elle veut aujourd’hui plaider le « suicide forcé » et fournit des captures d’écran de ses conversations avec S., la compagne d’un membre de Noir Désir, pour illustrer ses accusations contre Bertrand Cantat. Elles vont dans le même sens que les informations du *Point*. S., proche du chanteur depuis vingt ans, dresse le portrait d’un « dingo », « violent », « manipulateur » et « machiavélique » à la capacité de séduction et au charisme « qui fonctionne sur tout le monde », « qui te fait des cadeaux et te dégaine son sourire d’ange quand il voit que tu lui échappes et que t’es pas dans sa toile [1]. » « Comme je regrette d’avoir effacé les mails de Krisztina où elle me racontait les coups et qu’elle avait peur pour sa vie », écrit-elle à Yael Mellul. Elle ajoute que Bertrand Cantat « se contrôle très bien en public ». « Il fait gaffe à ce qu’il donne à voir. Il est dans la mise en scène permanente. Et donc difficile à combattre. » À elle aussi il aurait déclaré : « Mais moi je n’ai pas de problème avec les femmes, ce sont les femmes qui ont un problème avec moi. » Elle décrit ainsi son

interrogatoire par la police après le suicide de Krisztina Rády : « Le commissaire de Bordeaux était sous le charme. Il m'expliquait combien [Bertrand] était magnifique et son fils tellement profond et intelligent ! Dès que je disais un truc qui pouvait l'égratigner. J'ai même refusé de signer le premier compte rendu (je sais plus comment ça s'appelle), tellement mes propos étaient déformés, et le dédouanaient. […] Même la charge de Tcini [2] dans sa lettre : les flics (et la flic psy ! qui était là pour m'interroger avec les quatre autres) m'ont "expliqué" que c'était les propos de quelqu'un de dépressif et dans un état émotionnel particulier, donc qu'on ne pouvait pas y accorder de crédit. […] Quand j'ai rappelé le commissaire qui m'avait interrogée puis laissé son portable, et que je lui ai dit que maintenant je voulais bien témoigner ([le groupe s'était séparé, NDA], je pouvais. En risquant ma vie mais j'ai tenté.) Il m'a répondu que c'était trop tard et qu'il ne voulait pas rouvrir l'enquête [3]. » Interrogée sur son refus de parler maintenant, elle répond : « Je vais me retrouver harcelée, menacée de mort, etc, etc. On est déjà passés par là. Je n'ai envie d'être une martyre d'aucune cause, même de la cause féministe. Je sais que ça peut sembler lâche. Mais j'ai des mômes qui ont déjà suffisamment morflé des actes d'un salaud et de la presse torchon. » Enfin, à propos de mon article : « C'est pour ça qu'elle rêve Anne-Sophie. Pas une nana ne va témoigner, la trouille, et à juste titre. »

Yael Mellul est entendue par la police le 23 mai, durant quatre heures et demie. À l'issue de cette audition, elle porte plainte, comme en 2014, pour « violences ayant entraîné la mort sans intention de la donner ». Serge Teyssot-Gay et sa compagne sont aussi auditionnés. Pour l'avocat de l'ex-leader de Noir Désir, maître Antonin Lévy, « c'est un non-événement » : « Cette énième plainte est fondée sur des mensonges et sera classée sans suite, comme toutes les précédentes. Même la famille de Krisztina, pourtant première concernée, ne soutient pas cet acharnement [4]. » Son client demande à être entendu, mais le 4 juillet, le parquet de Bordeaux classe la plainte sans suite. J'ai pu lire le procès-verbal de l'audition de Bertrand Cantat par le SRPJ de Bordeaux le lendemain, le 5 juillet 2018 à 11 h 25. Aucune question ne lui est posée. Pas une seule. Le chanteur se contente de déclarer aux policiers : « Cette plainte étant sans fondement, j'ai chargé mon avocat d'adresser un courrier au Parquet de Bordeaux demandant mon audition dans les meilleurs délais et d'autre part me réservant la possibilité de déposer plainte à mon tour contre Madame Mellul pour dénonciation

calomnieuse. […] Vous m'informez justement du résultat de votre enquête et de l'avis de classement sans suite donné par le Parquet de Bordeaux en la personne de Mme Alliot, Procureure de la République. Même si je n'étais pas inquiet, j'espère que c'est une page qui se tourne de manière définitive. »

Je téléphone à Yael Mellul. Elle est affligée : « Lorsque j'ai rencontré la procureure, elle m'avait semblé très à l'écoute. Ce classement sans suite rapide et annoncé à peine quelques jours après le dépôt de ma plainte m'a donc extrêmement surprise. C'est donc avec un sentiment de travail bâclé que j'ai accueilli cette décision, réagit-elle. Je ne vois pas bien comment il serait possible de se contenter d'une enquête menée en un mois et se réduisant à deux auditions, celles de Serge Teyssot-Gay et celle de sa compagne. Ce n'est pas sérieux, et, plus grave, ce n'est pas la première fois puisqu'en 2014 le parquet s'était contenté d'auditionner François Saubadu, pour immédiatement classer sans suite. Pourtant, nous avions communiqué, outre le message laissé par Krisztina Rády sur le répondeur de ses parents six mois avant de se pendre, qui étrangement ne se trouvait toujours pas dans le dossier pénal, une longue liste de témoins susceptibles d'attester des violences physiques et psychologiques subies par Krisztina Rády… Rappelons que l'enquête initiale a été clôturée avec une rapidité déconcertante, et surtout souvenons-nous de son contexte exact. Dès le lendemain de la mort de Krisztina Rády, le 11 janvier 2010, un magistrat du parquet de Bordeaux entérine la thèse du suicide. À la question posée par un journaliste "Bertrand Cantat a été auditionné hier, n'est-ce pas ?", le magistrat répondra : "Exactement. Comme d'autres proches de son ex-femme. Ni plus ni moins. Il a fourni les éléments qu'il devait fournir." "Ni plus ni moins"… C'est un peu léger quand on se souvient qu'au moment du suicide de sa femme, Cantat, sorti de prison depuis à peine deux ans et demi, bénéficiait du régime de la libération conditionnelle et était soumis à ce titre à des obligations auprès de son JAP, le juge Laflaquière. En résumé, un homme, qui a tué sa compagne de ses poings, condamné, sous contrôle judiciaire, présent au moment du suicide de sa femme, qui, six mois avant de se pendre, décrira de manière extrêmement claire les violences physiques et psychologiques que cet homme lui faisait subir, sera entendu "ni plus ni moins" par les services de police. Une simple enquête de voisinage aurait permis d'établir qu'en réalité, Bertrand Cantat n'avait jamais cessé sa

violence, et c’est Krisztina Rády qui le dit dans son message à ses parents[5]. »

Au total, une douzaine de témoins a été ignorée. Yael Mellul commente : « Visiblement, le parquet avait pris sa décision avant même de diligenter son enquête et de procéder aux multiples auditions sollicitées qui permettraient de recueillir ainsi un faisceau d’indices prouvant le comportement violent de Cantat ayant provoqué la mort de Krisztina Rády par suicide. Il s’agit, certes, d’une notion nouvelle – “le suicide forcé” – permettant d’établir un lien de causalité entre les violences subies et le suicide, dont l’application peut être complexe. Je peux tout à fait le concevoir. Cependant, si le lien entre le harcèlement moral et le suicide a été reconnu dans la sphère du travail, il est grand temps qu’il en soit de même dans la sphère privée. Il ne s’agit en réalité que d’une remise à niveau comme cela avait été le cas pour le harcèlement moral, reconnu dans un premier temps dans le droit du travail, puis dans le couple. C’est dans le huis clos conjugal, familial, que les femmes sont le plus en danger. Il s’agit en définitive de les protéger là où elles sont le plus vulnérables, à l’endroit même où elles devraient se sentir le plus en sécurité. Et lorsqu’il est trop tard, parce qu’elles en sont mortes, tuées, ou suicidées, nous devons encore protéger leur mémoire[6]. » Frédéric Péchenard s’étonne aussi de cette procédure : « Si un procureur de la République décide de rouvrir l’enquête, c’est étonnant que rien ne soit fait derrière ! Ce n’est pas habituel[7]. » J’ai tenté à nouveau d’interroger la procureure de Bordeaux, Marie-Madeleine Alliot. Elle a pris sa retraite et ne semble pas vouloir être contactée à ce sujet.

Épilogue

Le 10 octobre 2019, je suis invitée à comparaître à la dix-septième chambre correctionnelle du flambant neuf tribunal de grande instance de Paris, au nord de la ville. Bertrand Cantat m'accuse, ainsi que *Le Point*, de l'avoir diffamé. Sont considérées comme diffamatoires « des allégations attentatoires à l'honneur et à la considération ». Néanmoins, pour que l'exception de la bonne foi du journaliste puisse être retenue, il doit remplir quatre conditions cumulatives :

1) l'absence d'animosité personnelle ;
2) la poursuite d'un but légitime ;
3) la prudence dans l'expression de la pensée ;
4) l'existence d'une enquête préalable sérieuse.

C'est sur ces deux derniers points que mon enquête est attaquée. En effet, je n'ai jamais fait preuve d'animosité envers Bertrand Cantat (je n'ai alors écrit qu'un article sur lui publié dans sa version longue dans le chapitre d'un livre, une liste des dates clés de la polémique autour des concerts et une interview de Yael Mellul, on peut difficilement parler d'acharnement) et il ne fait aucun doute que le sujet traité dans l'article litigieux et les interrogations qu'il soulève relèvent non seulement d'une information légitime mais s'inscrivent dans le cadre d'un débat sur un sujet d'intérêt général actuel : les violences faites aux femmes, désormais appelées « féminicides ».

Le chanteur attaque huit passages de l'article « Bertrand Cantat, enquête sur une omerta ». Comme son titre l'indique, l'article montre la difficulté qu'il y a, aujourd'hui encore, à enquêter sur ce sujet, compte tenu de la personnalité et de la notoriété de l'ancien leader de Noir Désir. Or, comme pour nous donner raison, Bertrand Cantat ne dénonce pas les propos les plus virulents tenus contre lui dans ces pages, mais seulement ceux tenus par des sources anonymes. De nombreux éléments concordants et non poursuivis

par lui étaient déjà parus plusieurs années avant la publication de l'article du *Point* : Serge Teyssot-Gay quittant le groupe car il n'en peut plus de « tous ces mensonges », les témoignages des parents de Krisztina dans la presse, le message de Krisztina elle-même, les changements de versions de celle-ci auprès des proches de Marie avant et après le procès de Vilnius… Si mes sources anonymes ne font que confirmer et préciser des témoignages antérieurs dont la publication n'a pas été poursuivie par le chanteur, alors pourquoi les attaquer ?

« C'est un procès bâillon, une manière de nous forcer à révéler l'identité de nos sources ! », s'étrangle Étienne Gernelle, le directeur de la publication du *Point*, lui aussi mis en examen. Car pour prouver que mes sources ont bien tenu ces propos, il me suffirait de donner à l'instruction (et donc à la partie adverse, soit Bertrand Cantat) les enregistrements de leurs interviews, ainsi que les conversations par mail ou par SMS prouvant nos rendez-vous, les demandes de confirmer en « on » leurs citations, leurs réponses sur les raisons de leurs refus… Et leur identité serait bien vite dévoilée. C'est bien entendu hors de question. Car si mes témoins souhaitent conserver leur anonymat, ce n'est pas par coquetterie, mais parce qu'ils ont peur des représailles du chanteur et de ses fans. Il est donc indispensable que leur parole soit protégée. Ce qui se joue ici, c'est la préservation du secret des sources, en particulier dans le cadre d'une enquête sur les violences faites aux femmes. Heureusement, l'importance de l'anonymat des sources comme condition et garantie de la liberté d'informer est constamment rappelée par la Cour européenne des droits de l'Homme. Aucune cour française ne peut me forcer à les dévoiler. Mais je vais devoir prouver, sans donner aucun indice sur leur identité, que ce qu'ils disent est vrai. Ce n'est pas difficile. Les passages que Bertrand Cantat considère être attentatoires à son honneur ressortent du recoupement d'éléments variés et concordants. En réalité, l'article ne révèle pas les violences du chanteur, il donne des précisions sur celles-ci et met en lumière, par la quantité des témoignages anonymes sur des faits connus, le système d'omerta favorisant les violences conjugales. « Le silence, le déni, l'omerta, la crainte de l'entourage et des victimes elles-mêmes de témoigner ou de déposer plainte, sont au cœur de la question des violences conjugales, des violences faites aux femmes, des féminicides, mais aussi de leur traitement par l'institution policière et judiciaire », plaidera maître Renaud Le Gunehec, le formidable avocat du *Point*. Pendant cinq heures, debout,

levant la tête vers les juges qui me surplombent, je lis les dizaines de témoignages et informations recoupant la triste histoire que renferment ces pages.

Le 16 janvier 2020, la cour prononce son jugement. Je suis relaxée. Bertrand Cantat est débouté de ses demandes, un des propos est expressément jugé non diffamatoire (celui où le chanteur est accusé d'être un pervers narcissique) et la bonne foi est retenue pour les autres : « Les différents éléments produits aux débats démontrent l'existence d'une enquête sérieuse et contradictoire de la part d'Anne-Sophie Jahn, les témoignages publics antérieurs à la publication de l'article querellé, comme les nouveaux témoignages obtenus, les copies d'échanges de SMS et de mails, les articles de presse et les ouvrages consacrés à Bertrand Cantat publiés antérieurement et auxquels elle s'est référée, en témoignant. » Le jugement confirme aussi qu'« il ressort de ces éléments une base factuelle suffisante pour imputer dans les termes employés par l'article à Bertrand Cantat d'avoir commis des violences volontaires sur plusieurs de ses anciennes compagnes, en particulier sur Krisztina Rády. »

Dans un éditorial, Étienne Gernelle exprime son soulagement : « Cette longue et minutieuse enquête, qui éclairait la personnalité de Cantat et son rapport aux femmes, détonnait évidemment par rapport à la thèse de l'"accident" de Vilnius, encore fréquemment défendue. Le chanteur, qui a longtemps pu compter sur des soutiens fidèles, notamment celui des *Inrockuptibles*, espérait peut-être intimider par cette procédure, sinon notre journal, du moins d'autres témoins éventuels. Il a été débouté de ses demandes par la 17e chambre correctionnelle du tribunal de Paris. C'est une (petite) bonne nouvelle au cœur de cette atroce histoire : la loi du silence, si fréquente en matière de violences faites aux femmes, ne s'impose pas toujours [1]. »

Bertrand Cantat n'a pas fait appel.

Vingt ans après la mort de Marie Trintignant, certains regrettent leurs prises de position en faveur du chanteur. « C'est une maladresse », confirme Claude Faber, à l'initiative du texte de soutien dans *Le Monde*. « Ce n'est pas bien formulé, ce n'est pas bien réfléchi. Quand j'ai appris ce qu'il s'était passé à Vilnius, je n'y ai pas cru au début. On est très proche avec Bertrand, c'est une amitié de trente ans. Quand votre meilleur pote fait ça, c'est l'horreur absolue. J'ai mal géré mes émotions. J'étais effrayé par ce

qu’il avait fait, mais je ne l’ai pas renié. Aujourd’hui, je ne suis pas sûr que j’écrirais ce texte de la même façon, parce que je n’ai jamais voulu sous-estimer l’horreur du geste qui a été commis par mon ami. » Que reformulerait-il par exemple ? « J’aurais dit encore plus fort le fond de ma pensée : que les violences faites aux femmes sont tout à fait inacceptables et intolérables. L’autre jour, j’ai entendu un monsieur qui disait “c’est la guerre des sexes”. Mais non, ce n’est pas la guerre des sexes ! Ce sont les hommes qui font la guerre aux femmes, à travers notre société patriarcale, que ce soit par la violence physique, la violence psychologique, la violence au travail… Plus je vieillis, plus j’en suis convaincu. Je ne veux pas me chercher des excuses, mais j’avais 37 ans à l’époque, j’en ai 57 aujourd’hui. Et quand je lis encore récemment certains articles ou livres qui me taclent sur une phrase… Ça me fait mal. Aujourd’hui, j’ai une librairie et j’ai volontairement un fonds important autour des questions des rapports hommes femmes, la violence faite aux femmes… C’est vraiment quelque chose qui me prend aux tripes. Maintenant, je ne me plains pas. Je me suis exposé, je l’ai fait, je l’assume, je ne me sens pas victime [2]. »

Les temps ont-ils changé ? Pas vraiment. En 2023, six ans après #MeToo, enquêter sur Bertrand Cantat est toujours quasiment impossible. La plupart de mes appels, SMS, mails, lettres restent le plus souvent sans réponse. Je ne compte plus les rendez-vous annulés à la dernière minute, dans l’entourage du chanteur, et même dans celui des victimes. « En fait, revenir en moi-même sur ces événements me trouble, et me transporte dans des heures avec lesquelles j’ai mis longtemps à faire la paix. Donc pardonnez-moi, je n’irai pas à notre rendez-vous, et je souhaiterais ne pas être mentionné dans ce rapport », m’écrit par exemple un acteur proche de Marie. Et quand enfin je parviens à voir quelqu’un, il est difficile de lui faire revivre ces instants douloureux, je sens que chaque question fait mal, dérange, remue. Je culpabilise en voyant les larmes couler, je me déteste d’insister, de fouiller dans les recoins sombres et douloureux des mémoires, de rouvrir les plaies enfin cicatrisées. Une amie de Bertrand m’interpelle : « Pourquoi reparler encore de tout ça ? Vous ne pensez pas aux enfants ! » Franchement, j’ai souvent envie de tout arrêter. Devrais-je le laisser en paix, lui, le citoyen qui a « purgé sa peine », comme on me le rappelle si souvent ? Bien sûr, j’ai de la compassion pour cet homme vivant avec le poids de sa faute… Mais comme les mythes bibliques et païens, les destins des êtres faillibles doivent être racontés, analysés, répétés, transmis, pour

que les leçons qu'ils portent en eux se déposent dans notre inconscient collectif et que nous puissions nous améliorer. Taire le mal n'est pas le supprimer.

Alors sur le coin de l'écran de mon ordinateur, j'ai collé un petit Post-it bleu avec inscrit les noms des vraies victimes : « Marie Trintignant / Krisztina Rády / Autre ? » Et je reprends mon téléphone. J'appelle un proche du groupe qui aurait été témoin de choses… « Je n'ai pas été spécialement témoin de quoi que ce soit et je ne communique pas sur cette affaire, j'ai signé des clauses de confidentialité qui m'empêchent totalement de parler de quoi que ce soit qui concerne directement ou indirectement le groupe ou les membres du groupe », m'annonce-t-il d'emblée. OK… « Je ne sais pas si vous avez eu l'occasion de tâter le terrain à Bordeaux. Mais personne n'a envie de parler de tout ça donc si vous voulez écrire un livre, ça va pas être facile !, me prévient-il. C'est une affaire particulière. Je pense que la cause des femmes battues, tout le monde y est sensible. Mais là, on touche à autre chose. On touche à l'omerta bordelaise. Tout est bétonné. Quand vous signez des clauses de confidentialité… » L'omerta. La revoilà. L'origine du mal ? « Ah ben évidemment ! Mais on ne peut rien y faire, c'est comme ça, admet mon interlocuteur. Tout le monde sait des choses, je suis pas le seul… Bon, il faut que je vous laisse [3] ! » Il raccroche.

Le silence reste l'arme la plus redoutable des hommes violents. Qui aimerait se revendiquer une victime, une femme qui subit, une femme faible donc, à l'heure où la femme doit être à la fois confiante et indépendante, mais aussi sexy et aimante ? Dans les affaires de féminicides, le même schéma triste se répète, invariablement : un amour fou, passionnel, un homme sensible, possessif, jaloux, il se met en colère, ses mots blessent, mais ce ne sont que des mots, ils sont pardonnés, c'est normal, tous les couples se disputent, et puis elle a aussi des torts, et les bons moments sont tellement bons… Sauf que les mots sont de plus en plus violents, ils sont suivis de coups, maintenant la femme a honte, elle se sent coupable, elle aurait dû arrêter tout ça plus tôt mais là c'est trop tard, personne ne la croira, il lui demande pardon, il souffre, c'est parce qu'il l'aime trop, elle le rend dingue, il s'en veut, il va changer, elle va le changer, il ne changera jamais, une digue a cédé le jour où le premier coup a été porté et accepté, et maintenant sa vie est en danger, elle est terrorisée, si elle le quitte, il la retrouvera, toujours. Le silence tue.

Vous ne me croyez pas ? En chiffre, ce schéma se traduit ainsi : en France, parmi les 213 000 femmes victimes de violences physiques et/ou sexuelles commises par leur conjoint ou ex-conjoint en 2019, 70 % d'entre elles déclarent avoir subi des faits répétés, 80 % ont également été soumises à des atteintes psychologiques ou des agressions verbales et 18 % seulement déclarent avoir déposé une plainte en gendarmerie ou en commissariat de police suite à ces violences. Vingt ans après le meurtre de Marie Trintignant, les violences faites aux femmes continuent de progresser, avec un bond de 21 % en 2021. Cette année-là, 122 femmes ont été tuées par leur partenaire ou ex-partenaire.

Dans la continuité du Grenelle contre les violences conjugales de 2019, une nouvelle loi visant à protéger les victimes de violences conjugales a été promulguée en 2020. Elle prévoit notamment que le harcèlement moral au sein du couple qui a conduit au suicide ou à sa tentative est dorénavant puni d'une peine de dix ans de prison et de 150 000 euros d'amende.

Le sentiment d'impunité, lui, survit, mais avec de plus en plus de difficulté. La récente polémique autour de la gifle infligée par le député LFI Adrien Quatennens à sa femme, suivi de son auto-apitoiement dans les médias et de son refus de démissionner de l'Assemblée, même pendant les quatre mois de sa condamnation avec sursis, montre la division de notre société sur le sujet des violences faites aux femmes.

Pendant ce temps, Bertrand Cantat continue sa carrière dans la chanson, mais peine à remonter sur scène. La représentation d'un spectacle musical et littéraire coécrit avec le romancier Caryl Férey prévue le 31 mars 2020 à Bruxelles a été annulée pour cause de pandémie. Leur album *Paz* est sorti en octobre 2020, dans la quasi-indifférence générale. Son ami de longue date, Wajdi Mouawad, le directeur du Théâtre de la Colline à Paris, a fait appel à lui en décembre 2021 pour composer la musique de son spectacle *Mère*. Il s'en défend dans un communiqué : « J'entends la brutalité de la situation actuelle. Une personne qui a commis un crime ou un délit envers une femme devient pour toujours, qu'elle soit entendue, mise en examen, jugée, disculpée, condamnée, incarcérée, libérée, un symbole de la violence faite aux femmes. […] Je ne cherche ici à convaincre personne et si la ministre de la Culture ou le Président de la République, qui m'a nommé, considèrent que mes positions sont contraires aux principes républicains, que l'un ou l'autre me le fasse savoir et je quitterai la direction du théâtre sur-le-champ[4]. » Il n'a pas eu à le faire. Chez Barclay, où les équipes ont

totalement changé ces deux dernières années, les ponts semblent avoir été coupés avec Bertrand Cantat. Le catalogue de Noir Désir est désormais géré avec Denis Barthe directement.

Sans surprise, le chiffre d'affaires de la SARL gérant la production et l'édition de la musique de Noir Désir (ND Musique) sont en baisse, avec un chiffre d'affaires passé de 60 000 euros à 40 000 euros entre 2015 et 2018.

Selon un ami de la famille, « Bertrand vit aujourd'hui caché. À Bordeaux, c'est plus simple, mais ailleurs, c'est très compliqué. Ici, c'est une figure de héros quand même. Quand vous vous trouvez face à Bertrand, il a une vraie présence, j'ai rarement vu quelqu'un avec autant de charisme. Vous êtes face à un monstre, tous les regards sont sur lui et il en a beaucoup joué. Il voit très peu de monde, ses rendez-vous sont en général très courts. Et puis il essaie de construire des choses malgré tout… Il voit des psys. Denis Barthe l'aide beaucoup, mais il est le seul du groupe à être resté proche de lui [5]. »

En 2015, le chanteur a ouvert avec deux associés un bar-restaurant à Saint-Michel dans le vieux Bordeaux. Quartier Libre sert « une cuisine écoresponsable de type bistrot », indique le site. Des groupes locaux y jouent tous les soirs, du mardi au samedi. Du swing, du jazz, du zouk… « Une scène musicale incontournable à Bordeaux », selon le magazine branché *Le Bonbon*, qui classe le lieu dans ses meilleures adresses du quartier en 2022. « Il y a beaucoup de personnes qui aiment Bertrand Cantat, surtout à Bordeaux », assure à Europe 1 une jeune femme qui rappelle que « de l'eau a coulé sous les ponts [6] ».

Avant la publication de ce livre, j'ai tenté de le joindre une nouvelle fois, via son avocat et son label. Je lui ai proposé de répondre à une interview honnête, sans complaisance, sur ce qui l'a poussé à commettre son geste et sur son rapport aux femmes. Ses mots pourraient peut-être faire infléchir le destin de quelques hommes violents ? Bertrand Cantat ne m'a pas répondu. C'est son droit.

Se promène-t-il encore dans les ruines de son amour perdu ? Au fil des ans, les images de joie si vive avec Marie dans lesquelles il pouvait se plonger se sont érodées, elles deviennent floues, comme si le temps en avait épaissi le grain, terni la netteté. La perte d'un grand amour est si singulière. Les Turcs ont le mot *hüzun* pour décrire cette mélancolie, cette bile noire déposant un voile de tristesse éternelle sur notre âme. À ce sentiment

s’ajoute celui de la culpabilité : il a anéanti son amour de ses mains, il est le seul auteur de son malheur, tiraillé entre la haine de lui-même et la pitié ; jusqu’à quel point cet Autre coupable est-il différent du Soi victime ? Se divise-t-il pour se rendre plus supportable ? Ou bien il avance, il ne se retourne pas, sans quoi son amour, comme celui d’Orphée, disparaîtrait à jamais.

REMERCIEMENTS

Merci à mon agent François Samuelson ; sans sa ténacité, ce livre n’existerait pas.
Merci à Guillaume Robert, mon bienveillant éditeur.
Ma gratitude éternelle à Étienne Gernelle et à la famille du *Point* pour leur appui infaillible tout au long de ces six années d’enquête, ainsi qu’à la psychologue Sarah Lablanchy pour ses conseils de lecture avisés.
À mes plus intimes soutiens : mon mari Turner, modèle de détermination, travail et féminisme, et mon fils, qui a accompagné in utero mes derniers mois d’écriture. Vous êtes les hommes de demain.

TABLE

Avant-propos
Introduction

Chapitre 1 - Un coup de foudre
Chapitre 2 - Longue nuit à Vilnius
Chapitre 3 - La dernière chance
Chapitre 4 - Les racines du mal
Chapitre 5 - Un procès
Chapitre 6 - Muret
Chapitre 7 - Le destin de Krisztina
Chapitre 8 - Amor Fati
Chapitre 9 - Omerta
Chapitre 10 - Enquête bâclée
Épilogue

Remerciements

1. Surnom donné à la propriété des parents au lac Balaton : Balatongyörök.

2. Surnom d’Andrea, la sœur aînée de Krisztina.

3. Krisztina utilise le mot *csúszás*, « glissement », traduit ici par déraillement.

4. *50’ Inside*, TF1, 15 juillet 2017, à la treizième minute.

5. Noir Désir, « L’Homme pressé », © Universal Music Publishing Group, 1996.

1. « Le chagrin des artistes », *Le Parisien*, 2 août 2003.

2. https://www.dailymotion.com/video/x6oenw

3. https://www.youtube.com/watch?v=9dZaww7mONU

4. Noir Désir, « Le Fleuve », © Universal Music Publishing Group, 1989.

5. Noir Désir, « La Chaleur », © Universal Music Publishing Group, 1989.

6. À Pascal Bertin.

7. Michel Pastoureau, *Noir. Histoire d'une couleur*, Seuil, 2008.

8. *Le Nouvel Obs*, 17 mai 2014.

9. *Ibid*.

10. À l’auteure, le 13 novembre 2022.

11. *Ibid*.

12. À l’auteure, le 7 octobre 2022.

13. À l’auteure, le 9 décembre 2022.

14. À l’auteure, le 8 décembre 2022.

15. Témoignage des parents de Krisztina Rády à *Paris Match*, 22 novembre 2012.

16. Nadine Trintignant, *Ma fille, Marie*, Fayard, 2003, p. 110.

17. « Bertrand Cantat : “Marie n’est pas morte de haine” », *Le Monde*, 17 mars 2004.

18. Les 15, 16 et 17 octobre.

19. Andy Vérol, *Un noir désir : Bertrand Cantat*, Scali, 2008, p. 172.

20. « Ann Cantat : “Bertrand, mon frère…” », *Le Nouvel Observateur*, 21 mai 2004.

21. *Jean-Louis Trintignant*, Philippe Durant, First, 2017.

22. Du 13 au 24 mai 2003.

23. *Guillaume Appolinaire : poèmes à Lou*, par Jean-Louis et Marie Trintignant, enregistré au Théâtre des Amandiers le 21 mai 2003.

24. À l’auteure, le 13 novembre 2022.

25. Dominique-Emmanuel Blanchard et Jean Yssev, *Noir Désir, Bertrand Cantat. L'expérience des limites*, Le Bord de l'eau, 2003.

26. Françoise Piazza, *Marie Trintignant : une vie brisée*, L’Archipel, 2022.

27. Nadine Trintignant à l’auteure, le 16 mai 2022.

28. À l’auteure, le 13 novembre 2022.

29. À l’auteure, le 7 octobre 2022.

30. Selon Nadine Trintignant.

31. Nadine Trintignant à l’auteure, le 16 mai 2022.

32. Nadine Trintignant, *op. cit.*, p. 11.

33. À l’auteure, le 13 novembre 2022.

1. À l’auteure, le 7 octobre 2022.

2. À l’auteure, le 10 décembre 2022.

3. À l’auteure, le 17 novembre 2022.

4. *La Croix*, 24 septembre 1973.

5. « Pour le cinéma », 3 août 1973 (https://www.ina.fr/ina-eclaire-actu/video/i04295821/tournage-du-film-defensede-savoir).

6. Nadine Trintignant à l’auteure, le 16 mai 2022.

7. À l’auteure, le 13 novembre 2022.

8. Nadine Trintignant, *op. cit.*, p. 88.

9. Marc Besse, *Noir Désir, à l'envers à l'endroit*, Ring Éditions, 2012, p. 152.

10. Samuel Benchetrit, *La Nuit avec ma femme*, Plon, 2016.

11. Nadine Trintignant, *op. cit.*, p. 55.

12. Audition de Cantat du 21 août, *Enquête exclusive* sur M6. https://www.facebook.com/watch/?v=2452190028432038

13. *Ibid*.

14. Nadine Trintignant, *op. cit.*, p. 46.

15. *Ibid*., p. 54.

16. *Enquête exclusive*, M6, 24 novembre 2019.

17. Nadine Trintignant, *op. cit.*, p. 8.

18. À son audition devant le juge.

19. Déposition à la police locale rapportée par Stéphane Bouchet et Frédéric Vézard dans leur livre *Bertrand Cantat, l'amour à mort* (L'Archipel, 2012).

20. « Marie Trintignant lutte contre la mort à Vilnius, en Lituanie », *Le Monde*, 29 juillet 2003.

21. Samuel Benchetrit, *op. cit*.

22. *Ibid*.

23. Nadine Trintignant, *op. cit.*, p. 87.

24. Audition à Vilnius le 21 août 2003.

25. Nadine Trintignant, *op. cit.*, p. 70.

26. L’audience du 16 mars, « Marie n’est pas morte de haine », *Le Nouvel Observateur*, 17 mars 2004.

27. Nadine Trintignant, *op. cit.*, p. 71.

1. Compte rendu du conseil médical de l’hôpital universitaire des premiers secours de Vilnius le 1er août 2003, rapporté dans le livre *Bertrand Cantat, l’amour à mort* (*op. cit.*).

2. Nadine Trintignant, *op. cit*.

3. Françoise Piazza, *Marie Trintignant : une vie brisée*, *op. cit.*, p. 243.

4. Nadine Trintignant, *op. cit.*, p. 49.

5. « Noir Désir : “Soutenir Bertrand, sans juger” », *Libération*, septembre 2003.

6. « Bertrand Cantat reconnaît avoir frappé plusieurs fois Marie Trintignant et être responsable de sa mort », *Le Monde*, 22 août 2003.

7. À l’auteure, le 17 novembre 2022.

8. Samuel Benchetrit, *op. cit.*

9. À l’auteure, le 17 novembre 2022.

10. À l’auteure, le 10 décembre 2022.

11. « Marie Trintignant a subi une opération “de la dernière chance” », *Le Monde*, 29 juillet 2003.

12. Stéphane Bouchet et Frédéric Vézard, *Bertrand Cantat, l'amour à mort*, *op. cit.*

13. *Le Divan*, France 3, présenté par Marc-Olivier Fogiel, 2017.

14. Samuel Benchetrit, *op. cit*.

15. Stéphane Bouchet et Frédéric Vézard, *op. cit.*

1. « L’information judiciaire ouverte contre Bertrand Cantat a désormais une qualification criminelle », *Le Monde*, 1er août 2003.

2. À l’auteure, le 17 novembre 2022.

3. À l’auteure, le 3 janvier 2022.

4. *Le Parisien*, 29 octobre 2003.

5. À l’auteure, le 17 novembre 2022.

6. *Libération*, 15 août 2003.

7. Nadine Trintignant, *op. cit.*, p. 127.

8. À l’auteure, le 2 décembre 2022.

9. « Ann Cantat : “Bertrand, mon frère…” », *op. cit*.

10. *Ibid*.

11. À l’auteure, le 16 décembre 2022.

12. À l’auteure, le 3 janvier 2022.

13. *Le Point*, 25 mars 2004. Elle est entendue par la brigade criminelle de Paris sous l'égide de Madame Nathalie Turquey, juge d'instruction, le 6 août 2003, et par la brigade criminelle de Vilnius sous l'égide du Prokuratora de Vilnius le 30 septembre 2003.

14. *Le Nouvel Obs*, 18 mars 2004.

15. À l’auteure, le 12 octobre 2022.

16. À l’auteure, le 2 décembre 2022.

17. À l’auteure, le 3 janvier 2022.

18. À l’auteure, le 6 janvier 2016.

19. Stéphane Bouchet et Frédéric Vézard, *op. cit.*, p. 172.

20. Xavier Cantat, *Méfaits divers, journal d'un frère,* Éditions Michalon, 2004, p. 58.

21. *Le Point*, 15 août 2003.

22. *Ibid*.

23. *Le Monde*, 16 août 2003.

24. *Le Monde*, 25 août 2003.

25. Jean Guilaine et Jean Zammit, *Le Sentier de la guerre : visages de la violence préhistorique*, Seuil, 2001, p. 176.

26. *Le Cours de l’histoire*, France Culture, 22 novembre 2022.

27. Mona Chollet, *Réinventer l'amour*, La Découverte, 2021, p. 102.

28. « Eighteen months after leaving domestic violence is still the most dangerous time », BWSS, 11 juin 2020.

29. Daniel Zagury, *La Barbarie des hommes ordinaires. Ces criminels qui pourraient être nous*, L'Observatoire, 2018, p. 24.

30. *Ibid*., p. 17.

31. *Ibid*., p. 36.

32. *Ibid*., p. 32.

1. Xavier Cantat, *op. cit.*, p. 51.

2. Le 27 novembre 2004.

3. Éditions Michalon, 2004.

4. Xavier Cantat, *op. cit.*, p. 35.

5. *Ibid*.

6. À l’auteure, le 17 novembre 2022.

7. À l’auteure, le 13 novembre 2022.

8. Près de 25 000 exemplaires vendus.

9. À l’auteure, le 16 décembre 2022.

10. Xavier Cantat, *op. cit.*, p. 65.

11. *Ibid*., p. 80.

12. *Ibid*., p. 193.

13. https://www.ina.fr/ina-eclaire-actu/video/2518943001 048/proces-bertrand-cantat-crime-passionnel

14. À l’auteure, le 2 décembre 2022.

15. Muriel Cerf, *Bertrand Cantat ou le chant des automates*, Écriture, 2006.

16. 11 août 2003.

17. Xavier Cantat, *op. cit.*.

18. « L’alcool est une circonstance aggravante en Lituanie », *Le Monde*, 17 mars 2004.

19. Audition devant les juges le 21 août 2003.

20. *Enquête exclusive* : https://www.tf1.fr/tmc/quotidienavec-yann-barthes/videos/20h-medias-les-images-exclusives-delaffaire-bertrand-cantat-74458172.html

21. Daniel Zagury, *op. cit.*, p. 26.

22. *Enquête exclusive, op. cit.*

23. Audition du 21 août 2003.

24. « Bertrand Cantat reconnaît avoir frappé plusieurs fois Marie Trintignant et être responsable de sa mort », *Le Monde*, *op. cit*.

25. À l’auteure, le 3 janvier 2022.

26. Muriel Cerf, *op. cit.*

27. https://www.ina.fr/ina-eclaire-actu/video/2395895001 004/polemique-sur-la-soiree-de-soutien-a-bertrand-cantat-avilnius

28. Xavier Cantat, *op. cit*.

29. « Controverse autour d’une soirée de soutien à Bertrand Cantat à Vilnius », *Le Monde*, 9 septembre 2003.

30. *Sept à huit*, le 7 septembre 2003.

31. Le 7 septembre 2003.

32. À l’auteure, le 13 novembre 2022.

33. À l’auteure, le 7 octobre 2022.

34. « Le Grand Incendie », titre prémonitoire du 11 septembre 2001 (il était sorti le jour du drame).

35. Samuel Benchetrit, *op. cit*.

36. « Première journée du procès de Bertrand Cantat à Vilnius », *Le Monde*, 16 mars 2004.

37. À l’auteure, le 17 novembre 2022.

38. À l’auteure, le 12 octobre 2022.

39. https://www.youtube.com/watch?v=obChGEKq86E

40. Samuel Benchetrit, *op. cit.*

41. À l’auteure, le 17 novembre 2022.

1. À l’auteure, le 12 octobre 2022.

2. À l’auteure, le 2 décembre 2022.

3. Philippe Laflaquière, *Longues Peines, le pari de la réinsertion*, Milan, 2013, p. 123.

4. « Bertrand Cantat : les vérités du juge qui l'a libéré », *Le Parisien aujourd'hui en France*, 14 octobre 2017.

5. Philippe Laflaquière, *op. cit.*, p. 124.

6. *Ibid*., p. 125.

7. Philippe Laflaquière a déjà autorisé un condamné à perpétuité à sortir sous escorte pour une course à pied.

8. À l’auteure, le 12 octobre 2022.

9. Philippe Laflaquière, *op. cit.*, p. 125.

10. 23 février 2007.

11. Philippe Laflaquière, *op. cit.*, p. 126.

12. Molière, *Le Tartuffe*, I, 4 (v. 238-240).

13. *Le Parisien Aujourd'hui en France*, 14 octobre 2017.

14. *La Vie*, nº 3793, p. 28-30, 10 mai 2018.

1. Noir Désir, « Gagnants/Perdants (Bonne nuit les petits) », © Noir Désir, 2008.

2. Philippe Laflaquière, *op. cit.*, p. 133.

3. Selon la mère de Krisztina.

4. *Ibid*.

5. « Cantat-Rady : “Leur histoire s’est transformée en cauchemar” », *Le Journal du dimanche*, 24 juillet 2010.

6. À l’auteure, le 6 décembre 2022.

7. Samuel Benchetrit, *op. cit.*

8. À l’auteure, le 22 avril 2017.

9. Mail de Krisztina Rady à François Saubadu le 16 avril 2009 à 14 h 46.

10. À l’auteure, le 22 avril 2017.

11. SMS de Krisztina Rady à François Saubadu le 12 mai 2009 à 23 h 53.

12. À l’auteure, le 22 avril 2017.

13. SMS de Bertrand Cantat à François Saubadu le 18 mai 2009 à 23 h 11 que j’ai pu consulter.

14. À l’auteure, le 24 avril 2017.

15. *Paris Match*, le 22 novembre 2012.

16. À l’auteure, le 6 décembre 2022.

17. Le 15 mai 2017 par téléphone à l’auteure.

18. SMS de François Saubadu à Krisztina Rady le 22 juin 2009 à 14 h 01 où il lui répond de jeter les enveloppes des relevés téléphoniques.

19. SMS de Krisztina Rady à François Saubadu le 3 juillet 2009 à 13 h 04.

20. *Paris Match*, le 22 novembre 2012

21. SMS de Krisztina Rady à François Saubadu le 22 octobre 2009 à 6 h 45.

22. SMS de François Saubadu à Krisztina Rady le 22 octobre 2009 à 11 h 03.

23. SMS de Krisztina Rady à François Saubadu le 22 octobre 2009 à 16 h 35.

24. Mail de François Saubadu à Krisztina Rady le 23 octobre 2009 à 11 h 03.

25. SMS de Krisztina Rady à François Saubadu le 4 décembre 2009 à 3 h 47.

26. *Le Point*, 30 novembre 2017.

27. À l’auteure, le 11 février 2016.

28. À l’auteure, le 22 avril 2017.

29. « Cantat-Rady : “Leur histoire s’est transformée en cauchemar” », *Le Journal du dimanche*, 24 juillet 2010.

30. *Paris Match*, le 26 juin 2013.

31. À l’auteure, le 6 décembre 2022.

32. À l’auteure, le 15 mai 2017.

33. *L’Obs*, 19 juillet 2021.

34. À l’auteure, le 12 octobre 2022.

35. À l’auteure, le 2 décembre 2022.

36. 12 janvier 2010, *Le Journal de Saône-et-Loire*, p. 36.

37. Georges Kiejman et Vanessa Schneider, *L'homme qui voulait être aimé*, Grasset, 2021, p. 209.

1. Marc Besse, *Noir Désir, à l'envers, à l'endroit*, Ring, 2012.

2. *Les Inrockuptibles*, octobre 2013.

3. *Les Inrockuptibles*, avril 2014.

4. *Les Inrockuptibles*, octobre 2013.

5. *Le Point*, 23 octobre 2013.

6. *L’Obs*, 7 juin 2018.

7. À l’auteure, le 24 mars 2017.

8. *Mon combat contre l'emprise et le suicide forcé*, Michel Lafon, 2021.

9. « Kristina Rády n’a subi aucune violence avant sa mort », France Inter, 31 octobre 2013.

10. À l’auteure, le 11 février 2017.

11. *Paris Match*, le 26 juin 2013.

12. À l’auteure, le 12 octobre 2022.

13. *Les Inrockuptibles*, octobre 2013.

14. Bertrand Cantat : « Rêver m’est impossible », *Les Inrockuptibles*, 11 avril 2014.

15. À l’auteure, le 15 mars 2017.

16. À l’auteure, le 20 février 2017.

17. Bertrand Cantat, « Amor Fati », © Barclay, 2017.

18. *L’Obs*, 7 juin 2018.

1. Fils de pute, NDA.

2. « À nos lecteurs », *Les Inrockuptibles*, 17 octobre 2017.

3. *Paris Match*, le 22 novembre 2012.

4. À l’auteure, le 28 avril 2017.

5. Muriel Cerf, *op. cit*.

6. Noir Désir, « Pyromane », © Barclay, 1986.

7. *Paris Match*, le 22 novembre 2012.

8. https://www.facebook.com/watch/?v=1618001761590317

9. https://twitter.com/gernelle/status/936607883491495937?ref_src=twsrc%5Etfw

10. *Le Parisien*, 2 décembre 2017.

11. Dans l’émission *Stupéfiant*.

12. « Crachats, jets d’objets, insultes : face-à-face tendu entre Bertrand Cantat et les manifestants avant un concert à Grenoble », France Info, 13 novembre 2018.

13. https://www.youtube.com/watch?v=XaWULeOH-qU

14. Néologisme américain formé à partir des mots *man* (homme) et *explaining* (explication), désignant une situation dans laquelle un homme explique quelque chose à une femme de manière paternaliste.

15. Je retranscris ici tel les Tweet sans les corriger.

16. https://twitter.com/annesophiejahn/status/974067406053281793/photo/1

17. https://www.youtube.com/watch?v=yWsWJhZup30

18. https://www.dailymotion.com/video/x6lc2wq

19. À l’auteure, le 13 novembre 2022.

20. À l’auteure, le 2 décembre 2022.

1. Conversations entre S. et Yael Mellul que j’ai pu consulter.

2. Diminutif de Krisztina.

3. Conversations entre S. et Yael Mellul que j’ai pu consulter.

4. Communiqué d’Antonin Lévy à l’AFP.

5. « Affaire Cantat : une douzaine de témoins ont été ignorés », *Le Point*, 10 juillet 2018.

6. *Ibid.*

7. À l’auteure, le 2 décembre 2022.

1. Lepoint.fr, 30 janvier 2020.

2. À l’auteure, le 19 octobre 2022.

3. À l’auteure, le 15 novembre 2022.

4. https://www.colline.fr/19-octobre-2021

5. À l’auteure, le 16 décembre 2022.

6. « Dans son bar à Bordeaux, Bertrand Cantat a tout fait : les courses, la plonge… », Europe 1, 30 septembre 2015.